

Dom Gérard Mercier, O.S.B.

Aurélie Caouette

femme au charisme bouleversant



Édition abrégée

ep ÉDITIONS
PAULINES

Régionale Samuel-de-Champlain Inc.
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie

Dom Gérard Mercier, O.S.B.

Aurélie Caouette,

femme au charisme bouleversant

Son itinéraire spirituel

(Édition abrégée)

Éditions Paulines/Sœurs Adoratrices du Précieux Sang
Médiaspaul

Déclaration de l'Auteur:

Conformément au décret d'Urban VIII, l'Auteur déclare n'attribuer qu'une autorité humaine aux mots «saint», «sainteté», «miracles» et autres semblables, ne voulant préjuger en rien des décisions de notre Mère la Sainte Église, à laquelle il demeure fidèlement soumis et à laquelle aussi il appartient de juger en matière de doctrine, de vertu et de sainteté.

Le *Nihil Obstat* a été accordé par le R.P. Dom Michel Beaudoin, o.s.b., et le R.P. Dom Martin Chamberlain, o.s.b., en date du 2 octobre 1984.

L'*Imprimi Potest* a été accordé par le T.R.P. Dom Jacques Garneau, o.s.b., Abbé de Saint-Benoît-du-Lac, en date du 2 octobre 1984.

Mgr de Sherbrooke, S.E. Mgr Jean-Marie Fortier, a accordé l'*Imprimatur* en date du 5 octobre 1984.

Composition et mise en page: *Les Ateliers Chora Inc.*

ISBN 2-89039-979-6

Dépôt légal — 2^e trim. 1985
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 1985 Les Éditions Paulines
3965, boul. Henri-Bourassa est
Montréal, Qué., H1H 1L1

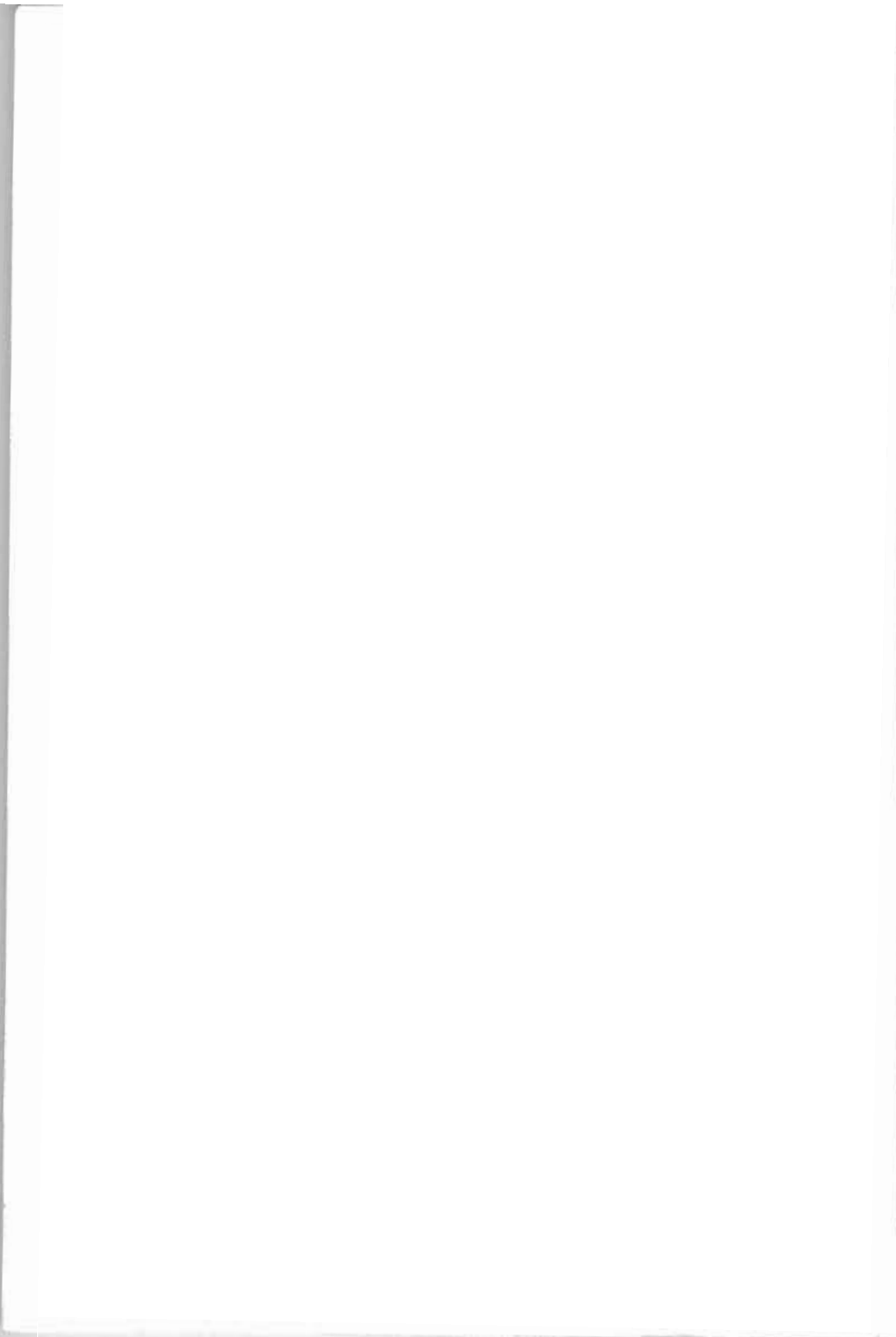
Sœurs Adoratrices du Précieux Sang
2520, rue Girouard ouest
Saint-Hyacinthe, Qué., J2S 7B8

Médiaspaul
8, rue Madame
75006 Paris

Droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tout pays par l'Abbaye Saint-Benoît-du-Lac, P. Qué., Canada.



Aurélie Caouette



PRÉFACE

Dans un ouvrage en cinq Volumes, l'auteur du présent travail a déjà présenté l'itinéraire spirituel de Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang (Volumes I et II), ses lettres à son directeur spirituel (Volumes III et IV), son exemple et son enseignement sur les différentes vertus qui font des saints et des saintes (Volume V).

Les pages qui suivent veulent répondre aux désirs de ceux ou celles qui, ne disposant pas du temps nécessaire pour parcourir cette vaste documentation, veulent cependant connaître, dans sa vérité, ses gestes et ses paroles ou ses écrits authentiques, cette grande mystique, cette «âme d'héroïne et de sainte»¹ que fut la Fondatrice des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang.

Tout en ne donnant ici qu'un résumé des grâces et faveurs reçues de Dieu par Mère Catherine-Aurélie telles qu'elles furent exposées plus longuement dans les deux premiers Volumes, l'auteur croit présenter ici une image complète et réelle de sa vie intérieure et de son cheminement progressif vers les plus hauts sommets de la perfection chrétienne. Toutes ses vertus y apparaissent avec éclat, et son âme s'y dépeint tout entière. «On la voit tour à tour se dilater dans la joie, se tremper dans la souffrance, dans l'humilité et se fondre dans l'amour.»²

Sous prétexte que Mère Catherine-Aurélie a vécu une expérience mystique des plus élevées et rares, il ne faudrait pas croire pour autant que sa vie ne peut intéresser et concerner que les âmes appelées à de telles faveurs. Elle est, pour toute âme chrétienne, un exemple entraînant qui enseigne la mise en pratique sincère, totale et généreuse, des enseignements de l'Évangile: amour de Dieu et du prochain; un oui total et jamais rétracté à Dieu et à son bon plaisir aimé par-dessus tout, même jusqu'au sacrifice de soi, avec

1. L'expression est de CAMILLE ROY, *Histoire de Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang*, recension, dans *Le Canada Français*, Québec, Publication de l'Université Laval, Vol. XI, n° 6, fév. 1924, p. 478.

2. SŒUR MARIE-DE-LOYOLA, *Fille de l'Église. Mère Catherine-Aurélie du Précieux-Sang*, Trois-Rivières, Imprimerie du Bien Public, 1969, p. 16.

la joie d'une âme qui veut ne vivre que pour lui et qui accepte la souffrance et les épreuves par amour pour l'Être Bien-Aimé; et, par suite, horreur et fuite de tout péché, si petit soit-il, désir d'une pureté parfaite et du ciel pour pouvoir y aimer Dieu parfaitement et éternellement.

Voilà, en résumé, le message spirituel de Mère Catherine-Aurélie à toutes les âmes; et ce message est d'une importance capitale en ces temps où l'on oublie trop le sens des valeurs surnaturelles et l'obligation pour tous de vivre ces vérités chrétiennes les plus essentielles. Il est donc très utile de faire connaître à toutes les âmes la vie et la doctrine spirituelle de cette servante de Dieu qui a si bien compris et vécu l'Évangile de salut du Christ Jésus, Fils Bien-Aimé du Père. Son exemple ne peut qu'éclairer et entraîner à sa suite dans les sentiers d'un amour total, généreux et constant.

CHAPITRE PREMIER

«LE CIEL VOUS A DONNÉ UNE ENFANT DE PRÉDILECTION»

C'est dans le village de Saint-Hyacinthe, appartenant alors au diocèse de Montréal, que naquit, jeudi le 11 juillet 1833, Aurélie Caouette, septième enfant de Joseph Caouette, forgeron, et de Marguerite Olivier qui eurent en tout neuf enfants, trois filles et six garçons.

Aurélie fut baptisée le jour même de sa naissance en l'église paroissiale de Notre-Dame-de-Saint-Hyacinthe qui, par une Ordonnance du 14 octobre 1853 de Mgr Jean-Charles Prince, premier évêque de Saint-Hyacinthe, sera mise sous le vocable de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire.

Les parents de la jeune Aurélie étaient des chrétiens convaincus, à la foi sincère et aux mœurs pures. Ils élevaient leurs enfants dans la crainte et l'amour de Dieu.

Le père, habile et consciencieux dans l'exercice de son métier, était reconnu de tous pour son honnêteté et sa probité. Son épouse, d'une grande piété, s'adonnait aux exercices de piété quand les soins du ménage le lui permettaient. On a rapporté que, chez elle,

«l'attente de ses enfants s'accompagnait toujours de prières ferventes. On la vit souvent, les mois qui précédèrent la naissance d'Aurélie, faisant pieusement, dans l'église du village, l'exercice du chemin de la croix et s'entretenant intérieurement des mystères de la passion du Sauveur. L'enfant qui devait naître en devait garder une durable impression. L'hérédité n'est pas un vain mot, et l'on ne pense pas assez, parfois, à tout ce que peuvent valoir de grâces et de forces morales, pour l'enfant attendu, les prières de sa mère.»¹

L'intelligence de la jeune Aurélie n'était pas encore éveillée que, déjà, sa mère lui avait appris à prononcer les noms de Jésus et de Marie et

1 ÉLIE-J. AUCLAIR, prêtre, *Mère Catherine-Aurèle*, Québec, L'Action Sociale, 1923, p. 11.

cherchait à nourrir sa petite âme de pensées et de sentiments pieux. L'enfant écoutait avec ferveur et goûtait tout ce qui lui parlait de Dieu. Sur les genoux de sa mère, elle aimait particulièrement à entendre le récit de la Passion et des souffrances de Jésus, et déjà son âme s'imbibait d'une grande horreur pour le péché sous toutes ses formes. Souvent, en entendant ce récit de la Passion, les traits de son visage exprimaient la tristesse de son âme ou ses yeux se remplissaient de larmes. Dès sa plus tendre enfance, Aurélie commença donc à compatir aux souffrances du Sauveur et sentit naître en elle un désir profond de s'unir à la Passion du Christ pour l'aider amoureux-ment à sauver les pauvres pécheurs.

Appelée par la divine Providence à fonder dans l'Église un Institut de vierges qui s'efforceraient d'adorer le divin Sauveur et de réparer, par leur amour et leurs immolations de chaque jour, le mépris et les péchés des hommes, Aurélie donna, dès sa plus tendre enfance, des signes non équivoques de cette vocation particulière à laquelle Dieu la destinait.

Ici, laissons la parole à son père qui disait un jour à deux religieuses du Précieux-Sang :

« À l'âge de quatre ou cinq ans, je la trouvai dans la cour, un vendredi, portant sur son épaule une pièce de bois dont l'extrémité traînait à terre. Son petit visage était pâle et inondé de sueurs; je la vis tomber sous son pesant fardeau et se relever sans paraître s'apercevoir de ma présence; je lui dis: 'Que fais-tu, Aurélie, pourquoi porter ce bois trop pesant pour toi?' Elle fit un saut comme si je l'eusse réveillée d'un profond sommeil et me répondit: 'Je suis Notre-Seigneur portant sa Croix au Calvaire'. »²

Aurélie commençait ainsi son chemin de croix qui ne devait cesser qu'au moment de sa mort; la Croix qui devait l'unir intimement au Christ et la transformer à l'image de son divin Époux crucifié a toujours été sa hantise, sa soif, le leitmotiv de sa vie.

C'est encore Monsieur Caouette qui a raconté cet autre fait concernant sa fillette :

« Aurélie avait sept ans quand, un jour, sa mère l'envoya chercher un objet dans une chambre haute. Comme l'enfant cherchait en vain, la mère vint au bas de l'escalier lui disant où

2. *Notes consignées par écrit par Sœur Marie-Angela*, pp. 4-5. « Quelquefois, disait son père, la petite Aurélie aimait à se faire des petites croix de bois. » *Notes de Sœur Marie-des-Sept-Douleurs au R.P. Vuillemet*, 1905, p. 1.

elle le trouverait, et de s'empresser de le lui apporter. Mais, qu'elle n'est pas la surprise de la mère de voir Aurélie, tenant à deux mains le dit objet, mettre ses deux pieds, l'un après l'autre, dans le vide, c'est-à-dire, à trois ou quatre pouces des marches, et descendre ainsi, comme une étoile filante. La chose paraissait toute naturelle à Aurélie; sa mère lui demandant si elle n'avait pas eu peur: 'Non, maman, j'ai déjà descendu l'escalier comme ça.' 'Depuis quand, reprit la mère?' 'Depuis que j'ai monté en disant: Je vous salue Marie, à chaque marche.' La mère l'observant plus attentivement, la vit plusieurs fois monter et descendre ainsi cet escalier.»³

Et Sœur Marie-Angela, qui rapporte ces faits, ajoute cette réflexion:

«Dans le premier cas, elle était soulevée jusqu'au haut de l'escalier de la maison paternelle, comme Mr Resther prêtre curé la verra, tertiaire de Saint Dominique, s'élever à plusieurs pieds de terre, pour orner une statue de la Sainte Vierge placée au-dessus du grand autel, dans l'église du Saint-Rosaire.»⁴

Toute jeune, Aurélie s'est sentie portée à aimer Dieu, à s'entretenir avec lui dans la prière, et elle s'efforçait déjà de maintenir dans son esprit le sentiment de la présence de Dieu.

Vers l'âge de six ans, une lumière-intérieure l'éclaira sur la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, et elle se sentit fortement attirée à le visiter souvent dans le tabernacle. Ses parents, connaissant bien sa grande piété et son ardent désir d'aller prier à l'église, lui permettaient de s'y rendre. Elle quittait parfois la maison paternelle vers les six heures du matin, se rendait à pied à l'église paroissiale située à un demi-mille, et y passait plusieurs heures, souvent à genoux, priant Jésus, lui disant son amour et son désir de l'aimer toujours; elle priait aussi avec ferveur pour la conversion des pécheurs. Puis, elle revenait à la maison entre dix et onze heures. Les rigueurs de l'hiver ne l'arrêtaient pas dans ce désir d'aller prier auprès du tabernacle. Parfois, elle était ramenée chez elle sans savoir comment, après avoir passé à l'église une grande partie de la journée.

C'est encore dès son jeune âge qu'Aurélie comprit le sens de la souffrance réparatrice, et déjà elle commença à s'adonner à certaines pratiques de pénitence: elle se levait la nuit, priait longuement, se couchait sur le plancher et cherchait toute sorte de moyens de mortifier son corps.

3. *Notes par Sœur Marie-Angela*, p. 5.

4. *Ibid.*, p. 5.

Quand elle eut appris à faire le chemin de la croix, elle le faisait de nuit, quelquefois dehors, en portant une pièce de bois sur les épaules. Il lui arriva même, vers l'âge de huit ou neuf ans, de se jeter dans un buisson épineux d'où elle sortit toute déchirée.

Devant les faits merveilleux qui se manifestaient dans la vie de leur jeune enfant et cette grande piété qui l'animait à un âge où garçons et fillettes sont plutôt portés à jouer qu'à prier et à se mortifier, les parents d'Aurélié crurent prudent d'en parler à leur curé, l'abbé Edouard Crevier. Celui-ci leur répondit :

«Le ciel vous a donné une enfant de prédilection, témoignez-lui-en votre reconnaissance et veillez sur votre précieux trésor.»⁵

Dès qu'elle se mit à fréquenter l'école du village, Aurélié se fit remarquer immédiatement par son sourire doux et aimable, par ses manières gracieuses, engageantes, et sa bonté attirante.

Ses talents et son application, sa gaieté et son amabilité, et surtout sa grande piété étaient exemplaires.

Selon la coutume du temps, elle suivait, avec les autres enfants, les leçons de catéchisme qui se donnaient chaque semaine à l'église paroissiale, et le curé, déjà averti par ses parents, remarqua très vite l'intelligence précoce de cette fillette, ses réponses claires et réfléchies sur la sainte doctrine. C'est pourquoi, il n'hésita pas à l'admettre à la première communion dès l'âge de neuf ans, ce qui constituait une exception à cette époque où les enfants n'étaient admis à la communion qu'à l'âge de onze ou douze ans.

«En recevant sa première hostie, elle contracta pour ainsi dire la passion de l'Eucharistie. Toute sa vie en sera marquée, et c'est avec l'ardeur des saints qu'elle en parlera dans ses écrits et ses exhortations à ses Filles»⁶.

après la fondation de l'Institut qu'elle était appelée à établir dans l'Église.

5. *Ibid.*, p 5

6. SCEUR MARIE-DE-LOYOLA, *Op. cit.*, p. 14.

CHAPITRE DEUXIÈME

AU PENSIONNAT DE SAINT-HYACINTHE: CINQ ANS D'UNE VIE PAISIBLE ET DE BONHEUR

Désireux de fournir à leur chère «enfant de prédilection» la meilleure formation et éducation possible, Monsieur et Madame Caouette la confièrent aux soins des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame qui tenaient un pensionnat à Saint-Hyacinthe même.

C'est après les vacances de l'été 1845, alors qu'elle venait d'avoir ses douze ans, qu'Aurélie fut placée à ce pensionnat. Elle y vivra cinq ans, soit jusqu'à la fin de l'année scolaire 1849-1850.

Une de ses compagnes de classe a écrit d'elle:

«Elle était un modèle dans la classe (...), et à mon souvenir je ne l'ai jamais vue entreprendre les réglemens. Silencieuse, studieuse, ne prenant jamais part à aucune discussion; seulement avec le ton de l'amitié, elle nous faisait remarquer la perte de notre temps à l'étude. Il m'en souvient encore de ces jours où je la suivais à l'humble oratoire pour y faire le chemin de croix. Je m'édifiais de ce recueillement si intérieur, que je l'aurais crue en extase. Si j'eus compris la vraie piété. Hélas! je ne pouvais que dire: 'Mon Dieu, que je voudrais être pieuse comme elle! Qu'elle est heureuse d'être si dévote!' Aussi lorsque je la voyais se diriger vers le chemin de la petite chapelle, je le prenais moi aussi; je ne priais pas, je ne pouvais prier absorbée que j'étais par son attitude et enviant son bonheur.»¹

D'un grand recueillement au moment de la prière, Aurélie savait cependant être gaie et riante quand il le fallait.

«C'était à qui, aux heures de récréation, chercherait sa présence, l'amènerait dans son groupe pour jouir de sa conversation. L'amabilité, la riante amabilité était sa vertu d'éclat.

1. *Détails sur la vie de Mère Aurélie Caouette*, manuscrit par MADAME R.B. DUFORT.

celle dont elle revêtait toutes les autres, et qui lui valut d'être toujours l'élève préférée, l'amie de cœur de chacune de ses compagnes.»²

Au moment où Aurélie entra au pensionnat de Saint-Hyacinthe, l'abbé Joseph-Sabin Raymond, un prêtre au grand savoir, d'une sagesse et d'une prudence remarquables dans la direction des âmes, était confesseur et directeur spirituel des religieuses et des élèves. C'est à lui qu'Aurélie se confia. Celui-ci décela vite en cette enfant une âme privilégiée et, dès l'année 1846, commença une direction plus approfondie et continue qui devait durer jusqu'en 1887, alors que la mort le frappait au monastère du Précieux-Sang.

Dès l'année 1848, l'abbé Raymond demanda à sa jeune dirigée de lui mettre par écrit ses sentiments intérieurs ainsi que le récit des faveurs et états mystiques dont elle était favorisée de la part du Seigneur. La première lettre d'Aurélie est datée du 2 octobre 1848; elle fut suivie de 577 autres que l'abbé Raymond eut la précaution de conserver ou de transcrire, ce qui nous permet de suivre, pour ainsi dire, pas à pas la jeune Aurélie dans son cheminement vers les sommets de la perfection et de l'union à Dieu. Et nous verrons comment, pendant près de quarante ans, son directeur sut la guider avec une saine critique, parfois sévère et exigeante, dans une voie sûre et toujours montante.

Dès les premières lettres à son Père spirituel, Aurélie, qui n'a encore que seize ans, manifeste déjà un grand détachement des choses d'ici-bas et un ardent désir du ciel, une entière soumission à la volonté de Dieu et sa volonté irrévocable de conserver son innocence baptismale, de vivre et de mourir dans l'amour de Dieu: «amour pour amour», comme elle le dira souvent dans la suite. Déjà tout un programme de vie parfaite capable de la conduire aux plus hauts sommets de la perfection.

Dès ces années de sa jeunesse, Aurélie eut pour Jésus une grande soif d'amour, un amour qu'elle voulait toujours de plus en plus total et ardent.

« Mon Dieu, lui dira-t-elle, je vous en conjure, augmentez en moi le désir que j'ai de vous aimer, de n'appartenir qu'à vous seul. Ô mon Jésus, je vous aimerai toute ma vie, vous seul posséderez mon cœur. C'est vers vous, vers le ciel, que je veux désormais élever mes pensées, mes affections. Disposez de tout

2. *Le Livre d'Or de l'Institut du Précieux-Sang. Histoire abrégée de sa Fondation, de ses Développements, de son Cinquantenaire*, Saint-Hyacinthe, Monastère du Précieux-Sang, 1911, p. 24.

comme il vous plaira, mais conservez-moi, ô mon bien-aimé Jésus, votre amour car, sans lui, la vie serait trop longue, trop amère; et avec lui nous sommes heureux, car c'est lui qui fait le bonheur des élus.

Ô Jésus, faites que toutes mes actions soient une prière continuelle! Que toujours mon cœur soit tourné vers vous, ô beauté suprême! (. . .).

Jésus amour des amours, dès ce jour, je ne veux plus éloigner mon cœur ni ma pensée de votre souvenir et de votre amour. Je veux vous appartenir... oui, je veux en quelque manière que ce soit, vous rendre amour pour amour.»³

Voici un trait qui illustre bien combien Aurélie, encore jeune, était déjà éprise d'amour pour Jésus. Elle avait environ douze ans quand l'incident suivant attira sur elle l'attention des religieuses du couvent.

«Un jour, durant l'heure des compositions littéraires, elle demanda timidement à sa Maîtresse la permission d'aller à la chapelle. Avez-vous terminé votre composition? lui demanda celle-ci. Non, je ne puis pas la faire. Vous êtes malade, reprend la Mère Sainte-Euphrasie qui remarqua le front enflammé de la jeune élève. Dites-moi bien tout comme vous le feriez à votre bonne maman. Je ne suis pas malade, dit Aurélie en pleurant, mais je... je... ne puis pas penser à autre chose qu'à ce que Notre-Seigneur m'a dit, ce matin durant la messe.»⁴

«Je ne puis penser à autre chose qu'à ce que Notre-Seigneur m'a dit, ce matin, durant la messe», vient d'avouer la jeune Aurélie. Avait-elle été favorisée d'une révélation? Jésus lui avait-il réellement parlé? Ou s'agissait-il de simples inspirations d'un cœur à cœur?

«Élève au pensionnat, écrira-t-elle plus tard, et alors que j'étais enfant, Jésus parlait souvent à mon âme. Il la pénétrait d'une onction sainte. Il répandait dans mon esprit une lumière divine, qui, en me faisant découvrir les grands bienfaits renfermés dans le service et l'amour de Dieu, me dégoûta absolument de tout (le reste). À mes yeux, tout devint insipide: liberté, plaisirs du monde, amour humain, liens les plus chers de la nature. Je désirais dans le secret de mon âme, si je puis ainsi m'exprimer, l'instant de tout sacrifier pour avoir tout, pour

3 Lettre à l'abbé Raymond en date du 21 nov. 1849.

4 SŒUR MARIE-ANGELA, *Notes*, pp 4-5.

avoir cet unique objet de mes vœux, pour être enfin à Jésus seul.»⁵

Cet ardent désir d'être tout à Jésus et à lui seul, Aurélie l'alimentait à la table de communion et au pied du tabernacle. Cette dévotion à l'Eucharistie et la soif ardente de recevoir souvent Jésus dans son cœur seront l'une des caractéristiques de la vie d'Aurélie. Et son séjour au couvent lui offrit bien des occasions favorables au progrès et à l'épanouissement de sa piété eucharistique: messe quotidienne, communion fréquente, visites au Saint Sacrement et Heures d'adoration.

Au pensionnat, elle n'a fait que progresser aussi dans une vraie dévotion à Marie qu'elle aimait et priait depuis sa plus tendre enfance, et son admission dans la Congrégation des Enfants de Marie lui permit, sous la direction de l'abbé Raymond qui en était le fondateur et le dévoué directeur, de rendre de plus en plus ardents son amour et son dévouement pour cette bonne Mère.

«Je viens, ô Mère, lui dit-elle, m'offrir pour vous servir. Je vous consacre tous les jours qui me restent à vivre sur cette pauvre terre d'exil. Je vous donne mon esprit et mon cœur. Agrérez l'offrande de votre petite enfant, et obtenez-moi la grâce de vous être fidèle.»⁶

«Oh! Marie, permettez-moi donc de vous bénir, de vous louer. Mon cœur est tout palpitant de bonheur en vous voyant si pure. Oh! oui, je vous aime, je vous vénère, colombe toute belle et toujours chérie de Dieu et des élus. (...). Ô Vierge Marie, faites que jamais je ne vous oublie. Je languis, je brûle du désir de vous voir bientôt dans le ciel pour vous y aimer de plus en plus, vous qui sur la terre ne cessez de me donner des marques de votre amour.»⁷

Au moment de quitter définitivement ce couvent où elle a vécu cinq années de bonheur, Aurélie est envahie par des sentiments de crainte à la pensée de retourner dans ce monde qui, par ses vanités et ses faux plaisirs, attire si facilement le cœur des jeunes filles de son âge. C'est pourquoi elle se trace un programme de vie et prend de fermes résolutions qu'elle soumet à

5. Lettre à l'abbé Raymond en date du 26 mars 1854.

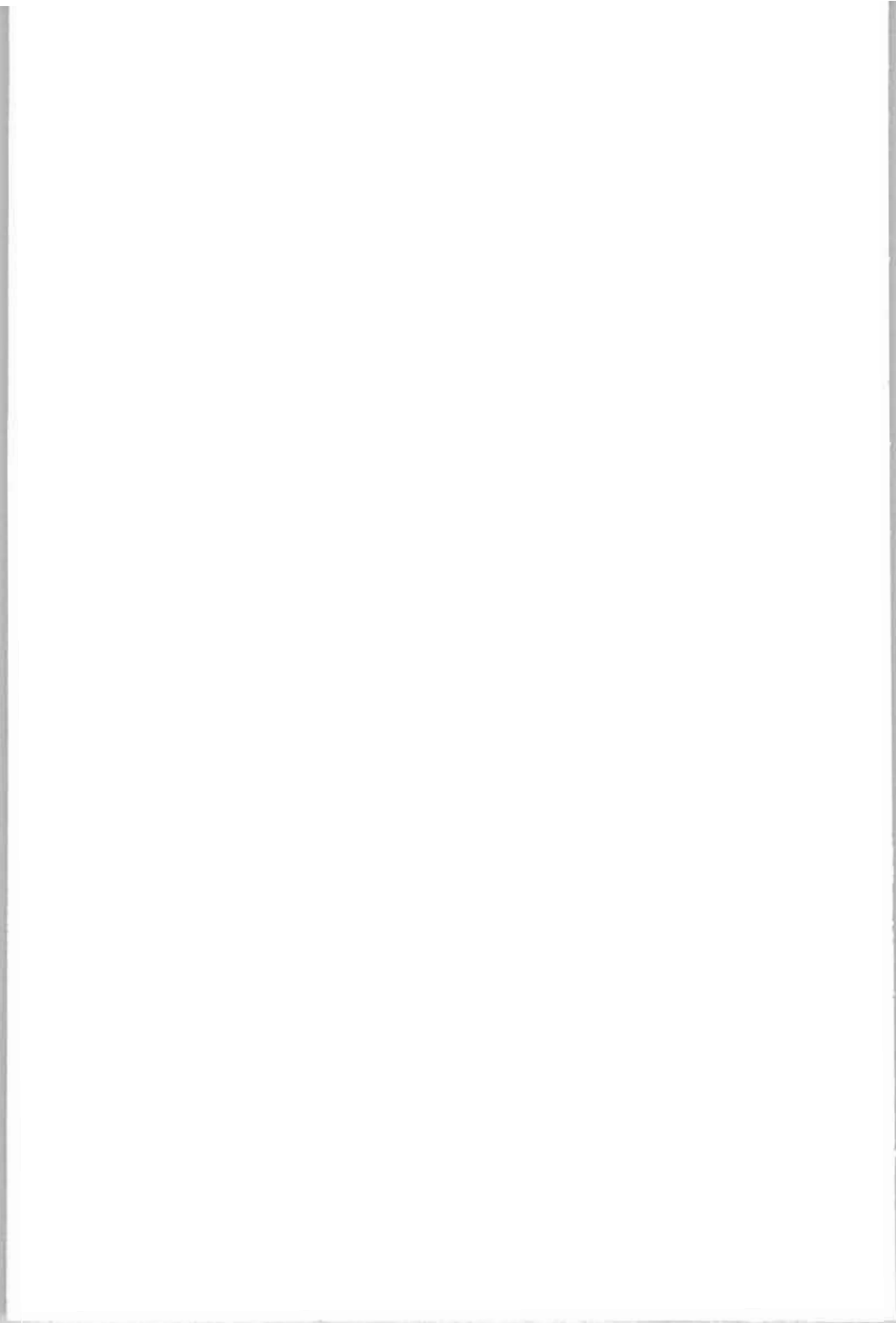
Ne pensons pas cependant qu'Aurélie est insensible, aux affections légitimes de cette terre; son amour pour ses parents, ses affections pour ses amies montrent combien elle aimait tous ceux et celles qui lui faisaient du bien.

6. Prière écrite le 21 nov. 1849 et remise à l'abbé Raymond.

7. Prière écrite le 8 déc. 1849.

son Père spirituel⁸. Il est intéressant de noter, à la lumière de ces résolutions, combien elle est déjà en possession d'une spiritualité sûre et bien ordonnée: Dieu premier servi, amour de Jésus et profonde estime pour l'Eucharistie; dévotion à Marie, sa Mère, à l'Ange gardien et à ses amis du ciel; esprit de renoncement, amour du silence et du travail offert à Dieu par amour, amour des pauvres et bienveillance envers tous; modestie, obéissance à sa mère et à son directeur spirituel; prières, méditation quotidienne, lecture spirituelle; soumission totale à la volonté de Dieu; profession d'aimer Jésus, le Bien-Aimé, le Crucifié, et de s'unir bientôt à lui. Aurélie est déjà en possession de tous les éléments fondamentaux de cette spiritualité qui animera sa vie et aussi celle des vierges adoratrices et réparatrices qui la suivront et qu'elle entraînera par ses exemples et ses enseignements.

8. Cf. Lettre à l'abbé Raymond, fin de juillet ou début d'août 1850.



«JÉSUS, JE VEUX PARTAGER VOS SOUFFRANCES:
JE VEUX AVEC VOUS MOURIR D'AMOUR»

Été 1850. Aurélie termine ses études au couvent de sa ville natale; elle quitte alors définitivement ce pensionnat où elle a passé cinq belles années de sa vie.

Il apparaissait à toutes celles qui l'avaient connue au couvent, et plus encore à son directeur spirituel, qu'elle était appelée à la vie religieuse; mais où, dans quelle communauté? Dieu n'avait pas encore manifesté clairement ses vues sur elle. En attendant, elle retourne au foyer familial.

Ces années d'attente, de prière et de réflexion, furent longues pour cette âme si anxieuse de se donner totalement à Dieu dans une vie toute consacrée à son service, mais elles ne furent pas inutiles, car Dieu, quand il destine une âme à une grande œuvre, la prépare longuement dans la prière, par des épreuves purifiantes et la pratique des vertus exigées par la vocation particulière à laquelle il la destine. Et ce fut le cas pour Aurélie. Onze années de prière, de purifications intérieures et aussi d'ascensions spirituelles, la séparent encore du jour où elle pourra réaliser le grand dessein que Dieu lui fera connaître peu à peu et auquel il la préparera sous la sage et prudente direction de son guide spirituel, l'abbé Raymond.

Ce qui la soutient alors durant ces années de travail et d'abnégation, d'amour et de recherche de la volonté de Dieu, c'est la pensée du ciel qu'elle désire ardemment, c'est son amour pour Jésus qu'elle reçoit aussi souvent que possible dans la sainte communion. Elle écrivait un jour:

«Quand je pense que demain j'aurai le bonheur de communier encore, je sens s'allumer dans mon cœur je ne sais quel amour. Oh! quel feu me dévore! demain, demain, demain, Jésus! Quel bonheur! je recevrai Jésus. Ah! Bien-Aimé, c'est trop de félicité pour une faible mortelle. Vous allez donc venir dans l'âme de votre Aurélie! Ô douceur incomparable, Dieu d'amour, Dieu d'amour, vous daignez vous unir à moi! Comment pourrai-je reconnaître tant d'amour? je ne puis que vous

répéter, ô mon Dieu! ou mourir ou souffrir, et vivre dans le mépris et l'oubli.»¹

Remarquons ces derniers mots: Aurélie veut aimer ardemment Jésus jusqu'à l'héroïsme de la souffrance et de l'humiliation. Elle vient d'avoir ses dix-sept ans; la grâce de sa vocation particulière se dessine peu à peu et elle y reste constamment fidèle avec une générosité qui s'alimente à l'Eucharistie: fidélité, constance et générosité, trois mots qui résument son programme de vie et qui deviendront comme la seconde devise de son Institut.

Toutes ses lettres de cette époque redisent son idéal, sa ferme volonté d'aimer Dieu de toute sa force, de tout son être et toute sa vie durant; et encore, veut-elle un amour insatiable, un amour qui veut devenir toujours de plus en plus ardent et total; c'est là sa faim et sa soif qu'elle dit et redit sans cesse, avec des expressions qui montrent bien que, chez elle, aimer n'est pas un vain mot, mais une réalité vivante et vécue qui s'intensifie de semaine en semaine. On sent à travers ses aspirations et sentiments intimes qu'elle est de plus en plus saisie par l'amour divin, qu'elle en vit intensément et consume sa vie sous les feux d'un amour toujours en progrès vers une perfection d'amour toujours de plus en plus élevée et totale.

Son amour immense pour Jésus la pousse à vouloir l'imiter en souffrant avec lui:

«Jésus, lui dit-elle, je vous contemple, je vous admire, je veux vous imiter; je veux partager vos travaux, vos fatigues, vos souffrances; je veux avec vous me crucifier, mourir d'amour...

Si vous voulez que je souffre sur cette terre, je suis prête, mais faites que mes douleurs soient toujours souffertes en union avec celles que vous avez endurées pour mon salut.

Union! Amour! mépris de moi-même, fidélité à la grâce, c'est ce que je veux; mais ce que je désire surtout, c'est la douleur comme témoignage de mon amour. Voilà mon vœu: aimer, souffrir ou mourir; ou souffrir beaucoup et mourir... Mon Dieu, faites que je ne sois pas un seul jour sans souffrir!»²

Cette volonté d'unir sa vie à celle de Jésus par la souffrance offerte à Dieu comme témoignage de son grand amour pour lui, c'est le caractère spécifique de la vocation d'Aurélie. Voilà vraiment une attitude, disons le mot, héroïque chez une jeune fille de dix-sept ans; seul un appel de Dieu peut inspirer un tel attrait pour un amour qui veut donner ainsi sa vie dans

1. Lettre à l'abbé Raymond en août 1850.

2. Lettre du 20 au 26 oct. 1850 adressée au même.

un crucifiement de chaque jour. C'est ainsi que Dieu prépare l'âme de son épouse bien-aimée aux faveurs mystiques des plus élevées qu'il lui réserve.

Ce désir des souffrances pour s'unir au Christ poursuit Aurélie; elle le dira et le redira bien des fois:

«Mon Dieu! des peines... du mépris... des sacrifices... des souffrances... de l'amour... voilà tout ce que j'ambitionne.»³

À son directeur spirituel, elle écrit:

«Toujours demandez que j'aime... que je souffre... que je vive dans l'oubli... Oui, en attendant l'heureux instant où pour toujours je prendrai possession de mon Dieu, je ne cesserai de répéter avec la grande Ste Thérèse: ou *souffrir*... ou mourir.»⁴

«Je demanderai à Jésus avec plus d'insistance que jamais...: *souffrances sur souffrances!* *sacrifices sur sacrifices!* et ensuite, les délices du Ciel... Là, amour, bénédictions, actions de grâces d'avoir préféré l'amour et la croix aux vaines jouissances de la terre.»⁵

«Mon Père... Que je voudrais bien mourir... Si vous ne voulez pas pour moi demander cette grâce, demandez toujours des souffrances.»⁶

«Ce matin,.... j'ai compris mieux que jamais combien furent grandes les douleurs de notre *Jésus*... Je veux partager ses douleurs!... Jésus-Christ m'a offert de partager son calice! Avec transport je l'ai pris... il m'a appelée au calvaire, je veux le gravir... Oh! l'amour, la souffrance... voilà ce que nous devons sans cesse ambitionner... Voilà les sentiments, les vœux qui m'animent... J'ai renouvelé mon offrande à Jésus, je me suis offerte comme une victime prête à être immolée pour procurer sa gloire.»⁷

Aurélie a souvent demandé ainsi à Dieu la grâce de souffrir en union avec Jésus et par amour pour lui; et Jésus exauce ces désirs qu'il a lui-même inspirés à sa bien-aimée.

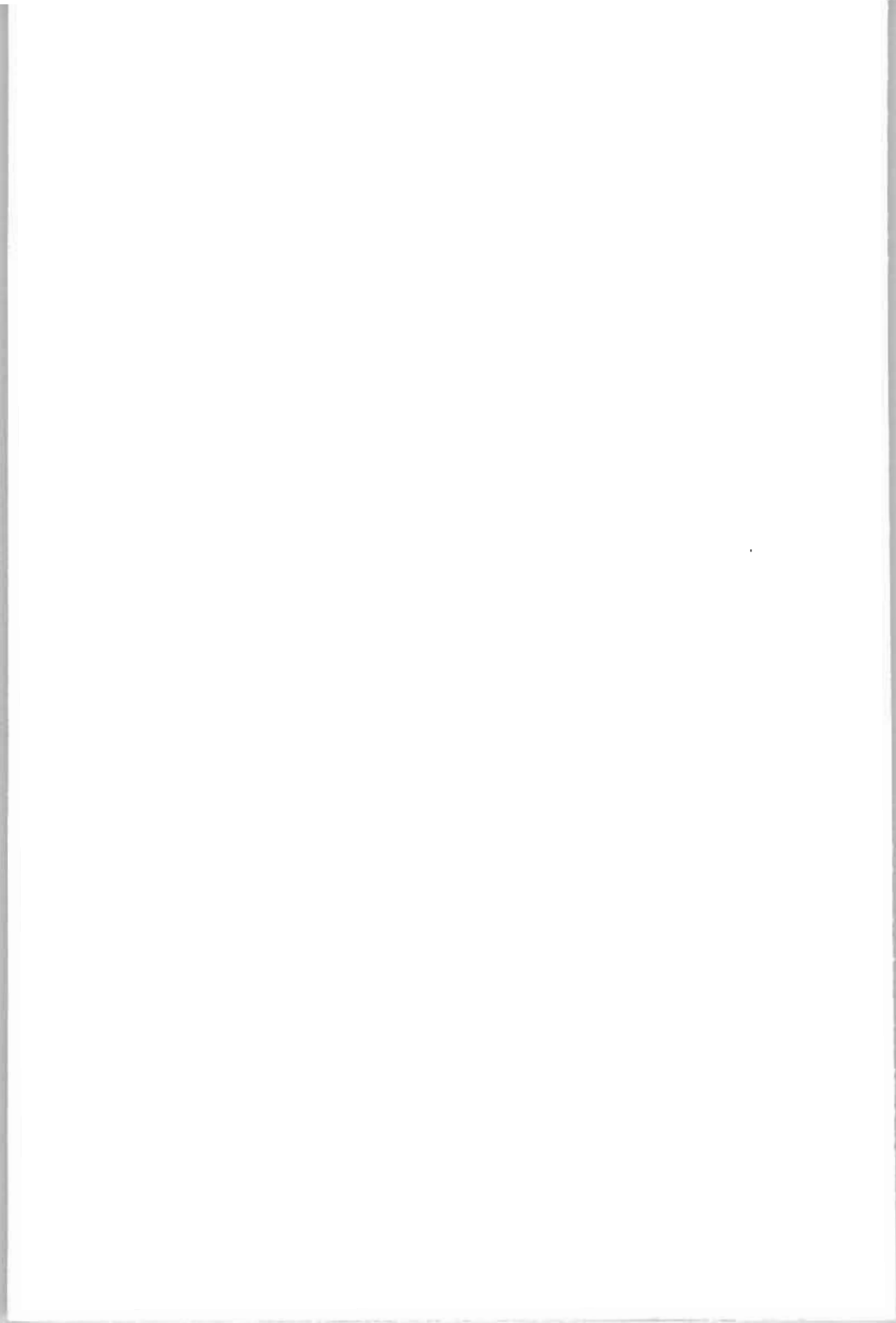
3. Lettre au même en date du 3 fév. 1851.

4. Lettre datée du 5 mars 1851.

5. Lettre au même en date du 13 mars 1851.

6. Lettre au même en date du 29 mars 1851.

7. Lettre au même en date du 9 avril 1851.



VERS LES SOMMETS PAR LA CROIX

Quand Dieu veut élever une âme à une très haute sainteté, il l'unit étroitement à la Croix de son divin Fils; et, à cette fin, il la prépare en lui inspirant des désirs sincères, véhéments et persévérants de s'unir aux souffrances et douleurs de Celui dont «la vie a été un long martyre», comme l'affirme l'auteur de *L'Imitation de Jésus-Christ*¹.

Cette loi est bien illustrée dans la vie d'Aurélie. Comme nous l'avons vu jusqu'ici, Dieu lui a inspiré ce désir généreux et constant de souffrir avec le divin Crucifié, la préparant ainsi aux souffrances que, dans son grand amour pour elle, il lui réserve.

Comment se comportera-t-elle devant ces souffrances cuisantes qui commencent à fondre sur elle? Comme une âme forte, elle ne gémit pas, elle ne dit pas au Seigneur: «C'est assez»; mais bien:

«Mon Dieu, je vous bénis de m'avoir donné des souffrances; j'en demande encore. (...). Je vous offre ma vie: faites-en ce qu'il vous plaira, elle est à vous.»²

«*Je veux souffrir*, je veux que la croix et la douleur deviennent ma nourriture, mon unique ambition.»³

«Jésus, je désire souffrir, souffrir beaucoup.»⁴

Les maux de tête, de poitrine et les vomissements fréquents dont elle souffre depuis longtemps ont tellement affaibli Aurélie, qu'à la fin de juin 1851, elle dut être hospitalisée à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Là, elle sent le poids de la croix peser sur elle. Accablée par la maladie et victime de sa grande sensibilité, elle est la proie de cuisants remords à la pensée de ses manquements, pourtant bien légers, des années précédentes. Dieu permet ces aridités et épreuves purificatrices que saint Jean de la Croix appelle *la nuit des sens*.

1. Livre II, ch. XII, n. 7

2. Lettre à l'abbé Raymond que celui-ci a transcrite dans *Souvenirs Eucharistiques*, manuscrit, t. II p. 27.

3. Lettre à l'abbé Raymond à la fin de mai 1851.

4. Lettre au même en juin 1851.

Au milieu de ces douleurs qui torturent son corps et des peines qui envahissent son âme, Aurélie dit au Seigneur son amour et sa soif de souffrir pour Jésus; elle ne demande aucun soulagement, mais force et courage pour se soumettre à la volonté de son Dieu:

«Ô Jésus, s'écrie-t-elle. (...), donnez-moi le courage et la force. Ô mon Bien-Aimé, envoyez-moi, si vous le voulez, souffrances sur souffrances, mais, ô mon Dieu, ne m'abandonnez pas! Donnez-moi le courage.»⁵

«Ô Jésus... je ne trouve aucun soulagement à mes peines... Mon cœur aime, mais il est terriblement affligé... Ô Dieu de la croix, ô Dieu du Calvaire, de la résignation, de la soumission... Mais j'ose encore demander le calice d'amertume, je veux le boire. Les consolations, ô mon Bien-Aimé, réservez-les aux âmes pures... Jésus de la Passion, donne-moi une épine, une lance, un clou, une petite croix... Oh! donne, donne... ou bien donne la mort.»⁶

«Jésus, je désire souffrir, souffrir beaucoup.»⁷

«Mon Bien-Aimé..., laissez-moi... partager encore la bonne souffrance. La souffrance, je la veux.»⁸

Le 10 août 1851, alors qu'elle était très souffrante à l'Hôtel-Dieu, Aurélie reçoit la visite de son Père spirituel qui lui demande, au moment de la quitter: «Quelle grâce demanderais-je pour vous demain à la messe?» «Celle de souffrir pour Jésus», répondit-elle.

Oui, «souffrir pour Jésus», ce sera le programme qu'elle suivra, la vie qu'elle mènera durant de longs mois; et, au milieu des plus atroces souffrances endurées par amour pour Jésus, elle lui dira:

«Mon Bien-Aimé Jésus... vous m'avez encore fait souffrir... je vous remercie. Oh! qu'elle est douce la douleur! je la savoure⁹. Souffrir encore pour vous, je le veux, je le veux. Vous le voulez aussi, n'est-ce pas? Vous avez tant souffert pour moi... il faut bien que je souffre aussi pour vous. Oh! je vous en supplie... donnez-moi la grâce de souffrir et de souffrir avec

5. Lettre au même à la fin de juin 1851.

6. Autre lettre au même à la même époque.

7. Lettre non datée adressée au même et qui semble être aussi de la fin de juin 1851.

8. Lettre au même en date du 18 janv. 1852.

9. Ces paroles d'Aurélie qui avoue ici savourer la douleur, laquelle lui est douce, rappellent ce passage de la vie de sainte Marguerite-Marie où Notre-Seigneur lui promet de «ne plus goûter aucune douceur que dans les amertumes du Calvaire.» *Vie par elle-même*, au n° 90, 1^{er}.

patience: Otez-moi tout ce que vous voudrez, mais laissez-moi la croix; ou bien, ô Jésus, appelle ta plaintive créature qui soupire après toi.»¹⁰

On remarquera, dans ce texte, qu'Aurélie demande comme grâce de souffrir; en effet, pour une âme qui a compris le prix et le sens profond de la souffrance chrétienne, souffrir, c'est vraiment une grâce, une grâce qu'il faut savourer, comme s'exprime encore Aurélie, car cette grâce, en plus d'unir au Christ, de transformer à son image, allume, ranime et intensifie l'amour pour Jésus, selon cette belle parole de la bienheureuse Sœur Maria Anna Sala, une contemporaine d'Aurélie, dont, d'ailleurs, elle n'avait jamais entendu parler:

«Ne l'oublions pas, disait-elle, le bois rugueux de la Croix est un bois merveilleux qui sert à allumer et à ranimer le feu de l'Amour.»¹¹

Aurélie a vraiment expérimenté combien il faut souffrir pour embraser son cœur de ce «feu de l'Amour» divin et devenir une épouse préférée du divin Amant. Et grâce au *Journal* de l'abbé Raymond, où celui-ci a pris soin d'écrire, parfois au jour le jour, le récit détaillé des paroles, faits et gestes de sa dirigée, nous pouvons la suivre, pour ainsi dire, pas à pas, dans ce que j'appellerais le film de sa vie mystique¹².

Par ce document, on constate combien Aurélie, qui souffrait déjà beaucoup avant son entrée à l'Hôtel-Dieu en juin 1851, commença alors à endurer un vrai martyre qui devait durer neuf mois. L'abbé Raymond y a tracé le récit de ces souffrances «horribles» et «atroces», pour employer ici ses propres termes.

Chacune des pages de ce *Journal* nous la représente «très souffrante», soumise à des

«souffrances horribles qu'elle endure des heures, sans vouloir demander de soulagement. (...).

Elle souffrait extraordinairement des douleurs de poitrine, du mal d'oreilles, de la soif, et son corps, en plusieurs endroits, était au vif, par suite qu'elle gardait le lit depuis longtemps.»¹³

10. Prière écrite par Aurélie le 30 oct. 1851

11. La bienheureuse Sœur Maria Anna Sala, 1829-1891, était de la communauté des Religieuses Marcellines; elle a été béatifiée par le Pape Jean-Paul II le 26 oct. 1980.

12. Ce *Journal* de l'abbé Raymond commence au 10 août 1851 pour se terminer en 1885; ce document de 2868 pages nous fournit bien des précisions qui complètent les lettres d'Aurélie à son Père spirituel.

13. *Ibid.*, au 31 oct. 1851.

«Un fort mal de tête» la torture de temps à autre¹⁴. Un mal de dents inexplicable très aigu revient et l'accable durant près d'un an; une soif très forte la brûle, mais, par amour pour Jésus qui, sur la Croix, a souffert de la soif, elle ne veut pas boire et endure cette douleur qu'elle pourrait si facilement, si légitimement soulager; la nuit, elle ne dort pas et souffre ainsi sans adoucissement. Et, autant que possible, elle cache ses souffrances¹⁵.

À tous ces accès de douleurs très vives qui la torturent dans son corps, s'ajoutent bien des peines intérieures, surtout celle de passer plusieurs semaines sans pouvoir recevoir la sainte communion, à cause des vomissements qui, durant des mois, l'empêchent de garder la très petite quantité de nourriture ou de breuvage qu'elle essaie de prendre.

L'abbé Raymond, souvent témoin de ces souffrances très vives, ne peut retenir ses larmes et sollicite souvent de Dieu qu'il y mette fin et la reçoive auprès de lui dans son ciel. Il admire l'«héroïque patience» de cette «chère martyre»¹⁶. Et ce martyre, elle l'accepte, et même, dira-t-elle,

«je consens à demeurer longtemps dans cette situation, si mon Jésus le veut.»¹⁷

La volonté de Dieu est son unique désir, elle le dit et le redit souvent¹⁸; et si Jésus veut qu'elle souffre, elle répond;

«J'aime Jésus quand il me fait souffrir.»¹⁹

Et quand elle endurait ainsi ces cruelles souffrances,

«jamais, dit son directeur spirituel, elle n'a dit un mot pour attirer la compassion et la sympathie. Jamais elle n'a prié pour avoir du soulagement.»²⁰

Et devant, «l'héroïque patience de cette jeune vierge»²¹ qui a à peine dix-huit ans, «si avide de souffrances, si remplie d'amour pour Jésus-

14. Cf. *Ibid.*, au 2 oct. 1851

15. Cf. *Ibid.*, aux 20 fév. et 31 juil. 1852.

16. *Ibid.*, au 25 sept. 1851.

17. *Ibid.*, au 14 déc. 1851.

18. V.g. voir *Ibid.*, au 29 déc. 1851.

19. *Ibid.*, au 6 janv. 1852.

20. *Ibid.*, au 14 janv. 1852.

21. *Ibid.*, au 21 nov. 1851,

Christ»²² et qui n'a d'autre désir que de souffrir encore davantage pour montrer son amour pour Jésus, l'abbé Raymond ne peut que redire:

«Ô héroïne, ô martyre.»²³

«Ô amour, ô passion de la douleur, que tu es sublime! Ô amour de Jésus, que tu inspires de courage.»²⁴

Le 9 avril 1852, Vendredi Saint, il avouera voir en elle

«l'image du Christ en Croix. Quelle figure de Jésus crucifié», dit-il²⁵!

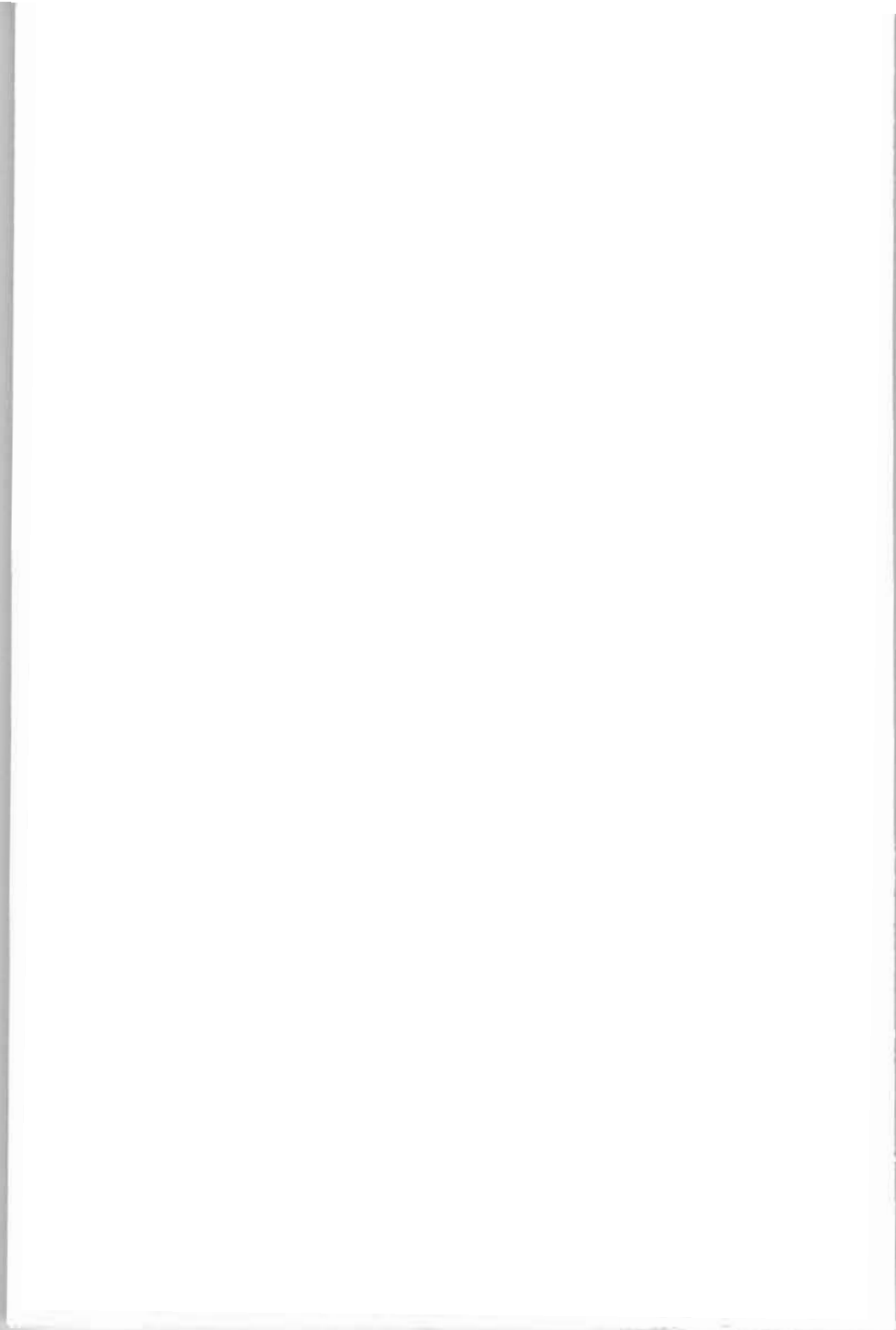
Image d'autant plus frappante que Jésus crucifié l'avait configurée à lui-même par la stigmatisation, comme nous le verrons maintenant dans le chapitre suivant.

22. *Ibid.*, au 27 sept. 1851.

23. *Ibid.*, au 20 nov. 1851.

24. *Ibid.*, au 31 oct. 1851.

25. *Ibid.*, au 9 avril 1852



AURÉLIE REÇOIT LES STIGMATES

Aurélie recevait souvent de douces consolations au cours d'extases et de visions. D'elle-même, elle ne parlait à personne de ces faveurs célestes dont elle était favorisée; si nous les connaissons, c'est uniquement parce que son directeur spirituel, qui insistait pour tout savoir, nous en a laissé le récit détaillé dans le *Journal* qu'il rédigeait et où il consignait tout ce qui concernait sa dirigée.

C'est ainsi, par exemple, que nous savons que le Seigneur lui dit un jour:

«Viens à moi par la souffrance et le détachement de toute créature.»¹

Cet appel de Jésus exprime bien la vocation personnelle d'Aurélie dans l'Église et le programme qu'elle a vécu jusqu'à son dernier soupir.

Parmi les extases et visions dont Aurélie fut favorisée, en voici une qui marque une date mémorable dans sa vie.

Aurélie est de retour chez ses parents après un long séjour à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Le 4 février 1852, un mercredi, l'abbé Raymond se rend chez elle vers les onze heures de l'avant-midi. Elle souffre une douleur qui a quelque chose d'extraordinaire. Elle voit Jésus près d'elle:

«Il m'encourage, dit-elle, à supporter ma souffrance; je vais souffrir encore beaucoup.»

Trop faible pour communier, elle prend le petit crucifix que lui présente l'abbé.

«Elle l'a porté avec affection à ses lèvres. Bientôt elle a perdu connaissance. Le médecin appelé n'a vu qu'une affection

1. *Journal*, au 9 oct 1851.

Quelque deux mois et demi après, Jésus lui dit: «J'ai plus souffert que toi, et je ne me suis pas plaint; souffre encore pour l'amour de moi.» *Ibid*, au 23 déc 1851.

nerveuse, mais qui, vu sa faiblesse, pouvait devenir fatale; il m'a conseillé, dit l'abbé Raymond, de ne pas m'absenter. Je l'ai trouvée dans des convulsions pénibles; mais sa figure a conservé sa douceur, ses yeux sont demeurés constamment fermés.»

Durant plusieurs heures, elle fut sans connaissance et semblait tourmentée par une crise très forte qui a duré jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Le médecin lui-même ne s'expliquait pas ce comportement de la malade; pour lui, c'était là chose nouvelle et extraordinaire, une maladie qu'il ne pouvait définir.

Vers cinq heures et demie de l'après-midi, l'abbé Raymond se rend auprès d'elle. Il la trouve sans connaissance et très agitée. Après quelques instants, un mouvement indique qu'elle entend ce qu'il lui dit; il lui présente alors le crucifix qu'elle baise à plusieurs reprises. Et l'abbé Raymond continue:

«Elle a pris son crucifix et a porté longuement ses doigts sur les mains, sur les pieds, et sur le Cœur du Christ; elle l'a baisé avec affection et l'a serré sur son cœur. Je n'ai jamais été témoin d'un geste si sublime.»²

Le lendemain, il va la visiter:

«Elle a passé la nuit et la journée (du 5 fév.) dans une alternative de crises nerveuses dont le principal symptôme était la perte totale de connaissance et un fort serrement de mains et un repos ressemblant au sommeil, mais à un sommeil très paisible. Ce n'était pourtant qu'une apparence; dans ce repos, elle était, comme hier, répondant par signe et par écriture. Lorsque la crise commençait, elle se joignait les mains; ses ongles entraient dans sa chair; elle refusait tout objet qu'on voulait mettre entre ses mains, excepté le crucifix.»³

Son père spirituel ne manqua pas, plus tard, de l'interroger et de l'obliger à lui révéler ce qui s'était passé; elle avait été admise à la participation aux douleurs de la Passion de Jésus.

«Elle me dit, rapporte l'abbé Raymond, que Notre-Seigneur lui était apparu crucifié, lui avait fait mettre ses mains et ses pieds à elle sur les siens, et qu'elle s'était vue transpercée alors; et qu'elle avait demandé à Dieu que les douleurs restas-

2. *Ibid.*, au 4 fév. 1852.

3. *Ibid.*, au 5 fév. 1852.

sent sans qu'il parût de plaies. Depuis, ces douleurs revenaient souvent, surtout les vendredis, mais n'étaient pas continues.»⁴
«Ce qu'elle me dit confirme la pensée que j'ai souvent eue qu'elle avait reçu la stigmatisation le 4 février 1852.»⁵

Les jours suivants, sa participation aux souffrances du Christ dans sa Passion se prolonge. Elle voit Jésus «étendu sur une croix»⁶; il lui accorde la grâce de souffrir sans se plaindre. Vendredi le six février, vers les trois heures de l'après-midi, elle endure des souffrances particulières bien fortes «dans la poitrine, dans la tête, dans les mains.»⁷

Un jour, elle entendit Jésus lui dire:

«Souffre, souffre encore pour moi, je te récompenserai.»⁸

Elle accepte avec amour toute souffrance que Jésus voudra bien lui envoyer, mais, se méfiant de sa faiblesse qui pourrait bien la jeter dans le découragement, elle demande au Seigneur le courage nécessaire pour demeurer sur la croix avec lui⁹. Jésus lui accorde ce qu'elle demande: le suivre dans sa Passion, souffrir comme lui, «souffrir des souffrances bien grandes, bien longues»¹⁰. Et son Père spirituel le note; même si son état de santé s'améliore à partir du début de juin 1852, Aurélie souffre: «le mal d'oreilles est presque continu et à un degré assez fort»¹¹; un violent mal de dents la fait souffrir pendant des semaines¹²; la souffrance est son partage, et jamais elle ne demande du soulagement¹³; avec Jésus, comme lui et par amour pour lui, elle accepte la croix et le calice d'amertume avec privation de toute consolation¹⁴. «La Passion était toujours l'objet de ses méditations.»¹⁵

4. *Ibid.*, au 12 fév. 1858

Malgré cette demande d'Aurélie qu'il ne parût pas de plaies, Dieu laissa souvent paraître des signes sensibles de cette stigmatisation

5. *Ibid.*, au 12 fév. 1858. Voir aussi *Ibid.*, au 4 fév. 1859

6. *Ibid.*, au 5 fév. 1852.

7. *Ibid.*, au 6 fév. 1852.

8. *Ibid.*, au 27 fév. 1852.

9. Cf. Lettres à l'abbé Raymond en date des 1^{er} et 3 mars 1852.

10. *Journal*, au 23 mai 1852. Cf. *Ibid.*, au 4 juin 1852 et Billet à l'abbé Raymond en date du 4 juin 1852.

11. *Journal*, au 16 juin 1852.

12. Cf. *Ibid.*, aux 25 et 30 juin, 14 et 23 juil., 11 août 1852.

13. Cf. *Ibid.*, au 23 juil. 1852.

14. Cf. Billet adressé à l'abbé Raymond en date du 22 juil. 1852.

15. *Journal*, au 11 août 1852.

Un jour, dans son oraison,

«elle était comme entrée dans le Cœur de Jésus, et avait souffert quelques-unes de ses douleurs.»¹⁶

Dans son *Journal*, l'abbé Raymond rapporte un fait qui nous intéresse ici. Lui ayant demandé si elle souffrait de la tête et, sur sa réponse affirmative, quelle serait la cause de ces douleurs et dans quelles circonstances elles lui sont venues, Aurélie lui dit :

«J'avais médité sur le couronnement d'épines; j'ai été touchée des douleurs de Jésus; j'ai demandé à en ressentir du même genre.

N'avez-vous rien de plus à me dire? (reprit l'abbé Raymond). J'ai exigé des détails. S'il y a quelqu'autre circonstance dans la méditation que vous avez faite, je vous ordonne de le dire... Elle m'a dit ce qui suit en substance :

Pendant que je pensais aux douleurs de Jésus, il m'a apparu, revêtu d'un long manteau comme un prêtre, appuyé sur une croix, tenant d'une main une couronne d'épines, de l'autre, une couronne de roses. Il m'a dit : Quelle veux-tu? J'ai pris celle d'épines; mais je ne l'ai pas mise sur ma tête. Jésus a disparu. J'ai commencé à sentir des douleurs comme si des épines m'avaient percé le front. J'ai entendu la voix de Jésus me dire : C'est par la souffrance que tu me seras unie.»¹⁷

Et nous le verrons plus bas, combien de fois, Aurélie participa aux souffrances du Christ dans sa Passion! Et très nombreux ont été les témoins qui ont vu le sang couler de ses pieds, de ses mains et de son front, et jaillir de son cœur à travers ses vêtements.

Et puisqu'il est question dans le présent chapitre de la stigmatisation, je signale que, pour Aurélie, il y eut renouvellement de ce phénomène mystique. Pareil renouvellement est très rare, mais non inédit; on peut citer comme exemple celui de sainte Catherine de Sienne; stigmatisée une première fois le 11 août 1370, cette faveur lui fut renouvelée le 1^{er} avril 1375¹⁸, mais son humilité la porta à demander au Seigneur l'invisibilité de

16. *Ibid.*, *loc. cit.*

17. *Ibid.*, au 27 avril 1853

18. Cf. RAYMOND DE CAPOUE, *Vie de sainte Catherine de Sienne*, II^e Partie, ch. VI, éd. Hugueny, p. 210; J.M. PERRIN, O.P., *Catherine de Sienne, Contemplative dans l'action*, Aubier, 1961, pp. 35-36; RÉGINALD GARRIGOU-LAGRANGE, O.P., *Les Trois Âges de la Vie Intérieure*, Paris, Éd. du Cerf, 1955, T. II, p. 785.



Mgr Joseph Sabin Raymond, p.d.



La Vierge du Rosaire (église paroissiale N.-D. du Rosaire).

ses stigmates, grâce qu'elle obtint, tout en continuant à éprouver une douleur sensible et continuelle, suite à cette stigmatisation¹⁹.

C'est le 10 août 1854 qu'Aurélie vit le phénomène de la stigmatisation se renouveler chez elle. Voici le récit qu'en fit l'abbé Raymond:

«Jésus lui apparut en croix et tout en sang. Elle s'était sentie portée à aller se jeter entre ses bras. Elle se trouva placée son cœur sur celui de Jésus sans savoir comment cela se faisait. Bientôt, elle entra d'une manière inexprimable dans le cœur de Jésus, y prit ces sentiments dont son cœur est demeuré tout animé depuis.

Cependant elle entendait une voix intérieure qui lui demandait si elle voulait partager les clous de la croix. Elle a répondu affirmativement. Bientôt elle s'est sentie clouée aux pieds et aux mains des mêmes clous que Jésus, ayant ainsi ses mains et ses pieds sur ceux du Sauveur, et son côté a senti la même plaie. Les douleurs qu'elle a éprouvées ont été très aiguës; elles ont diminué depuis, mais elles se font toujours sentir jusqu'à un certain point, quelquefois très cruellement.»²⁰

Quelques semaines plus tard, au couvent des Sœurs de la Congrégation, elle tombe en extase en présence de son Père spirituel. Debout, devant un grand crucifix,

«elle étend ses bras, écrit l'abbé Raymond, et fixe sur le crucifix un regard qui m'impressionne. Son œil paraissait agrandi; il était attaché à la croix sans le plus léger mouvement; en même temps sa bouche entr'ouverte exprimait la compassion; sa tête était un peu penchée de côté. Jamais mes yeux n'ont contemplé une pareille merveille. Sa figure souffrante et affectueuse, et ses bras étendus me présentaient la plus ressemblante image de Jésus crucifié. (...).

Après l'avoir contemplée dans cet état environ cinq minutes, je suis allé chercher la sœur S. Paul pour être le témoin de ce spectacle. La religieuse vit Catherine (-Aurélie) pendant à peu près trois minutes dans la même position et elle vit du sang qui coulait de sa bouche. Alors elle chercha à l'essuyer. Catherine (-Aurélie) baissa les bras, mais ne parut point revenir à elle. (...).

19. Cf. RAYMOND DE CAPOUE, *loc. cit.*

20. C'est dans son *Journal*, à la date du 29 août 1854, que l'abbé Raymond rapporte cette deuxième stigmatisation de sa dirigée

Elle est revenue à elle peu à peu, et a pleuré beaucoup. (...).

L'entretien que j'ai eu avec elle m'a appris que (...) intérieurement elle avait vu Jésus en croix et avait même éprouvé des douleurs vives aux mains, aux pieds et surtout au cœur; elle ressentait encore fortement cette dernière souffrance.

J'ai cru remarquer dans ses mains la trace de quelque blessure cicatrisée; s'étant aperçue que je les regardais, elle les a fermées; je ne sais si c'est à dessein.»²¹

Suite à leur stigmatisation, les stigmatisés authentiques souffrent beaucoup de leurs stigmates. L'abbé Raymond note souvent, dans son *Journal*, combien sa dirigée endure de vives douleurs aux pieds, aux mains et au côté²². Et mentionnant aussi les «atroces souffrances de l'âme» ainsi que son abandon à Dieu, il ajoute:

«C'est l'image vivante de mon Dieu attaché à la croix.»²³

21. *Ibid*, au 17 sept. 1854.

22. V.g., voir *Ibid.*, aux 17 oct. et 8 nov. 1854, 9, 21-24 et 25 fév., 6 et 27 mars 1855, etc.

23 *Ibid*, au 8 nov 1854.

AURÉLIE SE VEUT TOUT À DIEU

Depuis son séjour au couvent, Aurélie désire se consacrer totalement à Dieu dans la vie religieuse. En attendant l'heureux jour où Dieu lui fera connaître dans quelle communauté il la veut, elle se prépare à sa vocation en vivant dans le monde comme si elle était consacrée au Seigneur par les engagements de la perfection religieuse. Elle pratique les conseils évangéliques et sollicite de son Père spirituel la permission de faire des vœux privés, afin d'imiter ainsi plus étroitement son Jésus, son unique Bien-Aimé et Modèle.

Bien des fois, Aurélie a affirmé sa volonté de ne faire que ce qui plaît à Dieu par une entière soumission à celui qui, auprès d'elle, tenait la place du Seigneur pour l'éclairer et la guider dans la bonne voie¹. Cette résolution, elle veut l'affermir par un vœu d'obéissance à son directeur spirituel, et c'est le 19 septembre 1852 que celui-ci lui donna l'autorisation sollicitée et

«elle fait son vœu d'obéissance en la chapelle du couvent.»²

Grâce à ce vœu, qu'elle fait avec joie et empressement et qu'elle observera scrupuleusement, toutes ses faveurs extraordinaires reçues du ciel seront mieux connues de son Père spirituel, ses pénitences et mortifications seront contrôlées, et elle-même recevra une meilleure direction spirituelle qui lui permettra d'éviter les dangers de l'illusion ou de la volonté propre.

Un jour, durant son action de grâce après la sainte communion, Jésus lui apparut intérieurement et l'invita à être bien obéissante et à ne rien faire sans consulter son Père spirituel. Dès lors, sa résolution est ferme:

«Commandez, mon Père, écrit-elle à celui-ci, ah! qu'avec joie je vais maintenant vous obéir.»³

1. V.g., voir Lettre à l'abbé Raymond en date du 30 avril 1852

2. *Journal*, au 19 sept. 1852

3. Lettre à l'abbé Raymond en date du 3 mai 1853.

«Je suivrai tous vos avis.»⁴

Ces résolutions ne sont pas de vains mots chez elle; elle a promis obéissance à son Père spirituel; elle obéit avec une entière abnégation de sa volonté propre. L'abbé Raymond peut en témoigner d'une manière bien éloquente:

«Quelle délicatesse dans son obéissance, dit-il. Elle craint toujours d'y manquer dans les plus petits points. Elle a sacrifié entièrement sa volonté.»⁵

Entièrement soumise à son directeur spirituel, Aurélie lui manifeste son désir de pratiquer la pauvreté, imitant ainsi Jésus dans son extrême pauvreté, comme elle le lui écrivait:

«Il nous faut... nous transformer en la vie de Jésus-Christ qui fut pauvre.»⁶

Et voici que deux semaines après, un samedi, la Vierge Marie apparaît à Aurélie, lui présente son divin Fils en lui disant:

«Imite sa pauvreté: rends-toi semblable à lui en tout.»⁷

Elle prend donc la résolution,

«avec la grâce de Dieu et l'approbation de son Père spirituel de ne plus porter, en vue de la sainte pauvreté, bijouterie, fleurs, rubans, dentelles au cou ou aux bras, (...), de robes à couleurs vives.»⁸

Elle veut n'avoir à l'avenir qu'un très petit nombre de robes, et d'étoffe bien foncée. Pareille décision lui attire des reproches de plusieurs demoiselles qui l'incitent à «faire ce que font les autres»⁹; sa mère elle-même, désireuse que sa fille soit habillée avec élégance et paraisse bien, s'oppose nettement¹⁰, mais, quelque temps après, Aurélie obtient ce qu'elle désire avec tant d'ardeur¹¹.

4. Lettre au même en date du 6 mai 1853.

5. *Journal*, au 21 août 1853.

6. Lettre datée du 13 mai 1853.

7. *Journal*, au 31 mai 1853. C'est le 28 mai qu'avait eu lieu cette apparition de la Vierge et de son Fils.

8. Lettre à l'abbé Raymond en juin 1853, sans date précise.

9. Lettre au même, non datée, mais probablement de juin 1853.

10. Cf. *Journal*, aux 15, 21 et 24 juin 1853.

11. Cf. Lettre à l'abbé Raymond en date du 20 juin 1853.

Elle voulait, non seulement pratiquer la pauvreté, mais encore en faire le vœu. C'est le 24 juin 1853 que l'abbé Raymond lui permit de faire, dès le lendemain, ce vœu de pauvreté.

Dans le passé, Aurélie avait aussi sollicité l'autorisation de faire le vœu privé de virginité¹²; mais son père spirituel lui avait répondu que le moment n'était pas encore venu de faire ce vœu. Le 18 septembre 1851, dans la soirée, elle est gravement malade et le médecin déclare que le danger est assez grand pour qu'on puisse lui donner le Viatique. Durant son action de grâces, son directeur lui demande:

«Qu'offrez-vous à Jésus en retour de la grâce qu'il vous fait? — Ma vie, mes douleurs... je lui en demande de plus grandes encore. Puis, ajouta-t-elle, je lui demande de me prendre pour épouse; je veux faire le vœu de virginité. — Ce ne sera, lui dis-je, que pour un temps limité, si Dieu vous laisse vivre; (...). — Elle était disposée à faire le vœu d'une manière perpétuelle.

J'invoquai Marie; je la priai d'assister à cette sainte alliance de Jésus et d'Aurélie, et je reçus le Vœu de la vierge, le premier que je reçus dans ma vie.»¹³

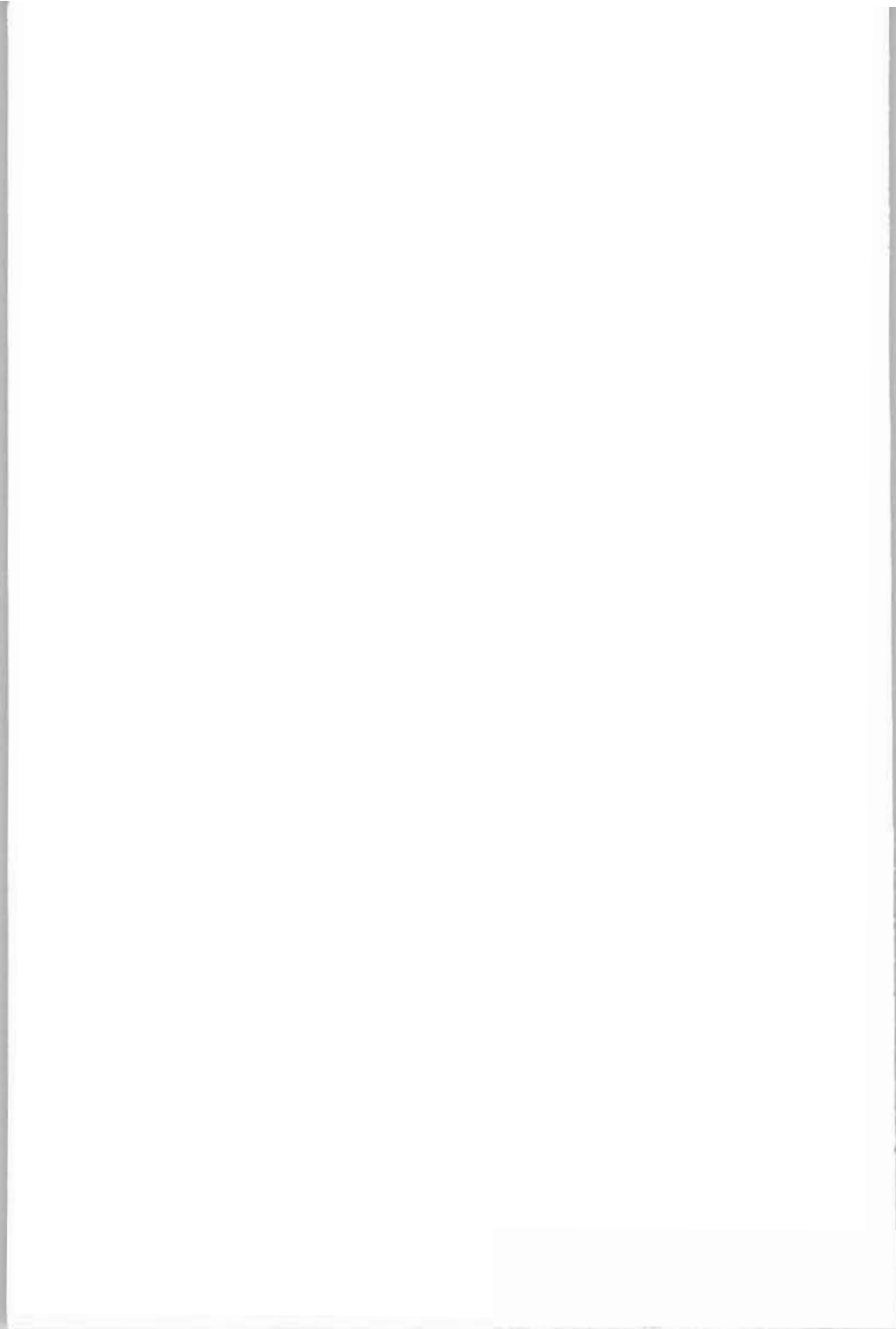
Ce vœu temporaire, Aurélie le chérit et aime à le renouveler¹⁴, et le 15 août 1853, avec la permission accordée par son évêque, Mgr Jean-Charles Prince, elle se consacre à Jésus par les liens d'une virginité perpétuelle. Comme vierge consacrée au Seigneur, elle prend comme patronne celle qu'elle gardera toute sa vie, Sainte Catherine de Sienne et, à partir de ce jour, elle signe «Catherine-Aurélie».

Et ce jour du 15 août 1853 fut aussi, pour Catherine-Aurélie, celui d'une très grande faveur qui marque une nouvelle étape dans son itinéraire spirituel et sa montée vers les plus hauts sommets de l'union à Dieu.

12. Cf. *Journal*, au 8 sept. 1851.

13. *Ibid.*, loc. cit.

14. Cf. *Ibid.*, aux 19 mars 1852, 3 fév. et 4 avril 1853.



CHAPITRE SEPTIÈME

«JE SUIS FIANCÉE AU FILS DU ROI DES ROIS»

À la demande de son Père spirituel, Catherine-Aurélie a mis par écrit les sentiments qui l'animaient et les grâces reçues en ce beau jour où elle s'est liée à tout jamais au Christ Jésus, son Bien-Aimé, par les liens d'une virginité perpétuelle. Au cours d'une vision, ont eu lieu ses fiançailles spirituelles avec le Christ. Laissons-lui ici la parole et lisons ces lignes qu'elle remit à l'abbé Raymond :

«Il m'est véritablement bien doux pour l'amour de mon Divin Époux de vous obéir, mon Père...

Dans quelques instants je vais recevoir celui à qui mon cœur va pour toujours s'enchaîner. Je vois les liens qui me doivent attacher à l'Époux de douleurs (tout amour). La vue de ma faiblesse me fait trembler, mais je ne recule/pas/, ma confiance est vive.

Le Seigneur a daigné regarder la bassesse de sa servante et voilà qu'il repose en moi. Ô doux moment, bonheur suprême, Jésus et moi nous ne faisons qu'un. (Mystère). Anéantie en moi-même, je garde le silence. Je considère ce que je ne puis définir, mais par obéissance j'en bégayerai quelques mots.

Mon imagination est vive. Défiance donc, mon Père...

Je ne vous parlerai d'aucune de mes impressions. Je vais au plus court. Il me sembla donc voir intérieurement une lumière et sentir une chaleur inénarrable tenant à une croix à laquelle je me sentais fortement attirée, attachée. Je crus voir au flambeau de cette lumière ce que je devais être, ce que Jésus-Christ demandait de moi; c'est une abnégation parfaite, une vie de crucifiement continu. Le Sang qui en découlait en assez grande abondance semblait me crier: Peux-tu en faire autant? Si tu veux être mon épouse, il faut qu'avec moi tu verses ton sang par un désir continu de procurer ma gloire, de faire de nouveaux amants de mon amour. Il faut que tu ne sois que souffrance.

Ce qu'avec bonheur j'acceptai alors...

Je dirai ici, mot pour mot, ce que j'ai véritablement entendu... — Voilà, mon épouse, le gage de notre union. — Je vis une croix attendant à une vive, douce lumière, du sang en découlait.

Je dirai tout plus tard, le temps me manque, /mes/ impressions du jour, /mes/ sentiments...

Le monde ne m'est rien, je suis fiancée au Fils du Roi des rois. Adieu monde. Adieu.

Catherine-Aurélie de Jésus.»¹

Quand le Christ veut contracter avec une âme privilégiée une alliance très parfaite qu'on appelle le «mariage mystique» et qui est le point culminant de la vie mystique sur terre, il y prélude par ce qu'on appelle les «fiançailles spirituelles».

Par ces fiançailles spirituelles, le Christ établit, avec une âme qui jusqu'alors s'est montrée très fidèle et généreuse, un pacte, une alliance par laquelle lui et cette âme font un échange de promesse mutuelle d'une union future très intime ou d'un mariage mystique.

Cette promesse mutuelle comporte déjà par elle-même une certaine union d'amour; Jésus choisit cette âme pour qu'elle soit plus tard une épouse; et celle-ci lui promet de demeurer à jamais fidèle à ce choix dont elle est l'objet. Ce n'est pas encore là l'union pleine, totale, parfaite et définitive, mais une promesse de fidélité indéfectible, si bien que le Christ regarde cette âme comme lui appartenant déjà et il l'appelle même son «épouse», celle qui sera son épouse bien-aimée et qu'il protège d'une manière toute spéciale pour qu'elle lui reste toujours unie dans l'amour. Et elle-même se sent toute brûlante d'un amour ardent pour Jésus, et, par amour pour lui qu'elle préfère à tout, elle pratique un détachement total. Et, d'autre part, les lumières vives qu'elle reçoit lui font voir, avec une acuité perçante, le néant de toutes choses et les moindres grains de poussière, si petits soient-ils, qui tachent son âme et dont la vue la fait souffrir.

L'âme admise aux fiançailles spirituelles n'est pas encore rendue au sommet de ses ascensions; quelle que soit sa grande pureté, il y a cependant en elle des imperfections, des tendances, des troubles et inquiétudes qui s'interposent à l'union parfaite à Dieu; une vive lumière divine met en relief ces obstacles et cette vue devient pour l'âme un tourment habituel et intense; c'est par ce tourment que la divine Sagesse la purifie totalement

1. Cette lettre est datée du 15 août 1853.

pour la mettre en état de recevoir la plénitude d'amour qu'il lui réserve. Nous reconnaissons là les purifications passives, ou *nuit de l'esprit*, si bien décrites par saint Jean de la Croix².

Ces notions sur les fiançailles spirituelles suffisent pour aider à comprendre pourquoi, dans la vision du 15 août 1853 dont il a été question ci-dessus, Catherine-Aurélié est devenue la «fiancée» de Jésus.

En effet, elle voit une croix, celle de Jésus qu'une lumière divine éclaire; elle se sent fortement *attirée, attachée* à cette même croix, et Jésus lui exprime sa volonté qu'elle lui soit unie sur la croix et par la croix, par «une abnégation parfaite et une vie de crucifiement continué.» Si elle accepte, il se l'unira à titre d'épouse:

«Si tu veux être mon épouse, lui dit Jésus, il faut qu'avec moi tu verses ton sang par un désir continué de procurer ma gloire, de faire de nouveaux amants de mon amour. Il faut que tu ne sois que souffrance.»

Cette condition, Catherine-Aurélié l'accepte, et cette acceptation réalise ses fiançailles à Jésus qui lui montre, comme gage de leur «union»,

«une croix attendant à une vive, douce lumière, du sang en décollait.»

Catherine-Aurélié est maintenant la fiancée de Jésus; plus rien d'autre au monde ne l'intéresse; elle est tout à lui et pour lui seul; le monde n'est rien pour elle qui s'est donnée et liée pour toujours au Fils de Dieu; et pour bien marquer que c'est ainsi qu'elle a compris cette vision, elle écrit:

«Le monde ne m'est rien, je suis fiancée au Fils du Roi des rois. Adieu monde. Adieu.»

Et elle signe cette déclaration: «Catherine-Aurélié de Jésus»; ces mots «de Jésus» indiquent bien qu'elle ne s'appartient plus, mais appartient désormais à celui à qui elle est donnée et liée à titre de «fiancée».

Catherine-Aurélié désire concrétiser ce don total d'elle-même à Jésus par son entrée dans la vie religieuse qui l'attire toujours. Souffrant d'un cancer qui semble devenu incurable³, elle se rend à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, à Montréal, et demande à la Très Sainte Vierge «une amélioration de sa santé pour se faire religieuse.»⁴ La tumeur cancé-

2. Cf. *La Montée du Carmel*, liv. II, ch. XXIV.

3. Cf. *Journal*, au 23 août 1853.

4. *Ibid.*, *loc. cit.*

reuse à sa poitrine disparaît le jour même⁵, mais l'abbé Raymond demeure perplexe, car la vocation de sa dirigée lui apparaît comme très spéciale; Dieu semble l'appeler, non à un apostolat actif, mais bien plutôt à une vie de pénitence réparatrice dans le silence d'un cloître, et il n'existe alors au Canada aucune Communauté de femmes qui répondrait à cette vocation particulière. Il attend donc l'heure où Dieu donnera des signes qui lui permettront d'orienter sûrement sa dirigée dans la voie voulue par Dieu pour elle.

En attendant cet heureux jour, Catherine-Aurélie sollicite la faveur d'être reçue dans le Tiers-Ordre de saint Dominique. Elle obtient cette grâce, mais doit la payer en quelque sorte par de longues souffrances physiques et de vives douleurs intérieures. C'est ainsi que le Seigneur fait passer par le feu des tribulations les âmes qu'il appelle à un haut degré de sainteté.

C'est le 30 août 1854, en la fête de sainte Rose de Lima, tertiaire de saint Dominique, avec laquelle elle présentait bien des traits de ressemblance, que Catherine-Aurélie fut elle-même admise dans ce Tiers-Ordre. La cérémonie eut lieu en l'église paroissiale. Quelques minutes après la communion, elle s'est sentie

«unie à la divinité du Sauveur. Elle a été plongée au sein d'une lumière qui lui a donné une béatitude indicible. Les plus ravissantes espérances lui ont été données. Elle a été convaincue que la protection de Dieu ne l'abandonnerait pas. Elle s'est sentie appelée à se sacrifier pour le salut des âmes, surtout par la souffrance; elle croit que sa vie se passera dans la douleur.»⁶

Catherine-Aurélie était heureuse: Dieu exauçait son profond désir de lui prouver son amour par une vie d'union au Christ du Calvaire. Et bientôt, par de grandes purifications intérieures, Dieu élèvera sa bien-aimée fiancée à une merveilleuse union mystique et transformante, ainsi qu'aux plus hautes faveurs de la vie mystique.

5. Cf. *Ibid.*, au 4 sept. 1853.

6. *Ibid.*, au 30 août 1854.

CHAPITRE HUITIÈME

DANS LES ANGOISSES D'UNE PROFONDE
NUIT OBSCURE

Jésus l'a déjà dit à Catherine-Aurélie:

«C'est par la souffrance que tu me seras unie.»¹

«Si tu veux être mon épouse (...), il faut que tu ne sois que souffrance.»²

Elle-même a bien compris que sa vocation est celle d'une victime offerte à Dieu en union avec la divine Victime du Calvaire. Le Jardin de Gethsémani et le Calvaire sont les endroits privilégiés où Jésus l'invite de préférence et où elle trouve ses délices. Et durant cette période de sa vie qui suivit ses fiançailles spirituelles avec le Christ, celui-ci lui révéla de plus en plus que, pour lui être unie à titre d'épouse, elle doit le suivre avec fidélité sur la voie douloureuse qu'il a lui-même parcourue. À cette invitation, elle veut répondre avec toute la générosité de son cœur assoiffé d'un ardent désir de prendre part aux douleurs et aux humiliations de son Bien-Aimé.

«Mon doux Jésus, lui dit-elle, donnez-moi la souffrance.»³

«Ô mon tout aimé Jésus, c'est sur la croix que je vous choisis pour l'unique objet de mon amour; inscrivez votre croix au plus intime de mon cœur (...).

Ô mon Bien-Aimé! (...), venez, ... mais n'oubliez pas d'apporter le beau, le magnifique et le seul trésor que nous devons ambitionner, que je veux posséder, que je recherche toujours: le trésor précieux de votre Croix... vos abjections... vos délaissements et vos souffrances. C'est à ce prix que je vous veux posséder, mon Amour.»⁴

1. *Journal*, au 27 avril 1853.

2. Lettre à l'abbé Raymond en date du 15 août 1853.

3. Écrit confié à l'abbé Raymond en janv. 1854.

4. Écrit confié au même à la fin de fév. 1854.

Attentif à cette prière de celle qu'il aime tant, Jésus, pour purifier jusque dans les profondeurs les plus intimes cette âme déjà si pure, la fait maintenant passer par de grandes souffrances physiques et ces terribles angoisses intérieures que les mystiques appellent «la nuit de l'esprit.»

Diverses douleurs bien vives et aiguës la tourmentent sans cesse dans son corps; elle est vouée aux plus grandes tortures; dans son amour, elle rend grâce à Dieu pour «la bonne croix», pour «son aimable croix», pour cette croix sur laquelle Jésus est mort et sur laquelle elle-même «ne demande que d'y passer sa vie et d'y mourir.»⁵ Elle se dit

«heureuse dans les consolations, plus heureuse encore dans les souffrances.»⁶

Elle ira même jusqu'à résister à l'extase qui lui apporte soulagement et consolation divine pour ne pas y trouver adoucissement à ses souffrances.

Cette soif de souffrir en union avec Jésus pour le salut des âmes la poursuit jour et nuit:

«Presque toujours aussitôt que je suis seule, confie-t-elle à son Père spirituel, je me sens fortement portée à faire souffrir mon corps. L'idée de diverses austérités se présente à moi et quand je ne me livre à aucune, je suis inquiète et affligée; je crois avoir manqué d'aller à Jésus m'appelant à souffrir avec lui.»⁷

Et l'on sait combien, malgré ses douleurs presque incessantes, et parfois très vives, elle afflige son corps, avec un courage extraordinaire et avec une rigueur qui fait parfois frémir.

Pour la conversion des pauvres pécheurs, elle s'impose de dures flagellations avec une chaînette de fer⁸, se brûle au bras ou aux épaules⁹, porte durant plusieurs jours une ceinture de pointes de fer qui lui entre dans la chair et la déchire cruellement¹⁰. Ses maux d'estomac dont elle souffre depuis son enfance la font souffrir dès qu'elle prend quelque nourriture, si peu que ce soit; dès lors, ne mangeant presque pas, elle souffre de la faim et

5. Lettre au même en date du 7 mars 1854. Cf. Lettre au même en date du 28 mars 1854.

6. Lettre au même en date du 26 mars 1854

7. *Journal*, au 6 mars 1853.

8. Cf. *Ibid.*, aux 16 janv., 21 fév., 15 mars, 3 et 17 mai, 5 et 11 juin, 18 et 27 sept. 1853, etc.

9. Cf. *Ibid.*, aux 18 sept. 1853 et 20 fév. 1854.

10. Cf. *Ibid.*, aux 11 avril et 30 juin 1853.

d'une soif ardente¹¹. Elle se prive de boire entre les repas. Cet état de santé l'oblige à un jeûne perpétuel; bien plus, elle pratique, durant plus de quatre mois, soit du 5 août 1854 au 28 décembre de la même année, une abstinence totale vraiment prodigieuse.

Durant cette période, seule l'Eucharistie la nourrit et lui donne des forces corporelles, tout comme c'est elle qui, dans le passé, la soutenait et lui donnait courage dans ses douleurs et souffrances de toutes sortes. Et malgré cette abstinence totale de toute nourriture et de tout breuvage,

«elle continue à marcher, aller à l'église, travailler.»¹²

Les médecins qui l'ont traitée ainsi que ceux qui ont été consultés sont tous d'accord pour déclarer que cette longue abstinence totale leur paraît «merveilleuse» et «tenant du surnaturel»¹³.

Remarquons cependant que ces austérités que Catherine-Aurèlie s'impose en union avec le Christ, comme victime pour la conversion des pécheurs, s'accompagnent souvent de bien douces consolations et de grandes faveurs surnaturelles qui semblent être, soit des récompenses, soit des encouragements que Dieu lui donne pour la stimuler dans cette voie d'imitation du divin Crucifié.

Elle a une faim ardente de l'Eucharistie, mais la coutume de l'époque ne lui permet pas de communier chaque jour. Bien des fois, cependant, elle reçoit la sainte communion de la main d'un ange lui offrant, tantôt une hostie, tantôt un calice. L'abbé Raymond rapporte plusieurs faits de la sorte, et voici comment il voulut vérifier, un jour, la vérité d'un tel phénomène. Il avait l'habitude, en célébrant la sainte messe, de prier son bon ange d'offrir à sa dirigée quelques gouttes de son calice, et, de son côté, en faisant la communion spirituelle, elle croyait voir un ange lui donner à boire au calice; et si son Père spirituel oubliait de lui offrir ainsi part à son calice, elle en avait conscience.

«Mercredi le 16 (mars 1853), écrit-il, il me vint la pensée d'offrir pour elle une parcelle de l'Hostie sainte, au lieu de quelques gouttes du Sang Précieux (...).»

L'occasion de la rencontrer s'est présentée (quelques jours après).

11. Cf. *Ibid.*, aux 20 janv., 23 et 26 fév., 3, 5 et 9 mars, 4 avril 1852, etc

12. *Ibid.*, au 28 août 1864

13. Cf. *Ibid.*, aux 16 août, 9, 12 et 28 sept. 1854.

Voici notre entretien: Avez-vous pu communier ces jours passés? — Non. (...). — Avez-vous fait la communion spirituelle ordinaire pendant le temps de la Messe? — Oui. — Votre imagination vous a-t-elle encore représenté l'ange du ciel vous apportant l'Eucharistie? — Oui, hier surtout (...). — Avez-vous éprouvé quelque chose de semblable un autre jour de la semaine? — Oui. — Quel jour? — Mercredi (le 16). — Vous êtes-vous représenté votre bon ange? — Comme de coutume. — C'est-à-dire, il vous apportait le calice. — Non, il me présentait une hostie. — Entière? — Non, une partie. — De temps à autre, vous croyez le voir apporter une hostie, et d'autres fois le calice, n'est-ce pas? — Non, jusqu'à ce jour, c'était le calice. — Êtes-vous bien sûre de ce que vous dites? — Oui. — L'assurez-vous avec serment? — Oui. —»¹⁴

Un autre jour, alors qu'il était absent de Saint-Hyacinthe, l'abbé Raymond célébrait la sainte messe à Saint-Jean. Et voici ce qu'il rapporte:

«Le Curé me dit qu'il me donnait deux hosties à consacrer pour deux personnes qui devaient communier. En découvrant la patène à l'offertoire, je vis trois hosties bien distinctement, et j'en fus surpris. J'ai toujours eu le même nombre sous les yeux pendant la Messe. En disant le *Misereatur*, je n'ai aperçu que deux personnes présentes à la sainte table. J'ai alors eu la pensée de prier Dieu de donner l'autre à Catherine-Aurélié, et de consommer cette Hostie à son intention. En me retournant, je n'ai plus trouvé que deux Hosties. Le Curé, après la Messe, m'a assuré n'en avoir mis que deux.»¹⁵

Ce fait s'était passé le 10 février 1854. Dix jours plus tard, l'abbé Raymond voit sa dirigée. Il lui pose quelques questions; et voici ce qu'il a noté:

«À ma question: Avez-vous éprouvé quelque chose d'extraordinaire? elle m'a répondu que le 13, elle avait cru voir Jésus-Christ la faisant boire dans le calice son Sang précieux, et que l'un des jours précédents, elle avait cru assister à ma Messe, et recevoir, sans voir la main qui la lui présentait, la sainte Hostie.»¹⁶

14. *Ibid.*, au 19 mars 1853. Voir *Ibid.*, aux 18 avril, 23 mai, 24 juin, 2 oct. 1853, 1^{er} janv., 20 fév., 31 mars, 13 au 23 juin et 1^{er} oct. 1854.

15. *Ibid.*, au 20 fév. 1854.

16. *Ibid.*, à la même date.

Ces communions mystérieuses dont était souvent favorisée Catherine-Aurèlie montrent combien Dieu avait pour agréable cette grande faim de l'Eucharistie qui la dévorait sans cesse. Et, comme il a été dit précédemment, Dieu lui accorde ces consolations pour l'encourager et la fortifier, car, pour parvenir à une configuration plus parfaite au Christ et à une union plus intime à lui, elle doit en payer le prix par une purification intérieure plus radicale et exigeante. Avec la grâce de Dieu, elle demeure héroïquement fidèle à l'appel du Christ qui l'invite à partager sa Passion douloureuse et, par amour pour lui, elle est prête à tout accepter, même les souffrances les plus atroces.

Sa vie est une souffrance continuelle; c'est aussi une vie de prière constante. Depuis quelques années déjà,

«elle a constamment Jésus-Christ dans la pensée.»¹⁷

«Elle prie, médite ou contemple habituellement au milieu de ses occupations diverses. Il est rare qu'elle perde le sentiment de la présence de Dieu l'espace de cinq minutes.»¹⁸

Dès qu'elle veut se mettre en oraison, elle est saisie vivement par la contemplation de quelques-uns des attributs de Dieu, des bienfaits de la Passion du Christ, et, pendant longtemps, elle est comme emportée par les sentiments que fait naître en elle cette contemplation.

«Il lui arrive quelquefois d'être unie à Dieu comme dans ses communions, et très souvent, sans éprouver d'extase, la force de la contemplation est telle qu'elle ne s'aperçoit point de ce qui est autour d'elle, qu'elle est longtemps à genoux sans aucune fatigue, qu'elle ne sent pas ses douleurs.»¹⁹

Généralement, dès qu'elle a communié, la seule pensée de la présence de Dieu dans son cœur la fait tomber dans une extase profonde; et la seule pensée du Sang de Jésus suffit pour la ravir aussi en extase²⁰. Autant de constatations qui nous permettent de discerner chez elle une contemplation infuse et ce que les mystiques appellent l'oraison de quiétude²¹.

17. *Ibid.*, au 19 déc. 1853.

18. *Ibid.*, au 30 juil. 1854.

19. *Ibid.*, à la même date.

20. Cf. *Ibid.*, aux 17, 22 et 24 sept., 22 et 29 oct., et 19 déc. 1854; voir aussi Lettre à l'abbé Raymond en date du 5 fév. 1855.

21. Cf. SAINTE THÉRÈSE D'AVILA, *Autobiographie*, ch. XVII et XVIII; *Le Château intérieur*, V^e demeure; SAINT JEAN DE LA CROIX, *La nuit obscure*, Liv. II, ch. I et II.

Même encouragée par ces faveurs célestes, Catherine-Aurélie n'en sent pas moins son âme douloureusement torturée par les épreuves purificatrices de «la nuit de l'esprit». Ses Lettres à son Père spirituel nous décrivent bien les angoisses crucifiantes de son âme, si délicate et aimante, durant cette longue nuit obscure qu'elle eut à traverser.

Par une lumière intense, Dieu éclaire son intelligence et lui fait discerner ses moindres fautes et imperfections; elle voit tous ses défauts, sa pauvreté spirituelle et sa misère face à la pureté infinie de Dieu; elle éprouve alors une vive douleur en prenant conscience de sa propre laideur.

«Si je descends, si je sonde les profondeurs de mon pauvre cœur, écrit-elle... Ah! je sens qu'il est un affreux abîme d'orgueil, d'hypocrisie, de mensonge.»²²

«Mon âme est glacée par l'effroi, la vue de sa vie passée, une foule de fautes innombrables, elle ne peut plus contenir le poids qui l'accable, elle est saisie par la crainte la plus terrible, elle se dit: Dieu est bon mais il m'abandonnera un jour pour tant d'infidélités, pour tant d'abus. (...) Ah! cruelle pensée! (...) Je cours au pied de mon crucifix, je tombe à genoux, j'ai peine à respirer, mon cœur va se fendre de douleur.»²³

Au printemps 1854, alors que d'épaisses ténèbres ont envahi son âme, elle écrit à son Père spirituel:

«J'ai versé dans le secret des nuits d'amères et d'abondantes larmes. Je n'entre dans aucun détail, je vous dirai seulement que jamais je n'ai éprouvé de peines intérieures aussi vives, aussi continuelles. Toujours je me voyais environnée de ténèbres affreuses, abandonnée de Dieu, incapable d'aucun bien, dépourvue de toutes vertus, chargée de tant de péchés et de défauts que je ne pouvais penser que Dieu aurait pitié de moi. Ce Dieu qui m'a tant aimée et que j'ai tant offensé... Mais grâce encore au Dieu de l'Eucharistie, je n'ai pas manqué de confiance.»²⁴

Quelques mois plus tard, elle redira combien la pensée de son indignité la poursuit sans cesse; l'abbé Raymond l'a noté dans son *Journal*:

22. Lettre à l'abbé Raymond en date de 4 juin 1852.

23. Lettre au même vers le 20 août 1852. Cf. Lettre au même les 26 et 27 fév. 1854.

24. Lettre au même, en date du 1^{er} juin 1854. Elle se prend pour une grande pécheresse, elle qui n'avait commis que des peccadilles plus ou moins volontaires.

«Elle a été désolée au plus haut point par le sentiment de son indignité, et de la laideur de son âme; (...). Elle se voyait comme à la lueur d'un rayon divin, et elle était toute confuse de son néant et de ses péchés.

Si vous saviez, disait-elle, comme cela m'a fait souffrir. Je sens en moi une telle opposition à la sainteté divine que j'en suis tout accablée; puis le souvenir des grâces de Dieu et de mon ingratitude, c'est quelque chose qui déchire mon cœur plus que les plus cruelles douleurs.»²⁵

«Oh! je souffre cruellement; il y a en moi un serrement de cœur qui me fait souffrir et dans l'âme et dans le corps. Ah! si je pouvais mourir. Mais non, je ne suis pas assez pure, je suis indigne du ciel... Oh! que l'ennui est douloureux.»²⁶

La voyant souffrir ainsi, son Père spirituel écrit:

«Quelle réunion de douleurs dans cette jeune vierge innocente: l'insomnie, la soif, de vives douleurs de tête et d'estomac, un frisson qui la glace, une faiblesse telle qu'elle a peine à se tenir debout quelques instants. (...). Et puis ces atroces souffrances de l'âme, cet abandon. C'est l'image vivante de mon Dieu attaché à la croix.»²⁷

À toutes ces désolations bien terribles s'ajoutent des attaques effrayantes du démon lui-même qui vient troubler ses quelques heures de sommeil par des visions des plus terrifiantes et d'épouvantables cauchemars qui ne font qu'augmenter son martyre. Elle voit l'enfer s'ouvrir sous elle et le démon lui affirme qu'elle y sera bientôt; elle se sent sur le point d'y être engloutie d'un instant à l'autre. Elle est au comble de l'angoisse, mais, pleine d'une confiance inébranlable en Dieu, loin de lui demander d'éloigner ces angoisses et désolations, elle lui demande au contraire la force de souffrir encore davantage et de s'immoler totalement à sa sainte volonté. Elle le lui dit dans une fervente prière:

«Vous dirai-je, Seigneur, d'éloigner de moi ce calice?... Non! non, mon Dieu! approchez-le au contraire de plus près, afin que j'en savoure jusqu'à la lie... J'ai soif... je veux boire... et c'est aux torrents des amertumes que je désire me désaltérer. (...). Je m'abandonne et m'imole totalement à la volonté de mon Dieu que je prie de ne me pas épargner!... Que le Seigneur

25. Au 1^{er} nov. 1854. Cf. *Ibid.*, au 4 nov. 1854.

26. *Ibid.*, au 5 nov. 1854

27. *Ibid.*, au 20 nov. 1854

dispose de mon âme et de mon corps en affligeant l'une et l'autre, qu'il augmente mes souffrances s'il est possible pourvu qu'il ne s'éloigne / pas/ de moi.»²⁸

Quel héroïsme chez cette jeune fille de vingt et un ans! Quelle force d'âme dans cette soumission amoureuse à la volonté de Dieu, même si ce Dieu la veut sur la croix pour y subir le martyre de l'amour!

Les desseins de la sagesse de Dieu sont bien mystérieux, mais c'est son amour infini pour ses amis privilégiés qui veut les rendre ainsi semblables à son Fils Bien-Aimé par la croix et les souffrances de toutes sortes. Et Catherine-Aurélie fut certainement de ces âmes appelées à s'unir très intimement au divin Crucifié par ces angoisses épouvantables qui déchirent le cœur et ces souffrances atroces qui crucifient le corps sur la croix même du Christ, leur Époux et Modèle bien-aimé.

28. Lettre à l'abbé Raymond en date du 15 déc. 1854.

LES PRÉLUDES AU MARIAGE MYSTIQUE

Dans son grand amour pour le Christ, Catherine-Aurélie désire ardemment une vie crucifiée, à l'image de celle de son Bien-Aimé. Et Jésus, dans son amour de prédilection pour elle, si généreuse, et parce qu'il veut l'élever à un très haut degré d'union avec lui, lui accorde cette grâce de grandes souffrances physiques et de peines intérieures bien pénibles. La plus grande de toutes ces peines, c'est de ne pouvoir recevoir dans la sainte communion le Bien-Aimé de son cœur qui semble se tenir loin d'elle, insensible à ses souffrances. Elle souffre cruellement de cette absence apparente de son Jésus; et pourtant, il est toujours là, au plus profond et au plus intime de son cœur aimant, la soutenant, la fortifiant, et la consolant parfois de manière bien merveilleuse.

Jetons ici un coup d'œil sur ces consolations que Jésus lui envoie, non seulement pour récompenser sa générosité et l'encourager à poursuivre cette traversée de la nuit obscure, mais aussi pour l'acheminer vers le mariage mystique et les plus hautes cimes de l'amour et de l'intimité divine.

Nous le savons déjà, souvent, dans le passé, un ange apportait à Catherine-Aurélie la sainte Eucharistie. Et voici ce qu'elle dit un jour à son Père spirituel. C'était le 27 février 1856. Elle avait passé une partie de la nuit à prier, étant très malade et désolée de ne pouvoir aller communier le lendemain.

«Je me couchai donc, dit-elle, et le sommeil s'empara de moi. Je ne me réveillai que vers six heures et demie, et si ravie de la bonté de mon Dieu, et si embrasée de son divin amour, qu'il m'est impossible de le décrire. Et qui opérât donc en moi ce ravissement, cet amour? Oh! c'est que là sur ma langue, reposait une parcelle d'hostie. Pour contenter le désir insatiable de mon cœur presque mourant de faim, je me hâtai de l'avalier. Je goûtai alors un moment d'intime union qui me fortifia de telle sorte qu'il me fut possible de vaquer à mes occupations avec joie et courage.»¹

1. Relations spirituelles à l'abbé Raymond, du 26 fév. au 1er mars 1856.

Et, dans son *Journal*, l'abbé Raymond note:

«Ce jour-là même, à peu près à l'heure qu'elle m'a indiquée comme celle de ce fait, j'avais à la Messe offert pour elle une parcelle d'hostie que j'ai trouvée dans le ciboire.»²

On peut rapprocher de ce fait le suivant. C'est le 14 juillet de la même année.

«Elle se sent prise d'un vomissement qui l'empêche de se rendre à l'église à l'heure de la Messe. Elle est mieux un peu plus tard et va à N.-D. du Rosaire. Elle s'agenouille devant l'image de la Vierge, elle exprime le désir de la communion; elle sent bientôt qu'on lui met une hostie dans la bouche, elle l'avale et éprouve une union extatique semblable à celle de ses communions ordinaires.»³

Au cours de l'été 1856, Catherine-Aurélié avoua à son Père spirituel des choses extraordinaires qui lui étaient arrivées; celui-ci en fait l'exposé dans son *Journal*:

«Dans le cours du mois d'avril, écrit-il, elle se sent portée à sortir de la maison pendant la nuit et, entraînée par l'ardeur de s'unir à Jésus-Christ sans se rendre trop raison de ce qu'elle faisait, elle se rend malgré les ténèbres jusqu'à l'église de Notre-Dame. La porte s'ouvre sous sa main sans aucune résistance. L'autel est illuminé... elle y voit placé un calice d'un cristal brillant, il est rempli du sang précieux. Une voix intérieure lui dit de s'en approcher, de boire. Elle n'hésite pas, elle boit à l'aide d'un chalumeau plongé dans le calice; ce chalumeau était d'un métal précieux... Elle boit à longs traits, elle se sent enivrée d'amour, tombe dans une espèce de défaillance, suivie d'un merveilleux ravissement... Elle se retrouve dans sa maison, sans savoir comment elle y est retournée. (...).

Une des nuits (du mois de Marie), elle entendit distinctement une parole l'inviter à se rendre à l'église. Jésus lui disait: 'Mon épouse, viens à mon tabernacle.' Elle hésite, la vision se fait entendre de nouveau. Elle quitte sa chambre et entend encore la même invitation. Elle se rend à l'église, la porte s'ouvre, un ciboire découvert est sur l'autel. Elle s'en approche, une hostie s'y trouvait; elle est portée à la prendre, le respect la retient. Le Seigneur a pitié de sa faim: l'hostie se pose d'elle-même sur sa langue; elle est rassasiée d'ineffables douceurs.

2. Au 5 mars 1856.

3. *Journal*, au 14 juil. 1856.

Après un long séjour dans l'église, elle retourne chez elle au moment du lever de l'aurore sans être remarquée. Cette fois, elle se rappelle de son retour.»⁴

Ces visites nocturnes à l'église se sont répétées durant la période qui nous intéresse actuellement⁵. Arrêtons-nous à l'une d'elles qui nous présente des éléments nouveaux et bien intéressants. Voici comment l'abbé Raymond rapporte lui-même la chose. C'était durant la nuit du 8 au 9 octobre 1856.

«Vers deux heures, écrit-il, elle a été transportée sans savoir comment à l'église du Rosaire. Elle a été portée à s'approcher de l'autel, et pendant qu'elle se tenait près du tabernacle, Marie lui a apparu portant son divin Enfant dans ses bras, puis, ô merveille d'amour, elle l'a remis dans les siens, et l'heureuse vierge a pu baiser et caresser son Jésus. Cette inestimable faveur a duré peu d'instant. Elle est demeurée comme en extase dans l'église jusque vers 5 heures. En songeant à se retirer, elle a pensé qu'elle n'avait pas accompli l'ordre que je lui avais donné de laisser son chapelet sur le pied de la statue de Marie, en signe de la réalité de son entrée nocturne dans l'église. Mais au moment de le faire, le Curé est entré. Elle s'est tenue dans le bas de l'église, a attendu quelques minutes et, le Curé étant parti, elle a été transportée à l'autel, s'y est élevée jusqu'au haut de la statue de Marie et a déposé son chapelet à ses pieds. Elle ne pouvait monter jusque là qu'à l'aide d'un escabeau et cela présentait des difficultés. Elle s'est élevée jusqu'à la statue par une force surnaturelle, puis elle a ouvert la porte de l'église barricadée en dehors et elle est retournée chez elle.

J'ai constaté que le chapelet était à la place indiquée, que le bedeau avait, la veille, fermé au verrou la porte de l'église et que ce matin il l'avait trouvée ouverte, et que toutes les circonstances sur l'entrée du Curé et sa prière dans l'église était exactes; le Curé n'a point coutume de se rendre à l'église à une heure si matinale pour la saison.»⁶

Un jour,

«pendant une bénédiction du St. Sacrement, durant le mois de Marie, elle crut voir l'autel tout en feu. Bientôt elle vit des rayons s'en échapper, s'élancer vers elle, la pénétrer de

4. *Ibid.*, au 29 juil. 1856.

5. Cf. *Ibid.*, aux 29 sept., 1er oct. et 30 nov. 1856. Dans ces deux derniers cas, elle ne se rend plus à l'église, mais y est transportée instantanément.

6. *Ibid.*, au 9 oct. 1856.

flammes ardentes et douces jusqu'au fond des entrailles, et la laisser tout embrasée d'amour. Elle sentit à la suite de cette faveur un grand zèle pour les âmes, qui la fit souffrir d'une manière inexprimable à la vue du danger de leur perte.»⁷

Son amour pour Jésus la fait brûler de zèle pour le salut des pécheurs, et bien des fois l'abbé Raymond a noté combien la pensée des péchés des hommes lui déchirait le cœur; elle pleurait leurs péchés, priait et souffrait pour leur conversion, prête même à verser son sang à cette fin. Voilà autant de preuves irrécusables d'un amour parfait.

Depuis plus de deux longues années, Catherine-Aurélié est plongée dans cette terrible nuit où elle souffre, et dans son corps et dans son âme, douleurs, peines et souffrances de toutes sortes qui la purifient et l'unissent de plus en plus intimement au Christ crucifié; son âme devient de plus en plus pure de toute attache, embrasée d'amour pour Dieu et les âmes, avide de ne faire que ce qui plaît à Dieu, même au prix de son sang.

C'est ainsi que, poussée par l'impulsion d'une grâce particulière, elle avait fait le vœu privé d'obéissance à son Père spirituel; et elle sollicitera même l'autorisation de faire le vœu du plus parfait.

Et voici que, durant le carême 1856, les épreuves purificatrices par lesquelles Jésus faisait passer sa chère épouse devenaient de moins en moins fréquentes; ce que le feu des tribulations avait commencé en elle, la bonté de Jésus, la maternelle sollicitude de Marie et l'effusion de l'Esprit Saint vont l'achever et le perfectionner.

Grâce à ce que Catherine-Aurélié a écrit à son Père spirituel, nous pouvons assister en quelque sorte à cette merveilleuse opération de la grâce dans son âme. Nous n'avons donc qu'à la laisser parler.

«Mon bon Père, écrit-elle, vous me dites souvent de vous ouvrir mon cœur, de vous parler confidemment; je le veux moi aussi et j'en ressens un besoin pressant. Cependant j'ai une telle impuissance à rendre ce que le *Bien-Aimé* opère en moi, que vous devriez, ce me semble, me condamner au plus rigoureux silence... Mais que dis-je? Commandez plutôt de vous tout dévoiler... Jésus le veut... et j'y trouve la paix... Je suis sans crainte quand je vous dit tout...

Mardi dernier⁸, me trouvant fort triste et abattue par des peines intérieures, j'eus recours à l'oraison que je prolongeai

7. *Ibid.*, au 29 juil. 1856.

8. C'était le 1er avril 1856.

plusieurs heures, ne me lassant de répéter: Ô Jésus, au nom de votre passion, de vos plaies et de votre Sang!... ne m'abandonnez pas... et ayez pitié de moi... Jésus, sensible à ma prière, m'apparut et, s'approchant de moi, il m'engagea à reposer ma tête appesantie sur son Divin Cœur... Il me consola merveilleusement et me laissa en me disant: Soyez bénie, ma fille, et ne craignez rien, je suis avec vous. — Depuis ce moment je ne puis me livrer à aucune crainte, car ces paroles: Je suis avec vous, je les entends toujours.»⁹

Sur la fin de cette même lettre, Catherine-Aurélié ajoute quelques renseignements sur cette apparition de Jésus:

«Mon Père, dit-elle, comme je ne vous ai donné aucun détail de cette vision dont je vous ai parlé... j'y reviens. Étant donc en oraison, je fus élevée au-dessus de moi-même. Ce fut alors que je vis Jésus, non seulement des yeux de l'âme, mais encore des yeux corporels.»

Ici, l'abbé Raymond note:

«Au sujet de l'expression: 'Je fus élevée au-dessus de moi-même', elle a voulu dire, au-dessus de terre.»

Et, dans son *Journal*, il ajoute:

«C'est la première fois qu'elle me parle d'une élévation au-dessus de la terre. Cette vision est tout à fait conforme à celle qu'a éprouvée Ste Thérèse. J'ai été porté à la croire véritable.»¹⁰

Samedi le 5 avril 1856, Catherine-Aurélié communie. Quelques jours plus tard, écrivant à son Père spirituel, elle lui dit:

«Je fus, pendant cette communion, favorisée d'une union bien douce (...). J'acquis, dans cette union, /la conviction/ que je glorifiais plus Dieu par mes souffrances que par n'importe quelle œuvre extérieure de miséricorde... et la faveur de ne jamais perdre de vue la profondeur de mon néant (...). Au sortir de cette union, j'étais si éprise d'amour que j'en étais comme hors de moi-même et dans une si vive crainte de déplaire encore à Jésus par mon manque de confiance, que j'eusse passé au travers de mille glaives pour l'éviter. Je suis encore dans les mêmes dispositions.»¹¹

9. Lettre du 10 avril 1856.

10. Du 1er au 10 avril 1856.

11. Lettre à l'abbé Raymond en date du 10 avril 1856.

Le lendemain, dimanche le 6 avril, Catherine-Aurélie se rend au couvent. Après avoir communiqué, sentant qu'elle pouvait difficilement contenir les transports de son âme et ne voulant pas tomber en extase devant toute une assemblée, elle croit préférable de sortir de la chapelle, et, «suivant l'inspiration du moment», comme elle le dit elle-même, elle court à l'église Notre-Dame du Rosaire.

«Là, écrit-elle, des grâces m'attendaient... Il me fut donné de voir les âmes que les prières faites avec foi et confiance en Marie, sauvaient de la perte éternelle. Il me fut dit que mes oraisons et mes prières étaient agréables à Jésus, que je mènerais une vie exempte de péché¹², et que ceux que je commettrais en apparence n'éloigneraient plus de moi mon divin Époux, et que j'étais attachée à lui avec les liens indissolubles de l'amour!... Il me fut de plus dit que j'étais la victime d'immolation que Jésus s'était choisie. (...). Marie ajouta; rien désormais ne te pourra séparer de mon Fils qui a pour toi un amour de prédilection. (...).

J'éprouvais alors des sentiments très délectables que je n'avais pas encore expérimentés; il me semblait que mon âme entraît dans celle de mon Bien-Aimé, et l'amour dont je fus pénétrée pendant cette union fut si ardent que, revenue à moi-même, j'en ressentis les effets jusque dans mes membres.»¹³

Catherine-Aurélie vient de nous dire combien, durant cette union extatique du 6 avril, son âme éprouva des sentiments jusqu'alors in expérimentés; il lui semblait que son âme pénétrait dans celle de Jésus et jouissait des étreintes amoureuses de son Dieu. C'est là le signe d'une union d'amour très intime avec Dieu, toute proche de celle qui accompagne le mariage mystique.

Et voici que cette même union avec Dieu doit s'intensifier d'une manière bien merveilleuse.

Dimanche le 11 mai de cette même année 1856, jour de la Pentecôte, Catherine-Aurélie communique et sent son cœur rempli d'amour. Deux jours

12. Le 2 juillet suivant, en l'église Notre-Dame du Rosaire, «Marie lui apparaît quelques instants, confirme la promesse qu'elle lui avait faite de la préserver de tout péché délibéré et la laisse dans une allégresse spirituelle très vive qui dure presque toute la journée.» *Journal*, au 2 juil. 1856.

13. Lettre à l'abbé Raymond en date du 10 avril 1856. Au sujet de cette expression: «J'en ressentis les effets jusque dans mes membres», l'abbé Raymond note: «Elle a senti son corps tout brûlant.»

plus tard, dans une lettre à son Père spirituel, elle rend compte de ce qui s'est passé :

« Je voudrais, lui écrit-elle, vous faire connaître clairement ce que l'esprit de Dieu opère en mon âme, mais les expressions me manquent pour rendre ce que l'esprit seul, je crois, peut comprendre à la faveur de la lumière céleste. (...).

Qu'ai-je donc fait pour mériter les regards amoureux de Jésus?...

Je n'ai jamais, ce me semble, sollicité les délices de ces chastes embrassements. (...). Et voilà que presque habituellement je jouis de la vie du ciel même. Je sens que mon âme est noyée dans l'abîme de l'infinie charité de mon Dieu. Et si parfois, je ne sais trop par quel mouvement, je me veux retirer de cet océan de jouissances, alors je sens qu'une force divine m'y enfonce plus avant, et un torrent de délices mille fois plus douces encore m'envire... et endort, si je puis ainsi parler, toutes les puissances de mon âme, de sorte que je me vois dans une incapacité complète de me retirer de ce trop heureux état, et qu'au contraire Dieu agit avec plus d'empire que jamais dans mon pauvre cœur. car pour sentir ce que je sens actuellement, il me faut la force de Dieu même : la nature ne peut subsister longtemps avec tant de lumières et sous l'action d'un feu aussi consumant.

Oui, ô lumière incréée, vous avez allumé en moi une flamme ou plutôt un feu si ardent, que si vous-même n'en tempérez la violence, je succomberai sous le doux fardeau de votre chaste amour ! Il m'est impossible de faire connaître dans quel état s'est trouvée mon âme pendant l'union éprouvée dimanche. Tout ce que j'en puis dire, c'est que Dieu communiqua à mon âme une si grande lumière et lui fit sentir sa présence d'une manière si suave, que je crois qu'il n'y avait presque rien qui me séparât de la vraie vision des élus. Je brûlais, ce me semble, de leur amour, c'est-à-dire d'un amour doux et délectable. Depuis ce moment mon cœur est absolument changé car enfin ma prière est exaucée : je suis toute à Jésus, et Jésus est tout à moi. Je ne puis détourner ma vue de cette lumière intérieure qui reluit au plus intime de mon âme. Je sens constamment mon cœur transpercé d'une flèche ardente et il me faut des efforts incroyables pour concentrer les élans de mon âme haletante d'amour. (...). Et mon désir, c'est de voir le feu de ce chaste, de ce délectable pur amour, connu et senti de tous les hommes, c'est de verser mon sang pour faire connaître et aimer

le Bien-Aimé de mon cœur... Ah! que ce désir est impétueux! il me rend parfois hors de moi-même.»¹⁴

Dans les jours qui suivirent cette grande effusion de l'Esprit d'Amour dans le cœur de Catherine-Aurélie, celle-ci vécut dans un transport d'amour qui adoucit toutes les peines: elle dit alors à l'abbé Raymond:

«Depuis quelques jours je ne suis pas capable de sentir fortement la peine; l'amour est trop fort dans mon cœur, il fait dominer la joie.»

Mais elle, dans son désir véhément de travailler à la gloire de son Bien-Aimé et au salut des pécheurs par la souffrance, comme le lui avait demandé le Christ, ajoutait ces mots qui sont bien révélateurs de son état d'âme habituel:

«Oh! demandez, demandez que ces transports se modèrent et que je puisse sentir la douleur sans consolation.»¹⁵

Dieu exauça sa demande et la prépara à d'autres faveurs. Dès la fin du mois de juin et durant tout le mois de juillet, elle fut en proie à des désolations intérieures qui la firent souffrir plus que les douleurs corporelles qu'elle eut à endurer. Et le démon chercha, par toutes sortes de tentations, à la porter au désespoir, et, souvent, pour augmenter sa peine, il se montra à elle «sous la forme d'un animal monstrueux.»¹⁶

Mais voici qu'avec la fête de saint Dominique, le 4 août 1856, de grandes grâces lui sont accordées. Ce matin-là, elle se rend à l'église bien souffrante dans son corps et l'âme accablée de peines et de craintes. Mais à peine y est-elle arrivée qu'un merveilleux changement s'opère en elle.

«En entrant dans le Sanctuaire, écrit-elle, toutes mes souffrances et mes craintes cessèrent, et j'éprouvai un ravissement qui dura jusqu'à l'élévation où je fus remise à l'amour de mon Divin Époux.

Je fus pendant ce ravissement divinement consolée par la bouche même de Marie! Ses paroles étaient comme autant de flèches d'amour qui pénétraient mon âme: 'Tant que tu m'honoreras par l'amour de la pureté je te serai propice et le regard de ma maternelle bonté se reposera sur toi avec complaisance...' Elle ajouta: 'Sache que c'est en retour de cette crainte si

14. Lettre datée du 13 mai 1856.

15. *Journal*, au 12 mai 1856.

16. *Ibid.*, au 1er juil. 1856. Cf. *Ibid.*, au 3 août 1856.

vive que tu as eue de blesser la modestie que dans ce moment tu jouis si délicieusement de ma présence et que mon Divin Fils se dispose à te favoriser de ses plus précieuses faveurs...' (...).

Dans ce moment où Marie me parlait de la pureté, je vis son cœur ouvert et dans lequel une colombe d'une merveilleuse blancheur paraissait reposer paisiblement. Alors il me vint à la pensée de demander /ce/ que signifiait cette colombe qu'elle portait avec une si étroite charité dans son cœur. Elle me répondit: 'C'est ton âme, ô ma fille bine-aimée, qui a été ainsi purifiée par le Sang de mon Fils et que je veux désormais tenir renfermée dans cette solitude inaccessible.' (...).

Elle m'engagea aussi fortement au mépris de moi-même, à /la/ recherche de la croix, et à la pratique de la plus stricte obéissance, 'car, ajouta-t-elle, c'est l'unique chemin qui conduit à la vraie perfection, la voie la plus sûre qui mène au ciel et le plus court moyen pour tout obtenir. Le Cœur de mon Divin Fils a soif de se communiquer avec la plénitude de ses dons à l'âme de sa chère épouse, mais ce ne sera qu'en autant qu'elle mourra à elle-même pour ne vivre que de sa vie, de ses divines volontés, qui lui seront manifestées par la voix de celui à qui son amour l'a confiée. Plus donc tu seras prompte à obéir, plus mon Fils sera prompt à t'exaucer.»¹⁷

Revenue à elle-même à la suite de cette vision et de ces précieux encouragements, Catherine-Aurélié communit avec la plus entière confiance et le cœur brûlant d'amour.

«Il me semblait, dit-elle, que je reposais sur le cœur de Jésus... C'est assez dire n'est-ce pas... Au sortir de cette union, je trouvai mon cœur tout brûlant du zèle de procurer la gloire de mon Divin Sauveur, tout haletant du désir de verser mon sang pour lui témoigner mon amour et lui conquérir des cœurs.»¹⁸

Je voudrais signaler ici un phénomène étrange qui se répéta bien souvent dans la vie de Catherine-Aurélié.

Le 28 août 1856, elle se rend au couvent où elle rencontre son Père spirituel. Elle est si bouleversée par toutes sortes de craintes qu'elle n'ose pas communier. L'abbé Raymond la console et l'encourage à communier. Il

17. Lettre à l'abbé Raymond en date du 6 août 1856.

Remarquons ici, en passant, ces signes qui permettent de discerner l'origine divine de cette vision: profonde humilité, amour de la croix, obéissance totale; et le zèle pour procurer la gloire du Christ qui sera signalé plus loin.

18. Dans la même Lettre que ci-dessus.

croit l'occasion bonne pour s'assurer de l'état de sa langue et lui demande de la lui montrer¹⁹; il constate qu'elle a la langue bien sèche et lui commande de communier immédiatement. Il lui donne la sainte hostie et remarque alors que

«sa langue était couverte de sang, elle en paraissait imbibée dans toute son étendue.»²⁰

Le lendemain, elle communie de nouveau et l'abbé Raymond constate que «le sang est encore plus sensible sur sa langue.»²¹ Dans un entretien qu'il eut avec sa dirigée, il apprit que

«souvent lorsqu'elle fait la communion spirituelle, surtout au sang de Jésus, sa langue est ainsi inondée de sang; elle éprouve longtemps après un goût exquis qui la ravit. Ceci lui arrive aussi de temps à autre dans ses communions sacramentelles.»²²

Ce phénomène mystérieux se renouvellera quantité de fois, durant plusieurs années, et sera constaté par de nombreux témoins de toute catégorie, d'un simple servant de messe jusqu'à l'évêque lui-même.

L'abbé Raymond, toujours soucieux de vérifier tout phénomène extraordinaire survenant à sa dirigée, voulut s'assurer que ce sang qui couvrait sa langue n'était nullement l'effet de quelque supercherie. Et voici comment il s'y prit.

Le 6 novembre 1856, il célèbre la sainte messe. Catherine-Aurélie est absente. Il demande au Seigneur de la lui envoyer. Vers huit heures et demie, elle arrive. Il lui dit alors de se rendre à la chapelle du couvent où il lui donnera la sainte communion. Elle s'y rend, et lui-même voit la Sœur Saint-Frénée, sacristine, et lui demande de se placer de telle sorte qu'elle puisse ne perdre de vue aucun mouvement d'Aurélie; celle-ci s'approche de la table de communion et l'abbé Raymond lui demande de lui montrer sa langue; elle est très nette. Il monte à l'autel, prend la sainte hostie et la lui apporte. «Sa langue était couverte d'un sang abondant.» Il retourne à l'autel, y dépose le ciboire, se purifie les doigts, puis revient vers elle et lui

19. Dans son *Journal*, l'abbé Raymond n'a pas encore parlé de ce phénomène du sang sur la langue de sa dirigée quand elle communie; mais la remarque qu'il fait ici et la précaution qu'il prend pour s'assurer de l'état de sa langue avant la communion montrent bien qu'il avait déjà été témoin de ce même phénomène.

20. *Journal*, au 28 août 1856.

21. *Ibid.*, au 29 août 1856.

22. *Ibid.*, à la même date.

demande de montrer sa langue. «Il n'y avait plus la moindre trace de sang, la langue était aussi nette que quand je l'avais vue d'abord», affirma-t-il.

«Or la Sœur avait constaté qu'elle (Catherine-Aurélié) avait, avant et après la communion, été dans la même attitude, elle n'avait point remué les mains et par conséquent elle n'avait rien porté à sa bouche. Le sang, évidemment, n'était point un liquide qu'elle aurait pris avant la communion. Dans l'espace de trois à quatre minutes, la langue avait été vue bien nette, puis couverte d'un sang assez épais, puis nette comme d'abord. Le fait est hors de doute. Elle ne trompe pas. Quelle est donc cette liqueur qui couvre sa langue et qui est si délicieuse à son goût?»

L'abbé Raymond se pose alors à lui-même la question:

«Serait-ce donc, comme elle est portée à le croire, votre Sang, ô mon adorable Rédempteur, que vous feriez, au moment de la communion, apparaître sensiblement pour récompenser sa piété, sa foi et son amour pour la souffrance?... J'aurais donc vu un miracle des plus étonnants!»²³

Une des caractéristiques d'un degré élevé dans les ascensions mystiques, c'est ce que les auteurs de la théologie mystique appellent communément «la blessure d'amour».

On appelle ainsi une touche divine, une impulsion surnaturelle qui pénètre l'âme jusque dans ses profondeurs les plus intimes, l'embrasant d'un amour d'une incroyable ardeur pour le divin Époux et lui communiquant un irrésistible élan vers Dieu; l'âme est littéralement tout feu et tout flamme pour son Bien-Aimé; elle sent une soif insatiable d'aimer Jésus parfaitement, sans fin et sans limite; seules la vision béatifique et l'union parfaite du ciel pourraient satisfaire ce besoin d'aimer, et l'âme, retenue et comme attachée aux basses misères de cette vie, est rudement violentée entre la vivacité de ses élans vers Dieu et son impuissance à satisfaire pleinement son désir d'aimer pleinement. Elle en souffre; elle a faim et soif de Dieu, mais d'une faim et d'une soif qui ne peuvent être assouvies ici-bas; et plus elle aime, plus elle veut aimer davantage, et sa souffrance de ne pas aimer assez ne fait qu'augmenter; elle souffre d'une *blessure d'amour* que rien en cette vie ne saurait guérir. Et la vivacité de ses transports d'amour est parfois si impétueuse que le cœur devient tout brûlant et communique des rayons de chaleur intense à tout le corps. On cite même plusieurs saints et saintes qui sont morts dans ces transports d'amour pour leur Bien-Aimé Sauveur.

23. *Ibid.*, au 6 nov. 1856.

Pour employer ici une comparaison utilisée par sainte Thérèse d'Avila, quand l'âme reçoit cette blessure d'amour, c'est comme si une étincelle jaillissait du brasier ardent qu'est Dieu pour transpercer l'âme, l'imbiber et lui transmettre sa flamme divine²⁴. Dieu seul peut communiquer à l'âme cette faveur d'un effet miraculeux sur le cœur lui-même par une blessure corporelle réelle, comme ce fut le cas pour sainte Thérèse d'Avila. Elle-même raconte, dans son *Autobiographie*, comment elle eut le cœur transpercé par un long dard dont la pointe, à son extrémité, paraissait de feu²⁵. C'est ce qu'on appelle «la transverbération».

Catherine-Aurélié a-t-elle reçu cette blessure d'amour et même ce douloureux privilège de la transverbération du cœur?

Sans doute, Catherine-Aurélié a toujours aimé Jésus d'un amour très grand et très profond; autrement, elle n'aurait pu mener cette vie crucifiée qu'elle a vécue et elle n'aurait pas eu cette faim de l'Eucharistie qui la faisait tant souffrir quand elle était privée de la sainte communion. Mais, en étudiant les confidences faites à son Père spirituel ainsi que le *Journal* de celui-ci, on constate que, depuis mai 1855, son âme, déjà si aimante, a été pénétrée d'une implusion divine qui la fait littéralement brûler d'amour et la porte à des transports d'une ardeur inaccoutumée envers son Bien-Aimé.

«Je ne sais que faire, avoue-t-elle, pour modérer un peu l'excessive ardeur de mon âme qui me rend martyr... Mon amour redouble, un feu secret divin et intime me consume de ses ardeurs. À ce feu intérieur se joint un désir inexprimable de m'unir à mon Dieu. Les traits divins qui m'ont blessée, me font courir sans cesse à la recherche de mon Bien-Aimé! Je soupire après lui nuit et jour. (...). Jésus seul connaît la grandeur de mon amoureux martyr... Ma vie, c'est un composé de désirs dont la violence est inexprimable... aimer et faire aimer.»²⁶

C'est le martyr d'amour qui la brûle sans cesse:

«Je brûle et je languis d'amour, dit-elle, ma vie n'est que langueur. (...). L'amour que je ressens pour Jésus semble empreint au plus intime de mon âme, cependant que Dieu seul connaît ce que souffre mon/cœur/... Je ne puis vivre sans Jésus et son amour m'accable...

24. Cf. *Le Château Intérieur*, VI^e Demeure, ch II, n. 4.

25. Cf. *Autobiographie*, ch. XXIX.

26. Lettre à l'abbé Raymond en date du 23 mai 1855.

Qu'il est douloureux... le martyre de l'amour, le martyre de ne pouvoir aimer assez.»²⁷

«Oui, je mourrai du regret de ne pouvoir aimer comme j'en sens la passion.»²⁸

Progressivement, le feu de l'amour envahit l'âme de Catherine-Aurélié avec une intensité de plus en plus grande. C'est ainsi, par exemple, que dimanche le 6 avril 1856, elle tombe en extase et Jésus la favorise d'amoureuses étreintes; il lui semble alors que son âme entre dans celle de son Bien-Aimé et devient si enflammée d'amour que son corps lui-même en ressent les effets; revenue à elle-même, ses membres demeurent quelques temps brûlants, comme embrasés d'un feu ardent²⁹.

Cette passion véhémement d'aimer Dieu et ces élans d'amour ne sont pas chose passagère et éphémère chez elle; sans cesse elle brûle «d'amoureux désirs»³⁰, «elle est dans un transport d'amour continuel qu'elle a peine à maîtriser.»³¹ Et nous verrons plus loin comment, à certaines heures, Jésus lui communiquait une telle participation à son amour divin que son propre cœur était comme plongé dans le feu.

À la fin du mois d'août de cette même année 1856, au cours d'une extase qui suivit sa communion, Catherine-Aurélié

«eut la promesse d'un surcroît d'amour.»³²

Cette promesse la préparait à la grande faveur qui l'attendait le jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge Marie, le 8 septembre.

Ce jour-là, «il faisait un temps affreux; la pluie tombait en abondance.» L'abbé Raymond se rend à l'église Notre-Dame du Rosaire et y arrive tout mouillé, malgré un parapluie. À peine y est-il arrivé qu'il aperçoit Catherine-Aurélié qui arrive sans parapluie; il l'examine et constate qu'elle n'a aucune goutte d'eau sur ses vêtements; elle était en petits souliers; elle n'avait nullement été incommodée par le violent orage, alors qu'elle aurait dû être bien mouillée même avec un parapluie³³.

27. Lettre au même en date du 13 août 1855.

28. Lettre au même en date du 8 fév. 1856.

29. Cf. *Journal*, au 6 avril; Lettre à l'abbé Raymond en date du 10 avril 1856.

30. Lettre au même en juin 1856, sans date précise.

31. *Journal*, au 29 mai 1856.

32. *Ibid.*, au 31 août 1856.

33. Cf. *Ibid.*, au 8 sept. 1856.

Elle a communiqué et a eu une longue extase. Par obéissance, elle écrivit, dès le lendemain, à son Père spirituel pour lui rendre compte de ce qui s'était passé :

« Dans l'union d'hier, écrit-elle, j'ai été bien amoureusement traitée par mon Époux Bien-Aimé. J'ai vu ses yeux divins s'arrêter sur moi avec une complaisance inexprimable. Ce regard fut comme un trait de feu qui transperça mon âme. Je me suis sentie pressée avec amour sur son Cœur, dans lequel il m'a semblé être plongée bien avant, et comme noyée dans l'abîme de l'infinie charité. (...) Je vois encore ce large dard à la pointe de feu qui pénètre mon cœur. »³⁴

Au cours de cette union extraordinaire avec son Époux Bien-Aimé,

« elle vit un dard à la pointe de feu être lancé dans son cœur et s'y enfoncer. Elle éprouva une douleur très vive qui l'aurait fait jeter des hauts cris si elle n'eût été soutenue par une force divine. Elle éprouva ensuite un sentiment d'amour de la plus grande force. »³⁵

Avant d'apporter ici quelques compléments concernant cette transverbération du cœur de Catherine-Aurélie, il serait intéressant de citer le passage de son *Autobiographie* où sainte Thérèse d'Avila rapporte comment cette même faveur lui fut accordée à elle-même :

« Je voyais près de moi, écrit-elle, à ma gauche, un ange dans sa forme corporelle. (...) Il plut au Seigneur de me montrer l'ange sous cette forme. (...) Je voyais dans ses mains un long dard en or, avec, au bout de la lance, me semblait-il, un peu de feu. Je croyais sentir qu'il l'enfonçait dans mon cœur à plusieurs reprises, (...) me laissant tout embrasée d'un grand amour de Dieu. La douleur était si vive que j'exhalais ces gémissements dont j'ai parlé, et la suavité de cette immense douleur est si excessive qu'on ne peut désirer qu'elle s'apaise et que l'âme ne peut se contenter de rien moins que de Dieu. »³⁶

Cette transverbération ou transfixion du cœur est une faveur mystique très élevée réservée exclusivement aux âmes déjà parvenues à l'union transformante³⁷. En outre, cette faveur, en imprimant à l'âme des élans

34. Lettre à l'abbé Raymond en date du 9 sept. 1856.

35. *Journal*, au 9 sept. 1856.

36. Ch. XXIX.

37. Cf. SAINT-F. THÉRÈSE D'AVILA, *Autobiographie*, ch. XXIX; SAINT JEAN DE LA CROIX, *Vive flamme d'amour*, Sur. II, v. 2.

véhéments d'amour pour Dieu, accroît en elle la ferveur de l'amour, la prédispose et la prépare merveilleusement au mariage mystique.

Suite à cette transverbération du cœur, Catherine-Aurélié souffre de grandes douleurs et éprouve comme une flamme intérieure qui la brûle là où elle a reçu la blessure du dard à la pointe de feu³⁸. Son côté saigne, parfois abondamment, au point de tacher sa robe³⁹. Et ses forces menacent de s'épuiser avec cette perte de sang qui

«coule plus sensiblement dans les mouvements d'amour de son cœur.»⁴⁰

L'amour de prédilection de Jésus pour sa petite épouse bien-aimée et très aimante lui réserve une autre faveur bien particulière. Le jour de la Toussaint, le ciel s'entrouve pour elle dans une merveilleuse vision. Voici comment elle en fait le récit à son Père spirituel:

«Chastement enivrée de ce vin délectable dont s'abreuvent les élus, j'oublie la terre et ses trompeuses douceurs; je m'envole dans le sein ineffable de la divinité même. Éperdue, ravie à la vue de cette majesté qui fait la joie des bienheureux, mon cœur et ma chair éprouvent les plus vifs transports. Je nage dans le fleuve des plus chastes voluptés, je m'enivre des plus pures délices, je jouis de la félicité même des bienheureux... J'aime, et ce sentiment est pour mon cœur un abîme sans fond où il va heureusement se perdre. L'amour, c'est la mer sacrée et infinie où tous les Saints sont plongés, noyés pour une éternité. L'amour, c'est ce qui fait le bonheur suprême des amis du Seigneur.

C'est l'amour qui pousse mon Bien-Aimé à lever le voile sacré qui me dérobe son essence infinie pour m'admettre à la plus mystérieuse des visions. Je vois l'Être des êtres; je suis investie de sa gloire. Je vois les Saints puiser dans son sein une ardeur éternelle que ses aimables attraits font croître à chaque instant; je vois des torrents de chastes délices les inonder; je vois le poids immense de gloire que Dieu, pour prix de leurs travaux, a communiqué à chacun de ces Saints. Je vois les couronnes préparées pour tous ceux qui voudront marcher sur leurs traces; je vois le lis et la couronne qui...⁴¹.

38. Cf. *Journal*, aux 11 et 17 sept. 1856.

39. Cf. *Ibid.*, aux 21, 22, 23, 26, 27 sept., 5, 6 oct. 1856, etc.

40. *Ibid.*, au 5 oct. 1856.

41. Ici, Catherine-Aurélié ne termine pas sa phrase; a-t-elle, par humilité, voulu taire qu'elle avait vu «le lis et la couronne» préparés pour elle-même?

Ô saint ravissement! ô délectable contemplation! ô divine union, ton souvenir transporte mon âme et absorbe toutes mes facultés; il répand sur tous mes sens un charme puissant, une joie pure et simple; ton souvenir me rend méprisables la terre et ses faux biens; ton souvenir rend mon cœur martyr par le désir qui le consume de faire quelque chose qui me rende digne de te posséder éternellement... ce souvenir excite la soif brûlante qui me dévore. Oui, j'ai soif de donner à mon époux amour pour amour.»⁴²

Quelques jours plus tard, Catherine-Aurélie écrit encore à son Père spirituel pour lui faire part de nouveau des sentiments qu'elle éprouve toujours au souvenir de cet envol «dans le sein ineffable de la divinité même.»

«Là, dit-elle, il m'a été donné de jouir de la plénitude de ses dons; des torrents de lumières infinies comme l'est Dieu, investissaient mon âme.. Je vis successivement ses perfections et ses divins attributs. Je compris alors le bonheur des saints dans toute sa perfection et je vis clairement leur gloire et les torrents de félicité dans lesquels ils sont continuellement plongés.»⁴³

Et, en terminant cette dernière lettre, elle signale combien la Vierge Marie veille sur elle. C'était le lundi 3 novembre, jour de la Commémoration de tous les défunts⁴⁴.

«Elle prolongeait sa prière pour les morts dans l'église du S. Rosaire, la nuit arrivait, elle pensa à se retirer par un sentiment de frayeur. Une voix lui dit: 'Ma fille, je veille sur toi.' Elle reconnut la voix de Marie. Lorsqu'elle sortit de l'église, l'obscurité était profonde, mais une lumière extérieure qui la réjouissait la guida tout le long de la route à la maison paternelle. Grâce soient rendues à Dieu, dit-elle, qui ne cesse de combler de ses faveurs la plus misérable, la plus ingrate, la plus monstrueuse de ses créatures.»⁴⁵

42. Lettre à l'abbé Raymond en date du 1er nov. 1856.

43. Lettre au même en date du 4 ou 5 nov. 1856.

44. En 1856, le 2 novembre tombant un dimanche, la Commémoration des défunts était renvoyée au lundi.

45. *Journal*, au 5 nov. 1856. Cf. Lettre à l'abbé Raymond en date du 4 ou 5 nov. 1856.

CATHERINE-AURÉLIE REÇOIT LA GRÂCE DU MARIAGE MYSTIQUE AVEC LE CHRIST

La date du 8 décembre 1856 fut une date bien mémorable dans la vie de Catherine-Aurélié; c'est le jour où son Bien-Aimé lui accorda la faveur exceptionnelle du mariage mystique.

Purifiée de toutes ses fautes et tendances au mal par de longues et vives purifications actives et passives, Catherine-Aurélié est pleinement embrasée de l'amour de Dieu; elle n'est plus qu'un seul esprit et un seul amour avec Dieu, ne voulant que ce qu'il veut, n'aimant que ce qu'il aime; c'est l'union dite transformante, un état de «transformation de l'âme par son union profonde et stable à Dieu dans la plénitude de la charité.»¹

Il arrive parfois que Dieu, s'il le juge à propos, accorde à une âme parvenue à un tel sommet de sainteté et d'union transformante avec lui de percevoir sensiblement et d'expérimenter cette union à son Dieu dans le partage d'une même vie divine; ce phénomène mystique, relativement rare, a été appelé «mariage spirituel ou mystique», parce qu'il s'agit d'une union d'amour parvenue à sa consommation dans la mesure où la chose est possible ici-bas: Dieu et l'âme s'étant donnés l'un à l'autre d'une manière totale et parfaite par les liens d'un amour aussi parfait qu'il peut l'être en cette vie. L'âme ressent cette étreinte de Dieu qui fait sentir sa présence dans la profondeur de son être, en prend totalement possession et y répand en abondance la vie de la grâce, une intime et ardente participation à la vie même de la Très Sainte Trinité. Tout en conservant, bien entendu, sa nature propre, cette âme vit en quelque sorte de la vie même de Dieu.

Ce mariage mystique est le degré le plus élevé de la vie spirituelle ici-bas, c'est le sommet le plus haut de l'ascension spirituelle d'une âme en cette vie, en ce sens qu'on ne peut atteindre sur terre un mode d'union à

1. PIERRE ADNÈS, art. *Mariage spirituel*, dans *Dictionnaire de Spiritualité*, col. 403

Dieu plus intime et supérieur à celui-là. Cependant, cela ne signifie nullement que l'âme ne peut plus progresser dans la charité et les autres vertus; son itinéraire spirituel n'est pas terminé et son union à Dieu peut connaître encore une intensité de plus en plus grande.

Généralement, le mariage mystique s'accompagne d'un cérémonial dont certains éléments semblent obligatoires. Il a toujours lieu au cours d'une extase et est célébré avec un symbolisme significatif: le Christ apparaît accompagné de sa Sainte Mère; assistent aussi l'ange gardien ou plusieurs autres témoins parmi lesquels on compte des vierges ou des saints pour lesquels l'épouse du Christ a une dévotion particulière. La vision intellectuelle de la Sainte Trinité mentionnée par sainte Thérèse d'Avila² n'est pas essentielle, et cette grâce, quand elle est accordée, est une vision inférieure à la vision béatifique elle-même et consiste en une vue dont la clarté varie et est comme intermittente.

Au cours de cette cérémonie nuptiale, le Christ déclare prendre pour épouse cette âme favorisée de ses grâces et lui remet souvent un gage de son alliance avec elle, ordinairement un anneau serti de pierres précieuses qu'il passe au doigt de l'épousée; cet anneau reste invisible aux autres; parfois, il leur est visible de temps à autre.

Cette célébration des épousailles mystiques est souvent accompagnée ou suivie, soit de la substitution du cœur ancien par un nouveau, soit de l'inclusion du cœur de l'épouse dans celui de son céleste Epoux, soit encore de l'échange des cœurs; mais ce symbolisme n'est pas nécessaire.

Une union si intime et si exceptionnelle avec le Christ ne peut produire dans l'âme de l'épouse du Christ que de merveilleux effets de sanctification; l'âme s'oublie elle-même pour ne plus songer qu'à Dieu et à sa gloire. Dans un saint abandon entre les mains de ce Dieu, elle est indifférente à tout ce qui n'est pas Dieu lui-même; un saint désir de souffrir et un zèle ardent pour le salut des âmes l'animent.

Voyons maintenant comment Catherine-Aurélie a reçu cette faveur du mariage mystique.

Lundi le 8 décembre 1856, en la fête de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, Catherine-Aurélie se rend à la chapelle du couvent de Saint-Hyacinthe où l'abbé Raymond doit célébrer la sainte messe. À son arrivée, il lui parle et s'aperçoit qu'elle n'a pas revêtu sa robe blanche de

2. Cf. *Le Château intérieur*, VII^e Demeure, ch. II.

tertiaire de Saint-Dominique, comme elle avait l'habitude de le faire aux grandes fêtes; n'ayant pas enlevé ses vêtements depuis la veille, elle n'avait pas pensé à changer sa robe noire pour la blanche. L'abbé Raymond lui commande alors de prier son ange gardien avec foi et ferveur à une intention qu'il se garde bien de lui expliquer.

« Cette intention, écrit-il, était que, si cela devait servir à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes, son Ange lui apportât cette robe et l'en revêtit. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir pour examiner s'il n'y avait pas là un désir d'une nature trop extraordinaire.

Je suis monté à l'autel (...). Au moment de la communion (...), quand je me suis tourné vers la balustrade pour donner la bénédiction aux élèves qui se présentaient pour la communion, j'ai perçu Aurélie à quelque distance en arrière de celles qui étaient à la balustrade. Son manteau était entrouvert et j'ai cru voir du blanc par dessous. Quand je me suis tourné pour la deuxième fois, avec la sainte Hostie, pour dire: *Ecce Agnus Dei*, je n'ai pas eu de doute, c'était bien une robe blanche qui recouvrait ma fille sous son manteau. En distribuant la communion à la première table, je me suis trouvé en face d'elle à la distance de six à sept pieds. Son manteau était suffisamment ouvert pour me laisser voir un vêtement blanc enveloppant son corps depuis la poitrine jusqu'aux genoux. J'ai attaché mes yeux autant que j'ai pu, je n'étais point troublé; une illusion naturelle n'a pas été possible. Je suis prêt à affirmer avec serment l'avoir vue vêtue de blanc de la manière la plus distincte, absolument de la même manière que sa robe blanche a coutume d'apparaître sous son manteau largement ouvert. J'ai vu aussi, mais rapidement, m'apparaître blanches les extrémités des manches de ses bras se montrant hors du manteau. Au moment de la communion (...), sa langue était toute couverte de sang.

En donnant la bénédiction, j'ai cru voir du blanc sur sa poitrine. Je me suis rendu à la sacristie. Aurélie se trouvait en face du vestiaire où je déposais les ornements. Je la voyais très distinctement. Son manteau entrouvert de six à sept pouces au moins m'a laissé voir du blanc presque depuis le cou jusqu'à la ceinture, son banc cachait la partie inférieure du corps.

Après l'action de grâces, pendant laquelle elle a constamment gardé la même position, je l'ai appelée à la porte de la chapelle; elle n'avait plus que sa robe noire comme avant la Messe. Je l'ai fait entrer dans le petit salon pour l'interroger. Sa figure était rayonnante de joie et d'amour. Je lui ai demandé de me dire tout ce qu'elle avait éprouvé pendant la Messe. Elle

semblait hésiter. J'ai donné l'ordre de me répondre de suite d'une manière nette et précise.

Elle m'a dit qu'elle s'était sentie troublée jusqu'après la consécration, mais qu'alors elle s'est sentie comme plongée par son Ange gardien dans le Sang de Jésus Christ, que ce Sang la purifiait et lui donnait une ineffable consolation, et que comme un gage qu'elle était purifiée et agréable à Dieu, son Ange la revêtait de blanc. Elle ne peut dire si elle a été vêtue extérieurement, car depuis ce moment jusque vers la fin de son action de grâces, elle n'a pas eu connaissance de ses actes extérieurs; elle ne se rappelle pas s'être regardée.

Je ne lui ai pas donné à entendre que je m'étais aperçu de quelque chose, et j'ai pris un prétexte que l'occasion favorisait pour lui faire ouvrir largement son manteau. J'ai vu alors que sa robe noire ne s'ouvrait pas par devant; une supercherie était impossible.»³

Continuant son récit, Catherine-Aurélie avoua à son Père spirituel qu'elle avait vu d'une manière admirable impossible à décrire l'alliance contractée qui l'unissait à Jésus et à Marie. Quelques jours plus tard, elle lui remit le récit de cette vision. Ce récit mérite d'être transcrit ici dans son intégrité, même si plusieurs traits nous sont déjà connus par ce que l'abbé Raymond vient de nous dire.

«Voici, écrit-elle, ce que le Dieu indiciblement bon a voulu communiquer à sa pauvre servante, affermie dans la connaissance de son néant et de son indignité, par le moyen de son Ange tutélaire.

Le jour de la fête de la Vierge Immaculée, j'entre dans le lieu saint; je fais, pour satisfaire à la demande de mon directeur, une prière bien vive à mon Ange à son intention; ensuite je l'invoque pour moi-même. À peine lui ai-je confié mon âme pour qu'il la prépare à recevoir dignement Jésus et, par là, honorer glorieusement sa Mère, qu'un changement ineffable s'opère en mon âme et en mon corps aussi. Après m'avoir assurée que je n'avais nullement offensé Dieu par les troubles éprouvés, il me dit que Dieu se disposait à me faire une grâce bien signalée, et se mit en conséquence à préparer mon âme.

Il me semblait alors que mon bon Ange purifiait mon âme en la plongeant dans une fontaine sans fond et rejaillissante; je compris que la fontaine était le cœur du Bien-Aimé et que ce

3. *Journal*, au 8 déc. 1856.

qu'elle renfermait et qui rejaillissait de toutes parts était le Sang divin.

Ensuite il me couvrit d'un vêtement d'une blancheur éblouissante, ce qui fit dire au Bien-Aimé, à la plus misérable de ses servantes: 'Ô ma colombe, tu m'as ravi le cœur; aussi je t'unirai à moi dans la fidélité, et voici qu'en signe de cette union je te donne l'anneau sacré cher à mes épouses.' En effet, je crus voir mon époux tirer de son cœur tout de feu un anneau d'une merveilleuse beauté. Il en ceint mon cœur, ne cessant de décocher sur son humble servante les flèches du plus chaste amour.

Ce fut alors que ravie en Dieu et hors de moi-même, j'ai vu le mystère le plus ineffable, le mystère du Dieu inconnu dans le sein de la Vierge Immaculée, la suprême parenté qui existe entre Jésus, Marie et nous, pauvres pécheurs.»⁴

Remarquons dans ce récit trois points caractéristiques. D'abord, l'ange gardien de Catherine-Aurélié plonge son âme dans le Sang du Christ pour la purifier de la manière la plus parfaite, car, pour être unie à Jésus d'épouse, il lui faut être d'une pureté parfaite; le vêtement «d'une blancheur éblouissante» symbolise bien cette pureté parfaite. D'autre part, Jésus entoure le cœur de son épouse d'un anneau qui signifie que ce cœur l'a ravi et que, désormais, il se le réserve à lui seul, le séparant de toute emprise étrangère. En outre, puisqu'il s'agit d'une alliance d'amour, et qu'il attend de son épouse amour pour amour, Jésus embrase le cœur de celle-ci du feu de son propre amour divin en décochant sur ce cœur les «flèches du plus chaste amour».

Dans les jours qui suivirent cette alliance d'amour,

«elle éprouve une telle ardeur d'amour qu'elle sent à l'extérieur de la poitrine une forte chaleur.»⁵

Le 17 décembre,

«elle communie à N.D. du Rosaire, elle y éprouve de grandes consolations et entend encore Jésus-Christ l'appeler son épouse et le voit mettre l'anneau mystique sur son cœur.»⁶

Dans la suite,

«elle a reçu, dans une apparition de Jésus, un anneau de sa main, cet anneau est parfois très brillant à ses yeux et habituel-

4. Lettre à l'abbé Raymond en date du 8 déc. 1856.

5. *Journal*, au 13 déc. 1856.

6. *Ibid.*, au 17 déc. 1856.

lement elle le sent à son doigt, quoiqu'elle ne le voie que de temps à autre.»⁷

Il a été dit plus haut que souvent, soit au cours de la célébration du mariage mystique, soit dans la suite, il y a, entre le Christ et son épouse, échange des cœurs, ou inclusion du cœur de l'épouse dans celui de son céleste Époux. Or, voici qu'au cours d'une nuit, alors qu'elle était en prière, Catherine-Aurélien tomba en extase et vit son propre cœur entrer dans la plaie du côté du Christ et s'unir au Divin Cœur de son Époux d'une manière si intime que ces deux cœurs semblaient n'être qu'un seul cœur; et elle sentit en elle un amour comme le feu⁸. Et bien des fois, dans la suite, elle sentira son cœur devenir enflammé d'amour au point que sa poitrine deviendra elle-même tellement chaude qu'il suffira d'y appliquer quelques instants son crucifix pour que celui-ci devienne à son tour tout brûlant, au point de brûler fortement la main de qui voudra le saisir.

«Je suis, dira-t-elle, comme dans un brasier ardent.»⁹

«Je n'en puis plus, dit-elle un jour à l'abbé Raymond, mon cœur brûle.

Et en disant ces mots, rapporte celui-ci, elle prend sa main, ouvre son manteau et par-dessus sa robe l'applique à sa poitrine à l'endroit du cœur. Je sens tout d'abord une chaleur bien marquée, mais voici que cette ardeur augmente et elle devient bientôt un feu qui brûle ma main. Je sens une douleur assez vive pour que je ne puisse plus la supporter, et je veux retirer ma main; elle la retient quelques instants, puis elle l'éloigne de son cœur et me dit: Mon Père, je ne suis pas capable de supporter longtemps de pareilles choses. Il faut que cela cesse, ou je meurs. Je me consume.

Je lui demande si elle sent à son cœur la douleur causée par le feu. Elle me répond affirmativement. Je frémis en songeant que la souffrance que j'avais subie devait être à un degré bien plus fort en elle. J'ajoute: Est-ce souvent que vous souffrez

7. *Ibid.*, au 3 mars 1858. Cf. *Ibid.*, au 21 juil. 1858. Il a été accordé à quelques personnes de voir cet anneau mystique de Catherine-Aurélien. Mgr Joseph LaRocque, Sœur Joséphine-du-Saint-Sacrement, Sœur Aurélie-de-Jésus, sa nièce, et son infirmière Sœur Marie-du-Calvaire. «Cet anneau était orné d'une améthyste; dès que les voyants voulaient y toucher, il disparaissait.» SOEUR MARIE-ANGELA, *Notes sur notre Vénérée Mère*, p. 8.

Souvent Catherine-Aurélien le voyait elle-même; cf. *Journal*, au 23 janv. 1861.

8. Cf. Lettre à l'abbé Raymond du 19 au 23 juin 1857. Voir aussi *Journal*, aux 19 juin 1857 et 11 juin 1858; Lettre à l'abbé Raymond en date du 28 janv. 1858.

9. Lettre au même en date du 5 avril 1857.

ainsi? — Oui, depuis quinze jours, et aujourd'hui presque toute la journée, mais j'éprouve au milieu de cette douleur une joie ineffable.»¹⁰

Le prodige se renouvelle souvent. Et son Père spirituel note:

«Elle m'a dit qu'elle sentait toujours le cœur de Jésus uni au sien.»¹¹

«Elle continue à souffrir (...). Son cœur est devenu tellement embrasé qu'elle éprouve un feu qui la brûle vivement.

Je suis allé chez elle aujourd'hui dans un de ces moments. Sa douleur était exprimée bien péniblement sur ses traits. Tout à coup, elle tire sa petite croix de sa poitrine et, me la présentant, elle me dit: Voyez. Elle était tellement brûlante que j'en éprouve une certaine douleur et je ne la tiens d'abord qu'avec difficulté. (...). La jeune vierge me dit: Je brûle, je ne puis vivre longtemps ainsi.»¹²

Oui, c'est vraiment l'ardeur de l'amour du Cœur de Jésus qui brûle ainsi son propre cœur et rend brûlante cette petite croix, quand elle l'appuie sur sa poitrine. Bien des témoins ont pu constater ce prodige; je n'en citerai ici qu'un seul, et des plus dignes de foi.

Un jour, elle remit à Mgr Joseph LaRocque

«son crucifix tellement embrasé que la main de Mgr en a été brûlée fortement; il en a conservé l'empreinte toute la journée d'une manière bien sensible; il avait eu le courage de tenir cette croix ardente.»¹³

Le 15 août 1857,

«sur le soir, Mgr LaRocque l'a vue et lui a donné sa croix, elle l'a mise sur son cœur; après quelques minutes elle l'a remise toute brûlante à l'Évêque qui l'a immédiatement mise entre les mains de la Sœur Ste Euphrasie. Celle-ci a senti la douleur du feu et ceci a ôté tous les doutes qu'elle avait concernant la réalité

10 *Journal*, au 5 juil. 1857.

11. *Ibid.*, au 7 juil. 1857.

12. *Ibid.*, au 21 juil. 1857.

13. *Ibid.*, au 19 août 1857. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Mgr LaRocque atteste de nouveau ce prodige. Ces *Mémoires d'outre-tombe* sont un document qu'il écrivit le 15 septembre 1884, trois ans avant sa mort, pour rendre témoignage des prodiges constatés dans la vie de Catherine-Aurélié qu'il connaissait très bien.

des prodiges dont elle entendait parler et qu'elle avait vus en partie.»¹⁴

Depuis qu'elle a reçu cette faveur du mariage mystique, Catherine-Aurélié n'est plus ce qu'elle était; une présence de Dieu se manifeste de façon permanente dans le plus intime de son âme. Dans un état d'intime union à son Bien-Aimé, elle sent que celui-ci la pénètre et l'anime de sa vie divine, si bien qu'elle peut dire:

«Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est J.-C. qui vit en moi. Ce n'est plus moi puisque je ne vois que Jésus, que je n'entends que lui, que je me sens toute transformée, toute changée, puisque je perds même le souvenir de mon corps. (...) Appuyée sur le sein de la suprême bonté, il se passe dans l'âme de l'indigne servante de J.-C. des choses vraiment délectables qu'en vain elle tenterait de dévoiler. (...) Je vois en tout et partout Jésus mon Divin Époux, il me semble que je ne puis vouloir que ce qu'il veut, et que mon cœur est prêt à tout recevoir comme venant de sa part.»¹⁵

«Je ne puis vouloir que ce qu'il veut», vient d'affirmer Catherine-Aurélié. Eh bien, ce que veut pour elle son Époux céleste, c'est l'associer intimement à sa Passion et à ses souffrances. Et Jésus lui signifie, par un prodige inattendu, qu'il veut que sa vie soit une vie de crucifiée. Voici comment son Père spirituel, qui en fut lui-même témoin, relate la chose. C'était le 2 novembre 1857, un vendredi:

«Au moment où, avant la communion, écrit-il, je lui donnais la bénédiction, je l'avais aperçue en noir, mais ayant sur sa poitrine un crucifix de 10 à 12 pouces, paraissant être de bois noir et portant un Christ qui semblait de bronze. La manière dont ce crucifix s'était montré à moi m'a aussitôt fait penser à un autre prodige. En effet, elle n'avait rien sur elle qu'une toute petite croix que j'ai vue pendant son action de grâces.

Dans l'entretien que j'ai eu avec elle (...), je lui ai demandé si elle n'avait point éprouvé quelque chose de particulier en rapport avec la Passion. Ce sont les termes dont je me suis servi. Elle m'a répondu qu'au moment de la communion il lui avait semblé que la croix était mise sur son cœur comme signe qu'elle devrait y être attachée, mais elle n'avait rien vu ni senti à

14. *Journal*, au 15 août 1857. Voir aussi *ibid.*, au 17 oct. 1857.

15. Lettre à l'abbé Raymond en date du 19 déc. 1856.

l'extérieur. Je ne lui ai point donné à entendre que j'avais aperçu quelque chose.»¹⁶

Et quelques jours plus tard, alors que l'Église célébrait la fête des Clous et de la Lance du Sauveur, il note ceci:

«Au moment de la communion, la crucifix aperçu vendredi dernier apparaît encore très distinctement sur sa poitrine; c'est absolument le même. Pendant l'action de grâces, je l'entends pousser une espèce de gémissement indiquant une douleur subite et aiguë.

Elle m'a dit ensuite qu'au moment de la communion, la croix lui avait encore été présentée, qu'elle y avait été unie et qu'elle était persuadée qu'elle devait souffrir toujours. Elle avait encore la blessure au cœur, sans voir toutefois la lance extérieurement. Au moment où elle me parlait, le sang coulait d'une manière bien sensible sur sa robe, à la place ordinaire (vis-à-vis du cœur); une petite croix qu'elle portait sur sa poitrine — croix de S. Thomas — en a été toute rougie, un linge que j'ai appliqué a été imprégné de sang. La plaie a distillé tout le temps que je lui ai parlé, plus d'un quart d'heure.»¹⁷

Une semaine plus tard, encore un vendredi, le prodige se renouvelle:

«Au temps de la communion, elle sent en elle l'effet du Sang divin, tombe en extase, se voit comme les autres vendredis la croix attachée au cou, et la plaie du cœur saigne abondamment.»¹⁸

Cette croix qui plane sans cesse sur sa vie et sur laquelle elle doit souffrir en union avec son divin Époux, Catherine-Aurélie l'aime et la chérit; elle la recherche comme voulue de Dieu pour elle:

«J'aime et j'ai un vif désir d'aimer la souffrance, écrit-elle. Je présente mes membres et mon cœur à la douleur.»¹⁹

«Il me semble que mon plus grand désir c'est de vivre crucifiée avec Jésus et que je me réjouis d'être dans le crucifiement.»²⁰

16 *Journal*, au 2 mars 1857

17. *Ibid.*, au 6 mars 1857.

18. *Ibid.*, au 13 mars 1857.

19. Lettre à l'abbé Raymond du 19 au 23 juin 1857.

20. Lettre à Mgr Joseph LaRocque en date du 13 août 1857.

Jésus, qui lui inspirait un tel désir, ne pouvait que l'encourager dans cette voie qui était celle de sa vocation particulière.

Au cours d'une longue nuit de pénibles souffrances qui la torturaient comme jamais dans le passé, elle avait demandé à Dieu avec insistance quelque soulagement, ce qui ne lui arrivait jamais. Le lendemain,

«pendant son action de grâces elle a entendu des reproches de Jésus qui lui a dit distinctement: As-tu donc oublié que tu es l'épouse d'un Dieu crucifié et que tu dois lui ressembler en tout? Ravie et fortifiée, elle a demandé des douleurs plus grandes avec la grâce de les supporter.»²¹

Jésus veut donc qu'elle soit comme une image vivante de ses propres souffrances, et il lui en fait la grâce comme nous verrons maintenant.

On le sait déjà, Catherine-Aurélié a reçu les stigmates de la Passion du Christ, tout en demandant au Seigneur qu'ils ne soient pas visibles aux yeux du monde. Et, lors de la transverbération, elle a reçu le coup du dard à la pointe de feu qui a transpercé son côté; son Époux céleste l'a ainsi rendue conforme à lui-même par cette ressemblance corporelle et physique. Et, dans la suite, que de fois elle a éprouvé de vives douleurs dans les pieds et dans les mains²²! Durant l'année 1857, ces douleurs se renouvellent souvent²³. De la plaie de son cœur, le sang coule, et parfois abondamment, surtout le vendredi qui est pour elle un jour où elle contemple plus particulièrement Jésus dans sa Passion et où, aussi, elle souffre atrocement²⁴.

Souffrir, c'est sa vie; et son grand désir de toujours, c'est de s'unir aux souffrances de Jésus pour le salut des pécheurs; et Dieu a exaucé ce vœu, car elle a souffert toute sa vie dans son corps et dans son âme. Le divin Crucifié l'a ainsi associée très étroitement à sa Passion douloureuse et en a fait son image vivante. Une page du *Journal* de son Père spirituel illustre bien cette vérité.

C'était le 10 avril de l'année 1857, le Vendredi Saint. L'abbé Raymond va la voir chez elle entre deux et trois heures de l'après-midi; et voici ce qu'il raconte:

21. *Journal*, du 9 au 18 déc. 1857. C'est le 18 déc. que Jésus lui fit ce reproche.

22. Cf. *Ibid.*, aux 10 et 22 oct. 1856.

23. Cf. *Ibid.*, aux 22 janv., 27 mars, 22 avril et 20 sept. 1857.

24. Cf. *Ibid.*, aux 10, 22, 24, 31 oct., 1er, 7, 14, 17, 21, 30 nov. 1856, 29 janv., 6, 20, 27 mars, 3, 5, 16 avril, 19 juin, 26 juil., 11, 14, 15, 16, 19, 23, 30 août, 16, 20 sept., 15 nov. 1857, etc.

«Je n'ai peut-être jamais vu sa figure si altérée; elle est d'une grande pâleur, ses yeux semblent renfoncés, il y a sur tous ses traits une expression de souffrance qui saisit. (...).

J'ai aperçu une trace de sang séché, large de quatre à cinq lignes sur presque toute la partie antérieure de la tête. (...).

Trois heures allaient sonner. Ensemble nous avons offert à Jésus mourant l'expression de notre compassion, de notre reconnaissance et de notre amour. Quelle circonstance pour rappeler la mort du Christ! J'avais là, sous mes yeux, SON IMAGE VIVANTE, les souffrances de Jésus, que je voyais reproduites sensiblement sur sa tête et dans toute l'expression de sa figure.

Elle n'a dit que ces mots: Amour, amour. Elle n'a point pleuré, mais son visage saisissait par la douleur, et l'amour apparaissait au milieu d'une sérénité admirable. Jamais l'adresse n'aurait pu composer une telle physionomie, C'ÉTAIT BIEN CELLE DU CHRIST MOURANT. LE SAUVEUR AVAIT IMPRIMÉ SA FACE SUR CELLE DE LA PIEUSE VIERGE. Elle était pour moi LE VOILE DE VÉRONIQUE.

Quelques minutes après l'hommage à Jésus mourant je lui ai demandé si elle souffrait à la poitrine. Elle m'a dit: Beaucoup. Je lui ai demandé si le sang coulait (de son cœur). — Je crois qu'il coule. — Pour vous en assurer, portez votre main sur votre robe. Elle a obéi et un instant après elle a retiré sa main couverte de sang.»²⁵

Plus d'une fois, les souffrances de sa dirigée, le sang qui coule de son front, de son cœur, de ses mains et de ses pieds rappellent à l'abbé Raymond la Passion du Christ dont il voit «en elle une image animée»²⁶, «l'image de Jésus crucifié»²⁷. Et il ajoute cette réflexion bien significative:

«Ne vois-je pas aussi en elle la preuve que la douleur, la part à sa passion, c'est la grâce la plus signalée que Dieu donne aux âmes qu'il chérit? Quelle leçon sur la nécessité de la souffrance pour aller au ciel!»²⁸

Grandement aimée et comblée par le Christ, son divin Époux, Catherine-Aurélie ne pouvait qu'être particulièrement chérie par la Vierge Marie qui lui donna, durant cette période de sa vie que nous étudions

25. *Ibid.*, au 10 avril 1857.

26. *Ibid.*, au 21 août 1856; encore un vendredi.

27. *Ibid.*, au 16 sept. 1857.

28. *Ibid.*, au 21 août 1857.

présentement, bien des marques de sa maternelle tendresse et d'un amour de prédilection pour cette jeune vierge en qui l'abbé Raymond voyait «comme l'image terrestre des vertus de Marie.»²⁹ Souvent, elle se présente à elle pour lui signifier qu'elle est sa Mère, une Mère attentive à ses besoins et empressée à la secourir dans toutes ses nécessités.

Mais la plus grande faveur qu'elle reçut, suite à son mariage mystique avec le Christ, est certainement cette vision intellectuelle de la Sainte Trinité dont elle fut gratifiée plus d'une fois.

«Pendant sa communion, relate son Père spirituel, elle s'est crue comme élevée jusqu'au sein de l'Auguste Trinité. Une indéfinissable lumière l'investissait. Elle pénétrait jusqu'à un certain point dans l'essence divine, distinguait les trois personnes et avait une certaine vue du lien qui les unissait. Elle éprouvait tout à la fois un ravissement et une indicible avidité de pénétrer plus avant dans les profondeurs de l'essence divine. Cette vue lui faisait sentir son néant sans la troubler et la tenait dans un sentiment où l'adoration et l'amour se confondaient.»

Et l'abbé Raymond d'ajouter:

«C'est, je crois la plus grande faveur qu'elle ait encore reçue.

Les paroles lui manquent pour dire ce que le Seigneur a fait en elle.»³⁰

Le jour de la Pentecôte,

«elle a éprouvé une union extatique et a été ensuite remplie de joie et d'une paix parfaite.»³¹

Le lendemain, elle écrivait à son Père spirituel:

«Étant unie à Jésus pour la communion, l'Esprit-Saint s'est communiqué à mon âme d'une manière ineffable; il m'a parlé avec une inexprimable onction; il m'a donné une claire vue de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu. À la lueur de cette lumière, j'ai compris la profondeur de mon néant et la grandeur de mon indignité. Cette vision a produit en moi un sentiment d'anéantissement si grand que jamais encore je n'en ai éprouvé de semblable. J'ai senti un feu véhément que

29. *Ibid.*, au 22 sept. 1857.

30. *Ibid.*, au 10 mars 1857.

31. *Ibid.*, au 31 mai 1857.

l'Esprit allumait dans mon cœur, ce qui m'a fait jouir bien délicieusement.

Souvent dans le cours de la journée, l'Esprit-Saint s'est fait sentir à mon âme; j'ai compris qu'après la communion, il se fait en nous quelque chose de ce qui s'opère dans le sein de Dieu même. J'ai vu clairement les opérations de trois Personnes divines.»³²

Le 5 juin, à la suite de sa confession, elle écrit:

«J'ai senti pendant ma confession un renouvellement intérieur vraiment inexprimable. Lorsque j'ai prononcé les paroles du signe de la Croix, en un clin d'œil, j'ai été transportée dans le sein de l'auguste Trinité et élevée à sa contemplation. J'ai vu entre les trois Personnes Divines des rapports, des influences mutuelles inexprimables.»³³

Le jour même de la fête de la Très Sainte Trinité, elle est transportée à l'église où elle se trouve sans savoir comment elle y est venue. Là,

«la très sainte Trinité, écrit-elle, s'est manifestée à mon âme; j'ai compris³⁴ l'essence divine et l'amour de Dieu pour les hommes. Je me voyais dans le sein de l'auguste Trinité et là, je jouissais d'un bonheur tel qu'il me semblait que les délices du ciel étaient descendues dans le plus intime de mon cœur.»³⁵

Le lendemain, elle est encore toute pénétrée de cette présence de la Très Sainte Trinité en elle; elle écrit:

«Une partie de la journée, j'ai été comme abîmée dans le sein de la divinité.»³⁶

C'est encore par plusieurs autres phénomènes que Jésus voulut manifester à quel point son épouse bien chère lui était unie et bénéficiait de ses faveurs spéciales.

32. Lettre à l'abbé Raymond en date du 1er juin 1857.

33. Lettre au même en date des 5 et 6 juin 1857

34. L'abbé Raymond note ici: «Interrogée par moi sur ce mot, elle répond qu'elle a voulu dire qu'elle a eu une connaissance de la Ste Trinité bien supérieure à celle qu'elle avait et d'une nature qu'elle ne peut exprimer; elle ne sait quelle parole employer pour dire ce qu'elle a vu et éprouvé.»

35. Écrt du 7 juin 1857 remis à l'abbé Raymond.

36. Écrit du 8 juin 1857 remis au même.

Comme pour faire rayonner extérieurement la pureté éclatante de sa petite épouse, Dieu permit que le prodige survenu le jour de ses noces mystiques se renouvelât bien souvent et pût être constaté par de nombreux témoins, évêques, prêtres, religieuses et personnes du monde, et dans des circonstances telles qu'il n'y eut aucune place pour le moindre doute sur l'origine vraiment surnaturelle de ce prodige. Au moment de la communion, la robe noire dont elle était revêtue devenait d'une blancheur éclatante. Parmi tant de témoignages à ce sujet, je cite ici celui de Mgr Joseph LaRocque dans ses *Mémoires d'outre-tombe*:

«J'en viens, écrit-il, au changement de la couleur noire de sa robe en une éclatante blancheur. Cette transformation avait lieu, le plus ordinairement, au moment de sa communion pour ne disparaître qu'assez longtemps après. Cette manifestation avait aussi lieu en d'autres temps et même encore (bien que rarement) quand elle allait de chez elle au T.S. Sacrement. Je certifie en face du ciel que j'ai vu cette transformation de la couleur, du noir au blanc le plus éclatant, au moins quarante fois.»

«C'est un miracle, écrit l'abbé Raymond, par lequel la condescendance divine daigne me confirmer mille autres faits extraordinaires que présente depuis quelques années la vie de cette personne.

Ce miracle m'assure que cette pénitente, objet de tant de sollicitude de ma part, est une âme sainte, chère au-dessus de toute expression au Seigneur.»³⁷

Mais voici qu'à partir du mois de juillet 1857, ce mystérieux prodige se complète pour ainsi dire par un nouveau prodige tout à fait inattendu.

Le 5 juillet, fête du Précieux Sang, toute la journée, Catherine-Aurélie

«a senti en elle une effusion du Sang de Jésus qui l'a presque constamment ravie à elle-même. (...)

Au couvent, elle a communié vêtue de blanc. Elle s'est ensuite trouvée si transportée qu'elle a été obligée de sortir de la chapelle sans faire une longue action de grâces. Elle s'est hâtée de se rendre chez elle, de se renfermer dans sa chambre, pour donner libre cours aux élans de son cœur, aux transports de son amour et de sa reconnaissance. Tantôt c'était le Sang de la Passion qui l'affectait; tantôt la douceur du Sang eucharistique qu'elle ressentait.

37. *Journal*, au 2 fév. 1857.

Pendant la Grand-Messe, retirée dans sa chambre, elle entra en extase, se sentit inondée intérieurement du Sang de Jésus-Christ, et à l'extérieur elle se vit couverte d'une robe rouge. En même temps, sans entendre toutefois des paroles nettes et positives, elle s'est sentie fortement pressée de travailler à étendre la dévotion au Sang de Jésus Christ.»³⁸

Et le lendemain, voici la surprise de l'abbé Raymond. Je lui laisse la parole:

«Je la communie à N.D du Rosaire, écrit-il, et, ô merveille! je la vois vêtue d'une robe rouge absolument de la même manière que je la vois en blanc. C'était hors le temps de la Messe, j'ai eu le temps de la considérer à mon aise après la communion. Son manteau était assez ouvert pour me laisser voir ce vêtement d'un rouge écarlate, couvrant sa poitrine tout entière. Je ne m'attendais pas à cette vision.»³⁹

Souvent, dans la suite, l'abbé Raymond la vit, tantôt en blanc, tantôt en rouge, et cela parfois à peu de temps d'intervalle⁴⁰. Et, comme pour le prodige de la robe blanche, il n'en fut pas le seul témoin. Parmi les témoignages de ces différentes personnes qui la virent en rouge, il en est un qui vaut la peine d'être rapporté ici, car il est bien de nature à enlever des esprits tout soupçon de supercherie.

C'est le 11 août 1857. L'abbé Raymond célèbre la sainte messe au couvent. Catherine-Aurélie y assiste vêtue, comme d'habitude, de sa robe noire; elle communie et il la voit revêtue d'une robe rouge; la Sœur Ste Euphrasie l'a vue, elle aussi, sous ce vêtement rouge. Cette religieuse,

«quoique disposée favorablement, a voulu toutefois s'assurer de la réalité de cette merveille qui avait frappé ses regards. Elle prétexte qu'A/urélié/ est malade et bien souffrante, la conduit à sa chambre, la force de se mettre au lit et de prendre les habits de nuit. A/urélié/ était alors très faible, elle sentait un certain besoin de repos et, ne soupçonnant rien, elle se met à se déshabiller, priant la religieuse de s'éloigner. Celle-ci, au contraire, lui ôte elle-même sa robe et s'assure qu'elle n'a sur elle ni dans ses poches, rien de rouge qui pût produire ce qu'elle avait vu. Mais la jeune vierge est dans une extrême désolation,

38. *Ibid.*, au 5 juil. 1857.

39. *Ibid.*, au 6 juil. 1857.

40. Par exemple, voir *Ibid.*, aux 10, 26, 27 juil., 12, 13, 19 août, 14, 22 sept. 1857, etc.

elle croit que la modestie a été blessée, elle pleure, (...). Mais bientôt elle s'endort et croit voir Marie lui apparaître et la faire reposer sur son sein.»⁴¹

Peu de temps après, son Père spirituel la voit, la rassure et lui donne plusieurs raisons pour excuser la conduite de cette religieuse qui, d'ailleurs, n'avait en rien blessé la modestie. Celle-ci avoua à l'abbé Raymond qu'elle avait agi ainsi après avoir prié et dans l'intention de faire la preuve de la réalité de ce changement mystérieux de la robe noire, tantôt en blanc, tantôt en rouge. Et sur la remarque qu'il lui fit qu'il n'avait pas besoin d'une telle preuve pour croire au caractère surnaturel de ce prodige, elle lui fit observer que «cela pourrait servir pour autrui.» Et l'abbé Raymond ajoute:

«J'ai compris que Dieu avait permis cela pour la confirmation de ses faveurs auprès des incrédules.»⁴²

Ces couleurs, blanche et rouge, dont elle est souvent revêtue d'une façon bien mystérieuse, annoncent et présagent déjà la robe blanche avec le scapulaire rouge que porteront les Religieuses du futur Institut du Précieux-Sang qu'elle est appelée à fonder.

Les auteurs mystiques font remarquer que, souvent, Dieu permet que du corps des personnes parvenues à l'union transformante et au mariage mystique avec le Christ se dégagent des parfums qui expriment ainsi la bonne odeur des vertus chrétiennes qu'elles pratiquent avec grande perfection. En plusieurs circonstances, plusieurs personnes ont remarqué ces émanations délicieuses et suaves se répandant autour de Catherine-Aurélie; on respirait auprès d'elle «une odeur céleste.»⁴³ C'est surtout à partir du mois d'août 1857 que ce parfum mystérieux qui s'échappait d'elle fut remarqué et put être observé à plusieurs reprises. Mgr Joseph LaRocque en rendit un témoignage irréfutable:

«J'ai senti quelquefois, écrit-il dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, un parfum délectable qui s'échappait de sa personne. Une fois, entre autres, que je venais de converser quelques instants avec elle, après le communion, elle embauma l'appartement au moment où elle s'éloignait de moi, sous mes yeux. Lui ayant demandé un peu plus tard si elle avait reçu quelque

41. *Ibid.*, au 11 août 1857.

42. *Ibid.*, à la même date.

43. *Ibid.*, au 17 oct. 1854.

faveur dans cette Communion, elle me répondit que Marie l'avait aspergée du contenu d'une petite fiole qu'elle tenait à la main. C'était, m'a-t-il semblé avec raison, l'explication de l'embaumement de l'appartement dont je viens de parler.»⁴⁴

Et l'abbé Raymond a remarqué que ce mystérieux parfum se faisait particulièrement sentir quand elle prononçait les noms de Jésus et de Marie⁴⁵.

Puisqu'il est question ici de certains effets du mariage mystique, qu'il soit permis d'anticiper pour signaler immédiatement un autre phénomène constaté dans la vie de Catherine-Aurélie: le rayonnement lumineux.

On a souvent constaté dans la vie des grands mystiques un rayonnement mystérieux émanant de leur corps comme d'un foyer lumineux, principalement au moment de la contemplation ou de l'extase. Cette lumière est ordinairement blanche, mais elle revêt parfois des nuances différentes. C'est ainsi, par exemple, que les sœurs de sainte Catherine de Bologne aperçurent un jour sa figure toute resplendissante d'une lumière rouge. Y a-t-il eu dans la vie de Catherine-Aurélie constatation d'un tel phénomène? Lisons ce que son Père spirituel a noté à ce sujet, dans son *Journal*, à la date du 27 décembre 1860:

«Elle a pu communier la veille. Elle a sans cesse dans la nuit demandé à S. Jean de pouvoir, malgré sa faiblesse, aller reposer avec lui sur le sein du Bien-Aimé. En effet, elle a reçu Jésus dans son cœur, il lui a semblé être, comme S. Jean, la tête appuyée sur le Sauveur et recevoir dans ce moment de grandes grâces.

Elle est demeurée dans cette communion près d'une heure sans se mouvoir. Sa figure a été illuminée, des rayons d'une lumière rouge, comme ceux du soleil couchant, s'échappaient de son visage. Sophie R/aymond/ l'a vue plus d'un quart d'heure en cet état, il lui semblait qu'un lueur rouge se projetait autour d'elle et retombait sur elle-même.

44. Au mois d'août 1857, Mgr LaRocque, en la confessant, avait senti ce parfum céleste: cf. *Journal*, au 16 août 1857. Et l'abbé Raymond, parlant de Catherine-Aurélie, note que «Marie lui avait apparue à N.D. du Rosaire et lui avait donné un lys comme une récompense de sa pureté (...); il était petit et répandait sur elle une bien suave odeur.» *Ibid.*, au 14 août 1857.

45. V.g., voir *Ibid.*, aux 25 nov., 2 et 25 déc. 1857

La figure d'A/urélie/ avait paru merveilleusement belle dans ce moment.»⁴⁶

Souvent, durant la nuit, Catherine-Aurélie sortait dans la cour derrière la maison paternelle, pour faire un chemin de croix pour la conversion des pécheurs en portant sur ses épaules une lourde poutre de bois. Et durant les plus grands froids de l'hiver canadien, elle se livrait à cette étonnante pratique; la chaleur intérieure qui la brûlait était plus grande que la violence du froid glacial. Voici à ce sujet une réflexion de l'abbé Raymond:

«Dans la nuit, outre l'intensité du froid, il faisait un vent glacial. Elle a passé une heure, peut-être deux heures, dehors à faire son chemin de croix. C'est miraculeux. Personne ne peut demeurer dehors sans être bien enveloppé. J'ai souffert plus que jamais dans ma vie du froid en allant au cimetière enterrer mon petit neveu; j'ai compris l'héroïsme de ma fille spirituelle. Elle a senti toute la force de ce froid extraordinaire en commençant son pieux exercice, mais ensuite l'amour l'a embrasée et elle n'a plus éprouvé la sensation du froid. C'est presque toutes les nuits qu'elle sort ainsi.»⁴⁷

Bien souvent aussi, le ciel la protège contre les intempéries de la nature durant la saison des pluies. Un seul exemple suffira ici. Le 18 juin 1857 au matin, elle se rend au couvent pour la sainte messe. Comme le remarque l'abbé Raymond qui était sur les lieux,

«il faisait une pluie battante. Je la vois au moment où elle arrive au couvent: ses vêtements et sa chaussure sont parfaitement secs.»⁴⁸

Et que de fois, à la maison, elle entre dans une contemplation extatique et, à la reprise de ses sens, elle trouve son travail terminé. À l'abbé Raymond, avec qui elle s'était entretenue un jour et qui savait qu'elle avait beaucoup de travail à la maison, elle dit:

46. Cette Sophie Raymond dont il est question ici était la nièce de l'abbé Raymond. Elle connaissait Catherine-Aurélie et se sentait attirée vers elle. Elle se joindra à elle lors de la fondation de l'Institut des Religieuses Adoratrices du Précieux-Sang, en 1861, et prendra le nom de Sœur Sophie-de-l'Incarnation.

47. *Journal*, au 7 janv. 1857. Cf. *Ibid.*, aux 22 et 26 janv. 1857. Si l'abbé Raymond, si prudent, l'autorise à continuer cette pratique, c'est qu'il a constaté combien cette même pratique était conforme à la volonté de Dieu qui protégeait alors Catherine-Aurélie d'une façon bien merveilleuse contre les intempéries de l'hiver.

48. *Ibid.*, au 18 juin 1857.

«Ne craignez rien, l'ouvrage se fera: Marie travaille pour moi, on ne perd jamais son temps auprès d'elle.»

Et l'abbé Raymond ajoute cette remarque:

Les jours passés, elle avait trouvé plusieurs fois son ouvrage fait, au retour de l'église ou pendant des extases.»⁴⁹

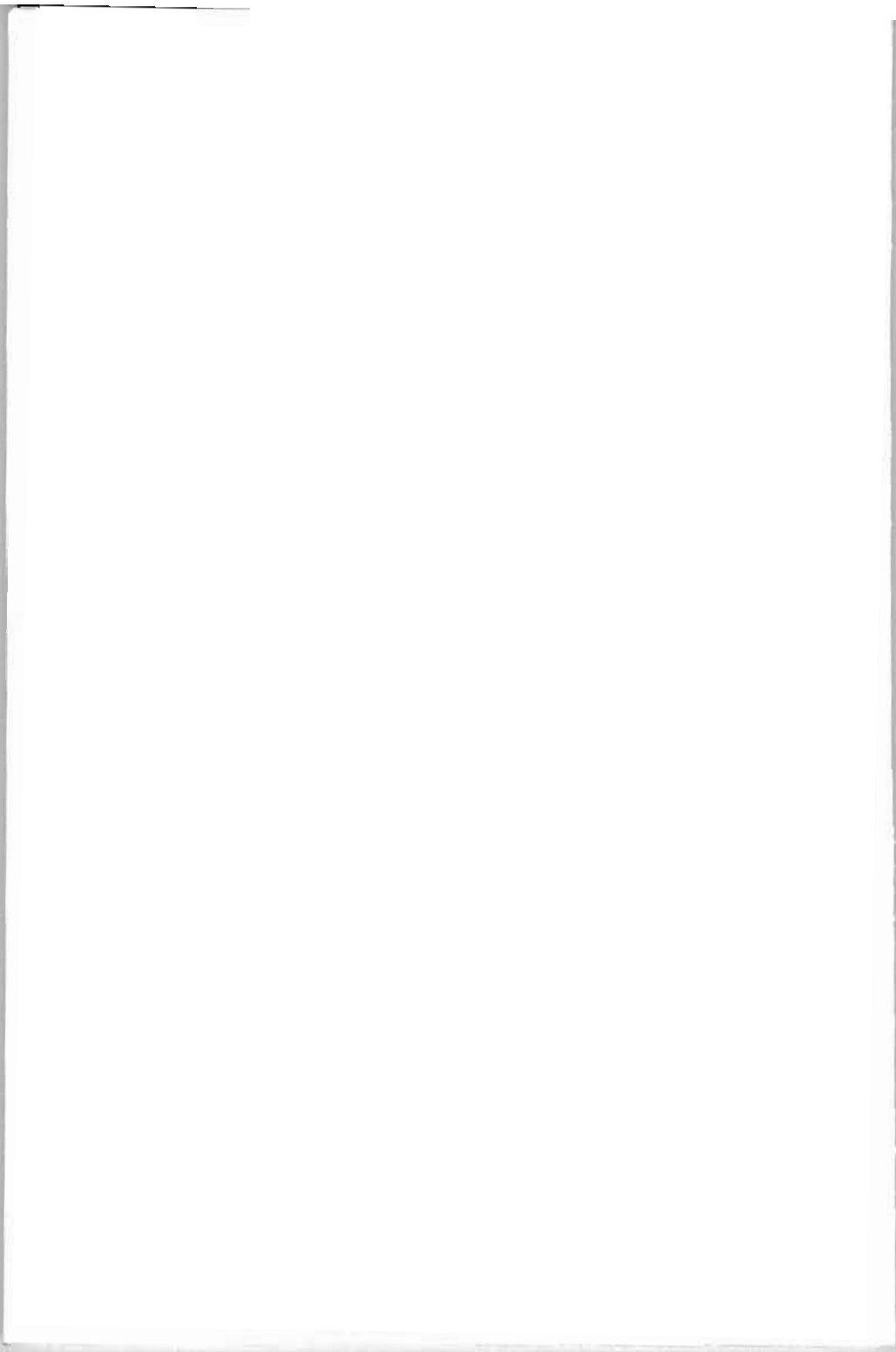
On ne saurait mieux terminer ce chapitre sur les merveilles que fit le Seigneur pour sa bien-aimée qu'en citant ici une page du *Journal* de son Père spirituel au terme de cette année 1857:

«Quelle année, écrit-il, que cette année qui vient de s'écouler! C'est la plus extraordinaire et la plus heureuse de ma vie. J'ai vécu au milieu de prodiges continuels. Ce vêtement blanc et rouge de la vierge, ce sang de sa tête et de son cœur, cette croix qui s'enflamme à son contact, ces rapports si intimes avec Marie, ce parfum qui s'exhale de ses lèvres, ces visions et ces faveurs dont elle me fait souvent le récit, ces exemples de vertues héroïques qu'elle me donne sans cesse, cette réalisation en elle de tout ce que je lis dans la vie des Saints: oh! Dieu, quel ensemble merveilleux, quelle édification! quelles grâces pour moi! Ces faits surnaturels ont ôté tout doute, toute anxiété à mon âme sur ma pénitente, et leur manifestation à des évêques, des prêtres et tant d'autres personnes a fait cesser la critique dont j'étais l'objet relativement à la direction que je lui donnais. (...).

Oh! mon Dieu, je vous remercie pour ces faveurs (...).
Remerciement à Jésus et à Marie.»⁵⁰

49. *Ibid.*, au 22 sept. 1857. Cf. *Ibid.*, aux 25 mai, 3 et 6 oct. 1857.

50. *Ibid.*, au 31 déc. 1857.



«C'EST DE TOI QUE JE VEUX ME SERVIR POUR
RÉPANDRE LA DÉVOTION À MON PRÉCIEUX SANG»

Depuis son enfance, Catherine-Aurélié entretient et développe dans son âme une grande dévotion à l'Eucharistie, et si, durant les années 1853 et 1854, son amour pour Jésus devient de plus en plus ardent et fort, il faut remarquer aussi que, durant cette même période, sa dévotion au précieux Sang de Jésus connaît une ardeur et un développement bien notables.

Déjà, dès septembre 1853, son esprit était sans cesse hanté par cette pensée du Sang du divin Sauveur; elle l'écrivait:

«Le Sang de Jésus mon Époux Bien-Aimé, versé avec tant d'amour, occupe sans cesse mon esprit et mon cœur!»¹

Et, de plus en plus, dans ses lettres à son Père spirituel ou dans ses entretiens avec lui, elle laisse paraître cette préoccupation de son âme. Elle est même tellement obsédée par cette pensée que la seule mention des mots «Sang de Jésus» suffit pour la ravir en extase. L'abbé Raymond a été à même d'en faire la constatation, et bien des faits pourraient être cités ici à l'appui de cette affirmation².

C'est pour proclamer bien haut son ardent amour pour Jésus qui a versé son Sang pour elle, ainsi que son inébranlable confiance en ce Sang divin qui la soutient et lui donne des forces extraordinaires, que le 8 février 1856, dans une Lettre à son Père spirituel, elle écrit ce qu'on peut appeler un hymne au précieux Sang de Jésus. Et dans les premiers jours de juillet 1857, elle adresse à Mgr Joseph LaRocque un admirable petit écrit où elle lui ouvre son cœur pour lui redire «les effets merveilleux du Sang de Jésus-Christ.»³ Cet écrit impressionna tellement l'évêque qu'il s'en servit pour

1. Lettre à l'abbé Raymond en sept. 1853.

2. Voir, par exemple, *Journal*, aux 17, 22, 24 sept., 22, 29 oct., 19 mars 1854, 5 mars 1856.

3. Cette Lettre est datée du 3 juillet 1857; elle fut remise à son destinataire le 7. Catherine-Aurélié adressa encore à Mgr deux autres Lettres en date des 13 et 17 août 1857; dans ces deux dernières, elle parle encore du Sang de Jésus.

répandre la dévotion au précieux Sang de Jésus parmi les religieuses qu'il dirigeait. Et l'abbé Raymond lui-même, prêchant la retraite aux Sœurs de la Présentation à Saint-Hugues, en profita, lui aussi, pour les exciter à cette dévotion. De la sorte, Catherine-Aurélie commençait cet apostolat envers le Sang de Jésus qui sera celui de toute sa vie.

D'année en année, cette dévotion devient en elle de plus en plus profonde et intense; elle brûle d'un ardent désir de voir ce Sang aimé et honoré, de voir les âmes recourir avec confiance à son infinie efficacité pour leur conférer pardon, lumière, force, consolation et grâces de toutes sortes. Elle voudrait consacrer sa vie à répandre dans le monde entier cette dévotion au Sang divin; et voici que le Seigneur va bientôt exaucer ce désir; ce sera sa mission sur terre; il le lui révèle dans une vision du 8 avril 1858, lui disant:

C'est de toi que je veux me servir pour répandre la dévotion à mon précieux Sang (...).

Elle a exposé à Jésus son indignité à remplir une telle fonction, elle lui a demandé de se servir d'une âme plus pure, plus fidèle à la grâce, et il lui a dit à trois reprises, avec force: JE LE VEUX. Alors, elle s'est entièrement abandonnée à sa volonté.»⁴

Et un peu plus tard, au cours d'une extase, elle entendit Jésus lui dire:

«Apprends que pour que mon Sang soit efficace dans les âmes, il faut non seulement le demander, le désirer, mais vivre animé de mes sentiments et participer à mes souffrances.»⁵

Remarquons bien ces paroles de Jésus: «Pour que mon Sang soit efficace dans les âmes», c'est-à-dire, pour que Catherine-Aurélie puisse avoir une action vraiment salutaire dans cette mission qui lui est confiée comme propagatrice de la dévotion au précieux Sang de Jésus, il lui faut d'abord participer aux souffrances du Sauveur, acceptant et offrant à Dieu ses propres souffrances, animée des mêmes sentiments qui animaient le Christ dans sa Passion et sur la Croix du Calvaire. Voilà le programme de vie qu'il lui faut réaliser pour être fidèle aux divins desseins de Dieu sur elle.

Et nous savons combien elle a toujours été très généreuse pour accepter de la main de son Époux Bien-Aimé les épreuves et souffrances pour la

4. *Journal*, au 8 avril 1858.

5. *Ibid.*, au 29 juin 1858.

rendre de plus en plus semblable à lui dans son divin Sacrifice du Golgotha. Elle l'a dit:

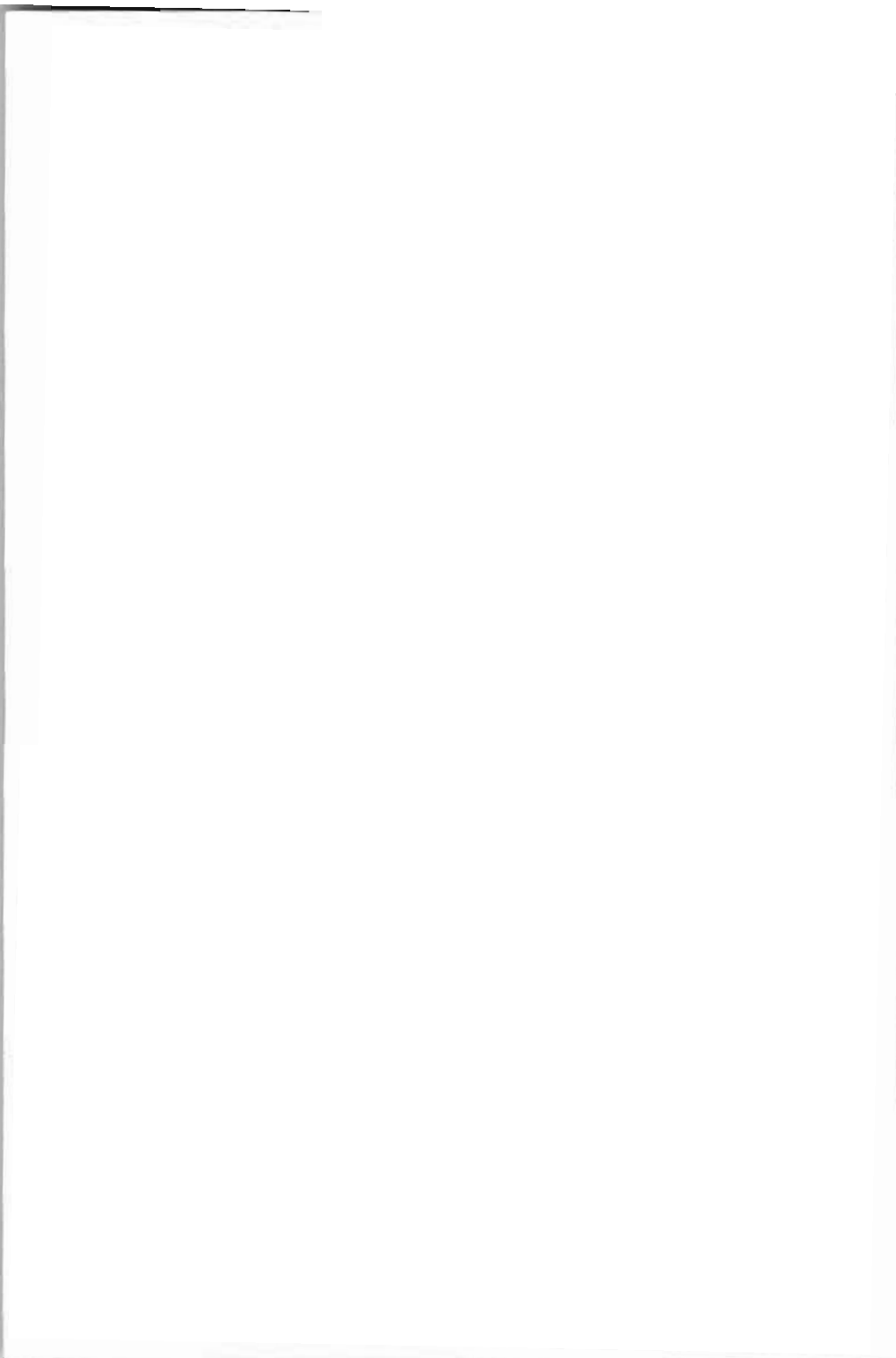
«La douleur, c'est mon pain quotidien; la souffrance, c'est ma vie. C'est afin de souffrir beaucoup et d'avoir quelque conformité avec mon divin Modèle que je consens à vivre encore. (...).

Ô mon bien-aimé Sauveur, ô mon tendre Époux, (...), je suis votre victime et c'est avec vous que je veux être immolée; et c'est vous que je veux pour sacrificateur. Je me remets entre vos mains; immolez-moi, ne m'épargnez pas, brûlez-moi, consommez-moi, réduisez-moi en cendre.»⁶

Le Christ ne peut qu'être ravi de cette attitude de son épouse qui correspond si bien à ses avances, et il ne manque pas d'exaucer une prière que sa grâce avait suscitée en elle; et bien qu'elle ait déjà souffert atrocement dans les années précédentes, on peut dire que, pour Catherine-Aurélie, les années 1858 et 1859 furent vraiment des années de souffrances et d'angoisses encore plus vives et plus continues. Et ce n'est pas sans raison que l'abbé Raymond, témoin de toutes ces souffrances, parle d'elle en lui donnant le qualificatif de «Sainte Martyre». Martyre, elle l'est dans son corps et dans son âme durant cette période de sa vie. En union avec Jésus, elle souffre les douleurs de la flagellation et du crucifiement, le sang coule de son front, de ses pieds, de ses mains et de son côté. Et au milieu de ces souffrances, elle ne veut aucune consolation, aucun soulagement, pour être ainsi plus conforme au divin Crucifié. C'est ainsi que Jésus la prépare à l'œuvre à laquelle il la destine⁷.

6. Lettre à l'abbé Raymond en janvier 1858.

7. Cf. *Journal*, au 9 juin 1859 et Lettre à l'abbé Raymond en date du 3 déc. 1859.



LE SECRET DES DESSEINS DE DIEU SE DÉVOILE

Toujours désireuse d'être totalement à Dieu et à Dieu seul, Catherine-Aurélié se sent fortement attirée vers la vie religieuse, mais vers une vie de silence, de prière et d'éloignement du monde. Aucune des Communautés alors établies au Canada ne répond à ses aspirations. Pour connaître les desseins du Seigneur sur elle, son Père spirituel lui conseille, alors qu'elle se rendait à Montréal pour aller au sanctuaire de Notre-Dame-de-Bonsecours, de se mettre sous la direction de M. André Nercam, sulpicien jouissant d'une haute réputation comme directeur de conscience, afin d'être éclairée sur sa vocation.

M. Nercam reçoit Catherine-Aurélié avec une grande bienveillance et sent en elle un appel pour un genre de vie différent de celui qu'offraient les Communautés religieuses établies au Canada. Il la voit bien des fois, soit à Montréal, soit à Saint-Hyacinthe, et apprend ainsi à mieux connaître les vues de Dieu sur cette âme appelée à une vocation toute spéciale.

L'évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Jean-Charles Prince, s'intéresse aussi à la vocation de sa diocésaine qu'il connaît bien et rencontre de temps à autre. Après l'avoir questionnée à plusieurs reprises, il était convaincu

«qu'elle n'avait pas d'autre vocation que celle de répandre la dévotion au Précieux Sang, et cependant, mû par le désir de faire éclater davantage les desseins de la Providence, il prit la détermination de la renvoyer à Montréal, recommencer l'examen de sa vocation.»¹

Comme le lui avait recommandé Mgr de Saint-Hyacinthe, elle devait voir, à Montréal, le vénérable évêque du diocèse, Mgr Ignace Bourget. Celui-ci avait déjà entendu parler de cette demoiselle et

«voyait dans toutes les merveilles qu'on racontait d'elle une manifestation de la Providence en faveur du culte du Sang

1. *Journal*, au 28 mai 1859. Voir aussi *Ibid.*, au 8 juil. 1859.

Précieux et de l'Immaculée Conception; pour décider ce qu'il devait faire, il attendait qu'il l'eût vue.»²

L'entrevue eut lieu le 11 août 1859, et l'évêque fut

«frappé de l'expression de sainteté qu'il y a dans sa personne et de la joie céleste de son regard, malgré les souffrances qu'elle semble endurer dans ce moment même.»³

Il l'interrogea sur ses aspirations et intentions, puis la fit entrer dans son oratoire et, là, en présence du Saint Sacrement, et après avoir prié avec elle, il prononça cette phrase prophétique:

«Mon Enfant, si j'étais l'évêque de Saint-Hyacinthe, je vous dirais: Allez-vous-en dans une petite chaumière bien solitaire, et fondez une communauté d'Adoratrices du Précieux Sang, filles de Marie Immaculée.

Je ne saurais exprimer, plus tard, Catherine-Aurélie, la dilatation de mon cœur, quand j'entendis ces mots: '*une communauté d'Adoratrices du Précieux Sang, Filles de Marie Immaculée.*' En un instant, je passai d'une profonde tristesse à un vive allégresse. Tout mon être exultait. Tout chantait en moi: Vive le Sang de Jésus!... Amour à Marie Immaculée!... J'étais convaincue que Notre Seigneur me voulait dans cette communauté »⁴

Catherine-Aurélie manifesta à Mgr Bourget cette joie bien vive qu'elle éprouvait d'être appelée à une telle œuvre qui répondait à toutes ses aspirations les plus chères, mais en même temps elle lui fit part du profond sentiment de son indignité, surtout à la pensée de l'insinuation qu'il avait faite qu'elle serait elle-même la fondatrice de cette nouvelle Communauté. L'évêque la rassura en lui disant qu'elle n'aurait qu'à obéir en exécutant exactement ce que ses Supérieurs lui demanderaient de faire, et il lui donna une image de la fondatrice des Sœurs Sacramentines, religieuses consacrées à l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement, lui faisant remarquer le costume de ces Sœurs, une robe blanche et un scapulaire rouge.

Le même jour, Mgr écrivit à Mgr Prince pour lui faire part de ses sentiments au sujet de Catherine-Aurélie et de sa conviction qu'elle était

2. *Ibid.*, au 11 août 1859.

3. *Ibid.*, à la même date

4. *Le Livre d'Or de l'Institut du Précieux-Sang. Histoire abrégée de sa fondation, de ses développements, de son cinquantenaire, 1861-1911*, Saint-Hyacinthe, Monastère du Précieux-Sang, 14 sept. 1911, pp. 31-32. Voir aussi *Journal*, au 11 août 1859.

appelée à fonder une Communauté nouvelle, spécialement consacrée à la dévotion au Précieux Sang de Jésus et à l'Immaculée Conception. Cette lettre réjouit grandement l'évêque de Saint-Hyacinthe dont elle rencontrait les vues.

Dès le 14 septembre, Mgr de Saint-Hyacinthe fit venir chez lui Catherine-Aurélié pour confirmer la décision de Mgr Bourget et lui donner mission de préparer cette future fondation sous les directives de son évêque et de l'abbé Raymond à qui il la confia tout spécialement pour mener à bonne fin l'œuvre à laquelle elle était appelée.

Catherine-Aurélié sera donc la première pierre vivante de cette fondation. Mais, selon une loi bien connue quand il s'agit d'une œuvre summatuelle destinée à faire beaucoup de bien, la fondatrice doit payer par de terribles épreuves le succès de cette fondation. Les douleurs les plus vives l'accablent presque continuellement; elle souffre de la manière la plus atroce de la tête aux pieds; elle participe aux souffrances de la Passion du Christ, principalement le vendredi; des peines intérieures envahissent son âme qui, à certains moments, est dans la plus extrême des angoisses, voyant l'enfer s'entrouvrir et un feu la brûler pendant que le démon ricane de sa perte, lui criant qu'elle est à tout jamais vouée à la damnation et que rien ne pourra l'empêcher de tomber pour toujours dans les flammes éternelles⁵.

Mais Jésus, dans une admirable vision du 23 mars 1860, vient l'encourager et lui donner force et énergie. À l'invitation de son Bien-Aimé, elle applique sa bouche sur la plaie ouverte du Cœur de son divin Époux et boit à longs traits «le Sang vermeil et tout chaud d'amour qui s'en échappe par flots.» Elle se sent alors «dévotée d'un zèle brûlant» pour se dévouer énergiquement au salut des âmes. C'est dans ces dispositions que, le matin venu, elle reçoit la sainte communion, et entend Jésus lui dire:

«Chère petite épouse rachetée de mon Sang, mettez-vous généreusement à l'œuvre. Ne craignez / pas /, je serai toujours près de vous pour vous secourir dans tous vos besoins!»

Et elle ajoute:

«Une lumière subite éclaire en même temps mon entendement. Je vis d'une manière très distincte que j'étais appelée à la fondation d'une petite arche où viendrait s'abriter une troupe d'âmes d'élite. Je ne doutai plus des promesses de J.C., et, dans

5. Cf. Lettre à l'abbé Raymond en date des 20, 29 fév., 3, 4, 10, 19 mars 1859.

l'enthousiasme d'une reconnaissance sans égale, je répète: Je veux, je crois et j'espère.»

Puis Jésus, revêtu d'une immortelle jeunesse, lui montrant ses pieds, ses mains et son côté percés d'où s'échappaient des rayons lumineux et des torrents de Sang, lui dit d'une voix forte et douce:

«Je suis l'Époux des vierges, je suis la vraie voie, la vérité souveraine, la véritable vie; suivez-moi et à votre suite marchera cette troupe de vierges pures que vous voyez.

Le regard de mon intelligence fut illuminé, dit Catherine-Aurélié, et je vis qu'en effet un cortège de vierges, plus blanches que le lis et plus vermeilles que la rose, s'avavançait vers moi.⁶ Jésus les aspergeait de son Sang! en disant: 'Soyez bénies, ô vierges qui avez été trouvées dignes de marcher à la suite de l'Agneau Immaculé, de partager ses humiliations, ses souffrances, ses abandons. Pour prix de votre généreux dévouement, de vos sacrifices, de vos larmes et de vos prières, dans le Ciel vous partagerez ma félicité. Je ferai rejaillir sur vous la gloire que me procurera le salut des pécheurs. En retour des âmes que vous enfanterez à la vie de la grâce, par vos jeûnes, vos macérations et vos larmes, je ceindrai vos fronts d'une auréole particulière dans la Cité des élus!... Vous partagerez la gloire des Apôtres, la récompense des martyrs, le bonheur des vierges. Le lis de votre virginité que vous imprégnez chaque /jour/ de mon Sang! sera d'une splendeur incomparable, il exhamera des parfums d'une suavité inconcevable... je vous enivrerais des plus ineffables délices.»⁷

Fidèle à l'injonction que vient de lui donner le Christ pour hâter la fondation de cet Institut de vierges consacrées au culte de son Sang et au salut des pécheurs, Catherine-Aurélié s'adresse immédiatement à son Père spirituel et, par lui, à son évêque:

«Au nom de Jésus Crucifié que j'ai vu, que j'aime, en qui je crois, que j'ai choisi pour mon unique Époux! je viens vous conjurer, chers ministres du Seigneur, de ne pas plus longtemps suspendre la volonté de Dieu. Ne tardez pas plus longtemps mon bonheur, ne laissez pas perdre l'ornement de gloire que l'Église recevrait des vertus, de la pureté, de l'humilité, de la pauvreté et de l'amour des vierges adoratrices du P/récieux/

6. Et plus tard, au fur et à mesure que ces jeunes filles se présenteront pour être admises dans l'Institut, Sœur Catherine-Aurélié reconnaîtra ces visages qu'elle a vus dans cette vision. Cf. Témoignage de sœur Marie-Immaculée.

7. Lettre à l'abbé Raymond en date du 23 mars 1860.

S/ang/ et des filles de Marie Immaculée, sinon vous aurez à rendre compte du temps perdu, et le bon Pasteur vous redemandera l'âme de sa brebis que le Sang aurait sauvée. (...).

Que le Sang vous éclaire, vous embrase d'amour et de zèle.»⁸

Mgr Prince, évêque de Saint-Hyacinthe, accepta bien volontiers ce projet de la fondation d'un Institut voué au culte du Sang de Jésus, et il écrivit aux évêques de Québec et de Montréal pour les informer de sa décision; mais, son état de santé ne lui permettant pas de faire de son vivant cette fondation projetée, il déclara, quelques jours avant de mourir, qu'il «laissait la dévotion au Précieux Sang à son diocèse, comme testament.»⁹

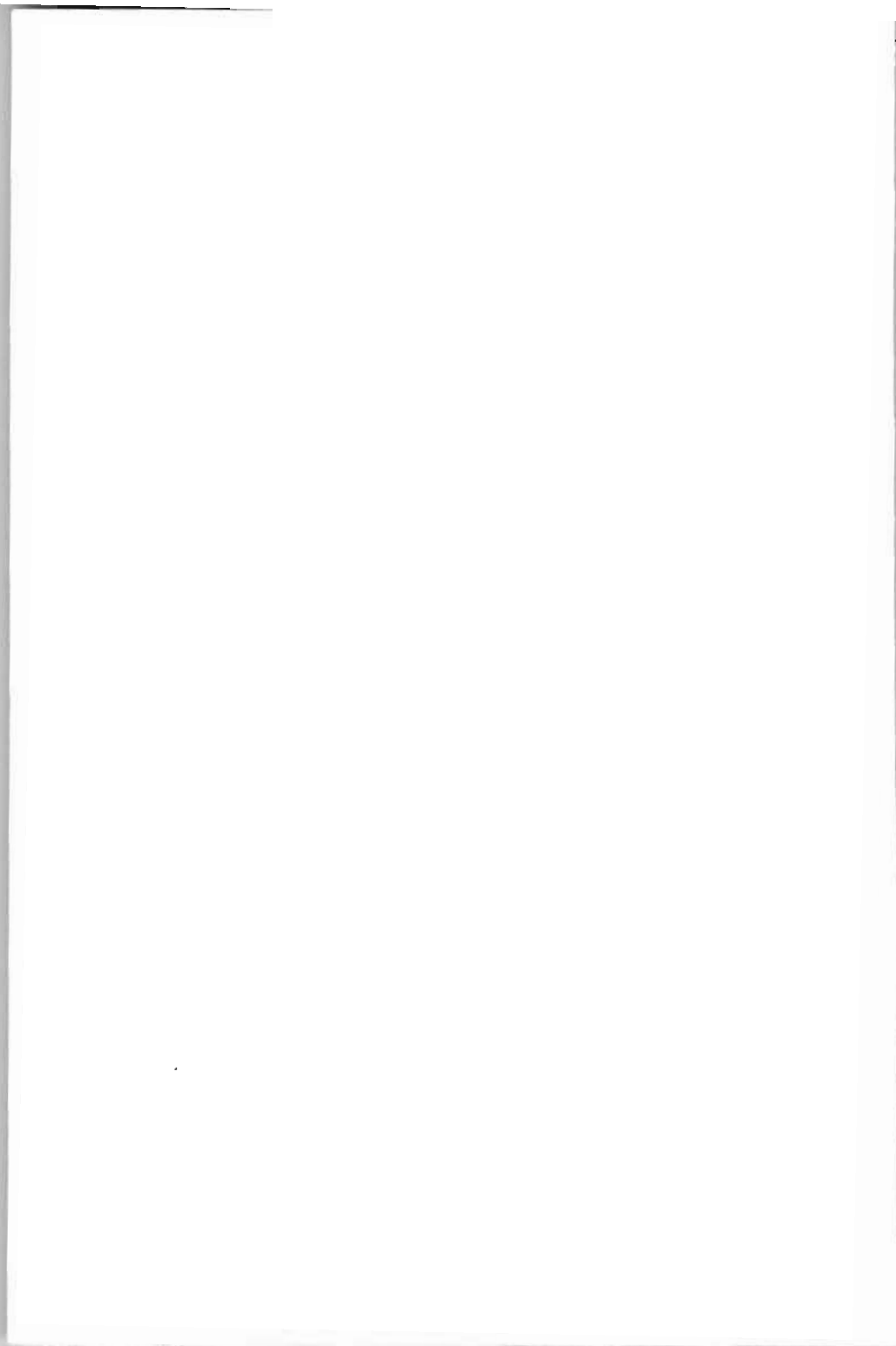
Le 5 août 1860, Mgr Joseph LaRocque, évêque titulaire de Cydonia et coadjuteur de Mgr Bourget, à Montréal, était nommé deuxième évêque de Saint-Hyacinthe. Mgr LaRocque, déjà favorable au projet de fondation, attendait un signe du Ciel qui lui enlèverait toute hésitation sur l'opportunité de fonder *immédiatement* cette nouvelle Communauté. Le 14 avril 1861, fête du Patronage de saint Joseph, son patron, il se sentit soudainement envahi par une force et des lumières surnaturelles telles que toutes ses hésitations disparurent; le signe demandé était accordé et il prit la ferme résolution de fonder sans tarder cette Communauté que du fond du cœur il désirait tant. Le 30 avril, fête de sainte Catherine de Sienne, il communiqua officiellement sa décision à Catherine-Aurélié et à Sophie Raymond, sa compagne, leur parlant des vertus de sainte Catherine de Sienne qu'il leur présentait comme modèle à imiter dans leur vie d'humilité et de généreuse constance au milieu des difficultés et oppositions qu'elles rencontreraient.

Les semaines qui suivirent furent employées aux préparatifs nécessaires pour la fondation de l'Institut du Précieux-Sang dont l'inauguration officielle avait été fixée au 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. Et pour favoriser l'éclosion de cette œuvre, le père de Catherine-Aurélié offrait, pour une période de deux ans, sa propre maison qui deviendrait ainsi le premier monastère des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang de Jésus¹⁰.

8. Même Lettre que ci-dessus.

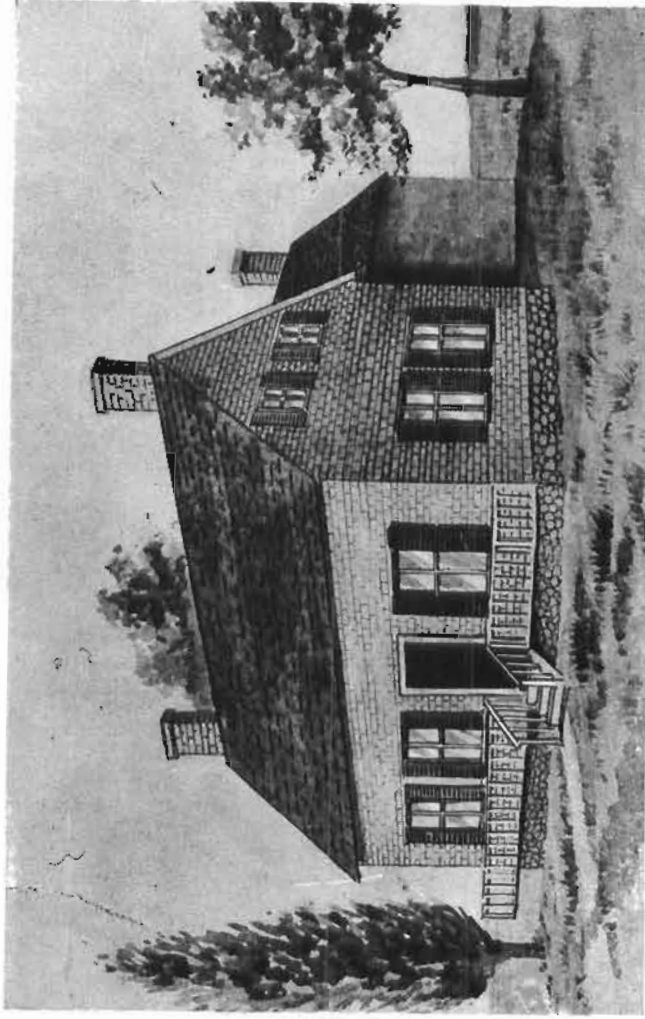
9. Lettre de l'abbé Raymond à Catherine-Aurélié en date du 28 avril 1860. Mgr Prince mourut le 5 mai suivant.

10. Depuis la mort de son épouse survenue le 31 janv. 1861, le père de Catherine-Aurélié habitait seul avec Catherine-Aurélié le foyer familial. Peu avant sa mort, Madame Caouette disait voir du sang partout dans sa chambre et que sa fille en était recouverte (cf. *Journal*, au 31 janv. 1861). Était-ce un présage? Cette chambre de la mourante devait devenir, quelques mois plus tard, la chapelle du premier monastère des Sœurs du Précieux-Sang.





Mgr Joseph LaRocque, 2e évêque de Saint-Hyacinthe.



Maison natale de la Fondatrice. Premier monastère du Précieux-Sang.

L'INSITUT DES SŒURS ADORATRICES DU
PRÉCIEUX-SANG EST FONDÉ.
UN LONG NOVICIAT DANS LES SOUFFRANCES
ET LE FEU DE L'AMOUR

C'est donc le 14 septembre 1861 qu'eut lieu, dans l'humble maison de la famille Caouette, la cérémonie d'inauguration du nouvel Institut. Ce jour fut, pour Catherine-Aurélié, comme le couronnement de plusieurs années de douleurs atroces qui torturèrent son corps et son âme; ce fut aussi la récompense d'un amour ardent pour le Divin Rédempteur et d'un grand zèle pour le salut des pécheurs. Ce fut en même temps le point de départ, pour elle et ses compagnes, d'une vie d'un apostolat bien efficace pour la gloire du Sang de Jésus et le bien des âmes.

Mgr Joseph LaRocque, accompagné de son Grand Vicaire, l'abbé Raymond, et du chancelier de l'évêché, l'abbé Louis-Zéphirin Moreau qui deviendra plus tard le quatrième évêque de Saint-Hyacinthe, bénit la petite chapelle et vint s'asseoir devant l'autel. Les quatre aspirantes à la vie religieuse vinrent s'agenouiller devant lui¹. Monseigneur posa alors quelques questions à Catherine-Aurélié. Le dialogue qui s'échangea entre l'évêque et elle est d'une grande importance, car les réponses qu'elle donna, préparées par elle-même, manifestent bien ses sentiments intérieurs et l'esprit particulier qu'elle voulait inculquer à la Communauté naissante.

S'adressant d'abord à Catherine-Aurélié elle-même, Mgr LaRocque lui dit:

«Ma fille, que demandez-vous?

R.: Monseigneur, je demande d'être victime de l'adorable volonté de Jésus crucifié et crucifiant, de m'immoler pour le salut des âmes par la pénitence et l'expiation, et de consumer mes jours pour la plus grande gloire du Très Précieux Sang et l'honneur de Marie Immaculée.

1. À la fondatrice, Catherine-Aurélié Caouette, et à son amie et compagne, Sophie Raymond, s'étaient jointes Euphrasie Caouette, cousine germaine de la première, et Elisabeth Hamilton.

Q.: C'est une voie nouvelle, ma fille, que celle où vous voulez entrer, non pas à la vérité dans l'Église universelle, mais dans cette portion de l'Église où Dieu vous a fait naître. Quel motif avez-vous donc de croire que le Seigneur vous appelle à un genre de vie qui rencontrera, sans doute, beaucoup de censeurs?

R.: Il est vrai, Mgr, que les sentiers par lesquels je veux marcher sont rudes et étranges. Mais pressée par la voix du Seigneur et le puissant attrait de compatir à ses souffrances, j'ai voulu, dès mon enfance, me consacrer comme vierge à son service. Depuis longtemps déjà j'ai cherché un genre de vie qui pût satisfaire pleinement les dispositions et les vœux de mon cœur, sans qu'aucun ait pu réaliser ce que j'ambitionnais. Aujourd'hui cet attrait est plus énergique que jamais. Vu mes propres besoins, les aspirations de mon cœur tendent irrésistiblement au genre de vie que je demande à embrasser.

Q.: Avez-vous pris les moyens de ne pas vous laisser égarer dans de vaines et dangereuses illusions?

R.: Mgr, le cerf altéré ne cherche pas avec plus d'avidité les eaux de la fontaine que moi, pauvre esclave de Dieu, n'ai cherché à connaître la vérité. J'ai tâché de suivre sans cesse la voie de l'obéissance. J'ai soumis toutes mes inclinations au jugement de mon directeur, à celui des autres guides spirituels auxquels j'ai reçu l'ordre d'ouvrir ma conscience, et aux lumières et à l'autorité de ceux qui sont chargés de me diriger au nom de l'Église. Je me suis abandonnée aux flots du Sang divin avec une amoureuse confiance. Voilà ce qui me fait croire que je ne suis point dans une voie fausse.

Q.: Mais, ma fille, n'êtes-vous pas épouvantée à la vue du lourd fardeau dont vous prétendez charger vos faibles épaules? Comment, avec votre faiblesse et votre insuffisance, pourrez-vous bien suivre la vocation à laquelle vous aspirez?

R.: Mgr, m'appuyant uniquement sur la miséricordieuse bonté de mon Dieu, je courbe humblement mes épaules sous le fardeau qu'il m'impose. J'embrasse avec joie, confiance et courage les mille sacrifices et immolations que nécessite l'état de perfection que je veux suivre. Connaissant mon indignité, mon extrême bassesse et mon peu de fermeté, j'attends tout de Jésus pour qui je quitte tout, et j'espère qu'il m'accordera la grâce de correspondre à la sainte vocation à laquelle il semble m'appeler.»

S'adressant ensuite aux trois compagnes de la Fondatrice, l'évêque leur demanda :

«Mes filles, que demandez-vous?

R.: Monseigneur, nous demandons de nous joindre, malgré notre indignité, à celle qui vient de faire entendre l'expression de ses sentiments. Nous voulons consacrer notre vie au culte du Précieux Sang et de Marie Immaculée. Nous voulons expier nos fautes et nous faire victimes pour le salut des âmes. Nous désirons monter au Calvaire et nous associer aux souffrances de Jésus mort pour nous, ayant toute confiance que, puisqu'il nous a appelées, il nous soutiendra, et que notre bonne Mère Marie prendra soin de nous comme de filles qui veulent lui être spécialement dévouées.»

Monseigneur leur adressa ensuite une touchante allocution, les invitant à mettre leurs délices «uniquement dans la prière, la méditation, la pénitence.»

«Si vous êtes éprises, leur dit-il, des vertus que vous tendez à pratiquer dans le cloître, vous ne manquerez pas d'attirer d'autres âmes par les attraits du bien... Il sortira de vos cœurs comme des traits de feu qui porteront à d'autres cœurs vos pensées et vos sentiments. (...).

Du fond de votre solitude, vous glorifierez Dieu et vous contribuerez au salut de plusieurs. Par votre vie de contemplation et de prière continuelle, malgré votre petitesse, vous concurrez à étendre le règne de Jésus-Christ.

Vous exercerez un ministère tout intérieur: *le ministère de l'amour*. (...). Vous remplirez un *apostolat*, celui de la prière et du sacrifice. Cachées au monde, vous vous efforcerez de faire descendre sur lui les mérites du Sang de Jésus-Christ, pour le purifier et le sanctifier.

Courage donc, mes chères filles! (...). En *aimant*, en *souffrant* pour Jésus-Christ et pour son Église, vous remplirez une bien utile et bien sublime fonction. (...). Comptez sur le centuple promis, dès cette vie, aux âmes qui se donnent tout à Dieu, en attendant la gloire et les délices du ciel.»

Après cette allocution, l'évêque bénit l'habit religieux qu'il devait remettre aux quatre postulantes heureuses de commencer le temps de leur probation en attendant le jour où elles pourraient prononcer les vœux de religion². Puis suivit la célébration de la sainte messe qui fut le premier exercice de la nouvelle Communauté.

2. Ce costume provisoire pour les deux années de noviciat consistait en une robe noire et une collerette de même couleur, un gros cordon rouge servant de ceinture, un voile noir portant une petite croix en drap rouge vers le milieu du front, et un collet de toile blanche.

L'Institut des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang était donc fondé. Il fallait une autorité intérieure reconnue. Quant à ce choix de la première Supérieure, c'était chose facile, car le soir même de ce 14 septembre 1861, les trois compagnes de Sœur Catherine-Aurélie se jetèrent à ses genoux et la nommèrent, d'un commun accord, «notre petite Mère». Le lendemain, Mgr LaRocque ratifia cette élection et nomma Sœur Catherine-Aurélie Supérieure du nouvel Institut, lui confiant le soin, la formation religieuse et le progrès spirituel de ses compagnes et de toutes celles qui viendraient, dans la suite, se joindre à elles.

L'état religieux est un état d'holocauste d'amour en l'honneur de Dieu et l'une des formes les plus authentiques et les plus sûres d'imitation de Jésus-Christ, modèle de toute sainteté. C'est pourquoi, on a pu dire que «entrer en religion, c'est monter à l'autel, s'y lier à jamais par les vœux, c'est se fixer d'office dans l'état de martyr et de victime.»³ A plus forte raison quand il s'agit d'une Communauté dont le but spécial est de s'offrir et de se consacrer comme victime réparatrice pour le salut des âmes en union avec Jésus crucifié.

Pareil état est saint, et personne ne peut y être introduit et s'y fixer sans une préparation sérieuse qui permet au sujet lui-même de s'initier à la vie qu'il veut embrasser, d'en soupeser les obligations et les épreuves, de s'assurer de la réalité et de la solidité de sa vocation, et de mettre à l'épreuve sa capacité d'en assumer tous les devoirs. Tel est le rôle du noviciat. Puisqu'il est un temps de discernement des vocations et de la véritable trempe des candidats ou candidates à la vie religieuse, il est une période d'épreuves multiples et variées, un temps d'immolation de soi et de purifications qui préparent l'âme aux ascensions de la vie spirituelle.

Dès lors, on le comprend facilement, Sœur Catherine-Aurélie, pourtant si éprouvée dans le passé, devra, durant ce noviciat qu'elle entreprend, passer par des épreuves bien cuisantes et vives, non seulement pour s'affermir toujours davantage dans son état de victime en union avec Jésus crucifié, mais aussi pour servir de modèle parfait et attirant pour ses compagnes d'aujourd'hui et aussi pour toutes celles qui, dans la suite des âges, viendraient se consacrer à Dieu comme victimes de réparation dans cet Institut dont elle doit être la pierre fondamentale.

En effet, les épreuves et souffrances qu'elle eut à supporter durant ces deux années que devait durer son noviciat furent de toutes sortes et des plus

3. MGR CHARLES GAY, *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux*, Tours, Mame, t. II, 19^e éd., (1924), p. 277.

atroces. Aucune douleur ne lui fut, pour ainsi dire, épargnée: souffrances aiguës dans toutes les parties du corps⁴, tentations violentes, angoisses et désolations spirituelles les plus douloureuses pour une âme si délicate et si amante de Dieu; à cela s'ajoutèrent humiliations, soupçons, et des sentiments si profonds de son indignité personnelle qu'elle fut fortement portée à se considérer comme un obstacle au succès de l'Institut et en vint à se demander même s'il ne serait pas préférable, pour le plus grand bien de ses compagnes, qu'elle quittât immédiatement cette Communauté qui venait d'être fondée. Mais, avec son courage habituel, elle résista aux grandes douleurs qui la torturaient et continua à se livrer à ses travaux ordinaires.

«N'êtes-vous pas lassée de souffrir?, lui demanda un jour l'abbé Raymond. Elle répondit: Non jamais, mais je demande seulement que tout en éprouvant la douleur je puisse travailler.»⁵

Sa soif de souffrir en union avec Jésus pour le salut des pécheurs est si grande que, malgré toutes les douleurs vives qu'elle endure, elle demande avec insistance à son Père spirituel

«de porter une ceinture de fer rougi au feu. Cela, disait-elle, me ferait du bien, il est bon de souffrir.»⁶

Mais, bien souvent, l'abbé Raymond, dans sa sagesse et sa prudence, doit tempérer son zèle et sa soif de se mortifier; elle se soumet alors et compense en épargnant ses compagnes et en se réservant pour elle-même les travaux les plus pénibles.

Elle connaît si bien la valeur réparatrice de la souffrance pour la conversion des pécheurs que le 1^{er} janvier 1862, présentant ses vœux à ses compagnes, elle leur souhaite

«pour étrennes la croix et les humiliations et des âmes de pécheurs à ramener à Dieu.»⁷

Et, pour elle-même, que désire-t-elle? Comme toujours, l'union à Jésus crucifié, la croix et les douleurs. Elle l'affirme:

4. Parmi toutes ces douleurs qui torturent Soeur Catherine-Aurélie dans toutes les parties de son corps, l'abbé Raymond signale, en particulier, celles de la Passion de Jésus à laquelle elle participait chaque vendredi.

5. *Journal*, au 9 nov. 1861.

6. *Ibid.*, à la même date que ci-dessus.

7. *Ibid.*, au 1^{er} janv. 1862.

«son plus grand désir serait d'être broyée par la douleur, et elle demanderait cela comme une grâce, si son action dans la communauté n'était pas nécessaire.»⁸

Elle veut pour elle-même un cœur de victime pour les pécheurs; c'est la prière qu'elle adresse à Jésus:

«Ô Dieu d'amour, Dieu d'amour, lui dit-elle, prends possession de mon pauvre cœur de vierge. Sature-le d'angoisses, de tribulations, il le mérite, mais épargne les pécheurs. A la vue du péché, tu pleures, ma pauvre âme! Ah! pleure, pleure des larmes de sang! Pleure le jour et la nuit. Laisse le sourire à mes lèvres, mais donne les larmes à mon cœur. Qu'il soit criblé à son tour, qu'il soit noyé dans votre calice d'amertumes, ô Jésus. Toujours souffrir, mais aussi toujours aimer. Vous aimer, ô le Dieu de mon cœur.»⁹

Elle vient de le dire: si elle demande à Jésus de broyer son cœur, de la saturer d'angoisses et de tribulations, elle le supplie aussi de lui laisser le sourire aux lèvres. C'est là le signe d'un grand héroïsme. Et l'abbé Raymond l'a souvent noté; elle souffrait d'une manière indicible et dans son corps et dans son âme,

«mais ne laissait rien voir des souffrances de son âme; elle se montra à l'égard de tous pleine d'affabilité et de bienveillance.»¹⁰

«Il ne paraissait jamais rien devant les autres de ses désolations intérieures. Sa gaieté était toujours la même.»¹¹

Le 18 août 1862, alors que ses troubles intérieurs sont à leur comble, qu'elle est terriblement tentée contre la foi et l'espérance, son Père spirituel note:

«Rien ne paraissait de ses troubles devant ses compagnes.»¹²

Si Sœur Catherine-Aurélié sait souffrir en silence, le sourire aux lèvres, si elle peut accepter ainsi avec joie les souffrances et les douleurs les plus vives, c'est qu'elle a bien compris la valeur surnaturelle de ces présents de son divin Époux.

8. *Ibid.*, au 11 fév. 1862.

9. Lettre à l'abbé Raymond en date du 11 mars 1862.

10. *Journal*, au 31 janv. 1862.

11. *Ibid.*, au 27 avril 1862. Cf. *Ibid.*, au 8 janv. 1863.

12. *Ibid.*, au 18 août 1862.

«Mon sort, écrit-elle à son Père spirituel, oh! je ne le changerais pas pour le plus riche trésor... Je sens que mon cœur est plus amoureuxment avide de Jésus, de ses ignominies, de ses angoisses, de ses douleurs, que le mondain peut l'être de l'or, du plaisir et des honneurs.»¹³

Sœur Catherine-Aurélie a une compréhension juste et profonde de sa vocation de victime. Elle considère comme un «honneur» et une grâce d'être ainsi appelée à s'immoler pour les pécheurs en union avec Jésus sur la Croix, et elle veut lui prouver son amour pour lui en partageant ses douleurs. Et ce Jésus, elle veut l'aimer toujours de plus en plus, se souvenant de ce qu'il lui a dit lui-même au cours d'une vision :

«L'amour qui ne se traduit pas par la souffrance est un amour suspect et illusoire. (...). L'amour se nourrit dans la mortification, il se fortifie et s'accroît dans la souffrance endurée en vue de Dieu.»¹⁴

Alors, combien ne devait-elle pas aimer Jésus d'un amour vrai et profond, elle si généreuse dans sa vocation de victime clouée à la Croix de Jésus pour y vivre et y mourir avec lui! Et combien aussi Jésus devait inonder son pauvre cœur du feu de l'amour divin! Elle-même a levé le voile sur ce secret de son cœur :

«Malgré mes infidélités et ma profonde indignité, écrit-elle, le Doux Époux des Vierges m'introduit quelques fois dans la cellule mystérieuse de son Cœur tout brûlant d'amour.»¹⁵

Et, au contact de ce divin Cœur «tout brûlant d'amour», celui de sa petite épouse bien-aimée devient lui-même tout brûlant d'amour pour le céleste Époux. Ce phénomène mystique déjà constaté dans la vie antérieure de Sœur Catherine-Aurélie se renouvelle bien des fois au cours de ses deux années de noviciat. L'abbé Raymond en a souvent consigné le témoignage dans son *Journal* :

«À la suite de la communion, le feu s'allume dans sa poitrine, elle est embrasée, on sent l'ardeur du feu.»¹⁶

13. Lettre à l'abbé Raymond en date du 16 janv. 1862.

14. Paroles adressées à Sœur Catherine-Aurélie et rapportées par elle dans une Lettre à l'abbé Raymond en date du 30 avril 1862.

15. Lettre au même en date du 27 juin 1862.

16. *Journal* au 22 oct. 1861.

«Elle se sent brûlée dans tout son corps, elle est obligée de crier, elle ne sait quelle position prendre.

Une sueur froide apparaît sur ses mains qui ensuite deviennent toutes brûlantes, sa poitrine était tout en feu, cela /se/ sentait à travers ses vêtements. Elle répétait: Mon Dieu, préservez-moi du purgatoire, car il lui semblait en éprouver les douleurs.»¹⁷

«Elle sent un feu violent qui la brûle même dans sa chair. (...). Son cœur palpitait avec force, elle sentait qu'il tendait à briser sa poitrine pour en sortir: elle répétait Amour, Amour, ô ciel, ô ciel. (...).

Son corps avait pris une couleur de feu.»¹⁸

Elle écrit un jour à l'abbé Raymond:

«Ah! qu'il aime Jésus, qu'il aime et qu'il désire être aimé!
Jésus a pris pour nid ma poitrine. Puis-je porter en moi du feu sans brûler? Je brûle.»¹⁹

Oui, elle brûle du feu de l'amour divin. Le 18 février 1862, son Père spirituel note:

«À la communion, elle sent le feu la brûler même extérieurement, j'en ai senti l'ardeur par dessus ses habits. Elle disait: Je brûle, je n'en puis plus.»²⁰

C'est surtout après la sainte communion, devant le Saint Sacrement exposé ou le vendredi, que le feu de l'amour la brûle ainsi intérieurement et extérieurement; parfois aussi, le sang coule de son cœur. Souvent même, il lui suffit d'entendre parler de l'amour de Dieu pour que son cœur devienne un brasier ardent. Elle aime Jésus et se sait aimée de lui, comme il le lui révéla un jour au cours d'une vision. C'était un vendredi.:

«Elle tombe en extase, elle a une vision où Jésus lui montre son nom à elle gravé dans son cœur et l'assure de son amour, il lui prédit que le feu de l'amour la transformera en lui.»²¹

Toute réjouie, elle écrit aussitôt à son Père spirituel:

17. *Ibid.*, au 14 déc. 1861. Cf. *Ibid.*, aux 7, 13, 14, 15, 16 déc. 1861.

18. *Ibid.*, au 2 fév. 1862.

19. Lettre datée du 14 fév. 1862.

20. *Journal*, au 18 fév. 1862.

21. *Ibid.*, au 24 janv. 1862.

«Jésus m'aime, Jésus m'aime, *mon nom est à jamais gravé dans son Cœur.* (...) Ce sera moins le martyr de la chair que le feu de l'amour qui transformera ainsi l'amante en son Céleste et Divin Amant.»²²

Aveu bien important, car il nous révèle clairement qu'elle met bien la perfection dans l'amour et non dans la mortification et le crucifiement de la chair. Et nous savons par ce qui vient d'être dit combien ce feu de l'amour l'a littéralement brûlée, à tel point que Jésus lui-même l'appelle «fille de l'amour»²³ et lui signifie combien il l'aime à tout jamais en la pressant sur son divin Cœur²⁴ et en lui faisant voir son pauvre cœur uni à celui de son Époux divin de manière à ne plus faire avec lui qu'un seul et même cœur²⁵; en une autre circonstance, Jésus «lui apparaît avec des chaînes de feu et la lie à son cœur.»²⁶ Autant de révélations par lesquelles Jésus lui manifeste combien il lui est intimement uni par ce feu de l'amour qui brûle son cœur.

Et de combien d'autres grâces et faveurs le Christ Jésus n'a-t-il pas comblé son épouse bien-aimée durant son noviciat? C'est ainsi, par exemple, qu'en la fête de l'Annonciation, il l'introduisit dans une connaissance profonde de son mystère de l'Incarnation²⁷.

Souvent aussi la Très Sainte Vierge Marie se montre à elle, l'encourage et la console²⁸, «lui promet le ciel»²⁹ et la fait entrer, en quelque sorte, en participation des sentiments qui l'animaient elle-même quand elle vivait sur terre les mystères de la vie de son divin Fils³⁰.

Il a été dit plus haut comment la Très Sainte Trinité s'est manifestée à Catherine-Aurélié³¹. Cette même faveur lui fut renouvelée durant son noviciat:

22. Lettre à l'abbé Raymond en date du 24 janv. 1862.

23. *Journal*, au 2 avril 1863

24. Cf. *Ibid.*, aux 2 avril et 6 juin 1863.

25. Cf. Lettre à l'abbé Raymond en date du 19 au 23 juin 1857; *Journal*, au 19 juin 1857. Voir aussi Lettre à l'abbé Raymond en date du 28 janv. 1858; *Journal*, au 11 juin 1858.

26. *Ibid.*, au 6 mai 1863.

27. Cf. *Ibid.*, au 25 mars 1862.

28. Cf. *Ibid.*, aux 31 juil. et 30 août 1862.

29. *Ibid.*, au 14 nov. 1862.

30. Cf. *Ibid.*, au 25 déc. 1862.

31. Voir ci-dessus au Chapitre X

«Elle a une vision de la Sainte Trinité; elle voit les trois Personnes parfaitement égales entre elles, elle contemple leur beauté et un amour si ardent s'enflamme dans son cœur qu'elle sent son corps brûler au point de lui causer une vive douleur.»³²

«Elle voit le St Esprit comme un fleuve de feu dans lequel elle se plonge; elle se sent purifiée, embrasée.»³³

32. *Ibid.*, au 13 janv 1862.

33. *Ibid.*, au 24 mai 1863.

CHAPITRE QUATORZIÈME

HEUREUSE DE SE CONSACRER À DIEU PAR LA PROFESSION RELIGIEUSE

L'Institut des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang était fondé depuis bientôt deux ans. Sœur Catherine-Aurélié et ses premières compagnes achevaient leur deuxième année de noviciat accompli avec grande satisfaction et beaucoup d'édification. L'évêque et l'abbé Raymond qui veillaient de près à leur formation religieuse étaient donc en droit d'envisager la possibilité de leur faire émettre les vœux de religion.

La petite Communauté croissait avec l'arrivée de nouvelles aspirantes et la petite maison du bon Monsieur Caouette devenait trop exiguë pour la Communauté. Grâce à la générosité de l'abbé Edouard Lecours, curé de Notre-Dame du Rosaire, on put acquérir une maison plus spacieuse qui devait servir de monastère en attendant la construction d'un édifice plus grand. Après les réparations et transformations nécessaires pour accommoder cette demeure aux besoins de la Communauté, il fut décidé qu'elle serait occupée dès le 14 septembre 1863, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix et deuxième anniversaire de la fondation de l'Institut.

Il fut décidé aussi que ce serait à l'occasion de l'entrée dans le « Blanc Monastère », comme on l'appelait, qu'aurait lieu la cérémonie de la profession religieuse de Sœur Catherine-Aurélié. En ce même jour, elle-même et ses trois premières compagnes quitteraient cet habit provisoire qu'elles portaient durant leur noviciat pour revêtir l'habit blanc et le scapulaire rouge. Cependant, seule la Fondatrice prononcerait en ce jour ses vœux, ses trois compagnes devraient attendre encore quelques mois; on voulait marquer ainsi le rôle prépondérant de Sœur Catherine-Aurélié dans l'établissement de cette nouvelle Congrégation religieuse.

Reconnaissant dans cette invitation à faire profession une manifestation de la volonté de Dieu à son endroit, Sœur Catherine-Aurélié demanda à son Père spirituel de la préparer à faire cette consécration au Seigneur avec tous les sentiments intérieurs qui pouvaient la rendre agréable à son divin Époux. De son côté, elle ne négligerait rien pour s'y disposer de la meilleure manière possible.

«Au milieu de son travail, elle se tenait recueillie et occupée de sa profession. Elle passait les nuits à souffrir et à se préparer par la contrition et la prière.»¹

Mgr LaRocque, retenu à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe pour raison de maladie et ne se sentant pas assez fort pour présider la cérémonie du 14 septembre, avait prié Mgr Bourget de le remplacer. Celui-ci accepta avec joie et profita des jours précédant cette cérémonie pour donner aux Sœurs quelques instructions sur la sublimité de leur mission dans l'Église et l'étroite obligation qu'elles ont de répondre à l'appel du Seigneur en devenant de vraies victimes réparatrices.

À la veille de faire profession, Sœur Catherine-Aurélie sent le besoin d'exprimer à Mgr LaRocque sa reconnaissance pour son dévouement infatigable envers la petite Communauté et son bonheur d'être admise à la profession religieuse, mais surtout ses regrets et ses craintes devant ses misères.

«Mon Père, lui écrit-elle, je suis tout à la fois craintive et tremblante. Je suis couverte de confusion de me présenter à l'Époux avec si peu de mérites. Je me sens écrasée sous le poids de mon néant. Oh! je vous en prie, prenez pitié de mes faiblesses. Prenez-les toutes et noyez-les dans le Sang de l'Agneau Immaculé. Hâtez-vous de me purifier, de me blanchir dans ce Sang, afin que je sois plus digne des regards du Bien-Aimé! Bientôt, oui bientôt, je serai la petite mais bien indigne épouse de Jésus, l'Époux de Sang. Les sentiments pleins de suavité qui se rattachent à cette pensée sont mieux sentis que je ne saurais les exprimer. Mon Père, mes larmes inondent ce papier à l'idée que tant de bienfaits, tant de faveurs privilégiées vont demain m'être accordés, à moi, si vile, si coupable.»

Quoique bien consciente de son indignité, elle pourtant si pure, Sœur Catherine-Aurélie, continue en disant combien sa confiance en Marie et dans les mérites de Jésus chasse toutes ses craintes:

«Implorant, dit-elle, la protection de Marie la Vierge toute / puissante / et me couvrant des mérites du Divin Crucifié, je me sens confiante et heureuse, et je n'hésite plus à m'attacher irrévocablement à mon Dieu par les trois vœux de religion.

Ces chaînes qui me lieront à Jésus mon céleste Fiancé sont tissées, je le sais, de sacrifices. C'est ce à quoi j'aspire, ce que seul

1. *Journal*, au 11 sept. 1863.

je dois ambitionner. L'anneau qui tiendra ces chaînes c'est l'amour. Et vous savez, ô Père, qu'un amour généreux, fort et pur, ne connaît point ce mot: c'est assez. Il est toujours avide de prouver par tous les moyens à son usage ce qu'il peut faire pour l'objet aimé. (...).

Je veux, à quelque prix que ce soit, marcher avec Jésus au Calvaire, souffrir et m'immoler avec lui, travailler avec lui au rachat des âmes, à la gloire de son Père Éternel, et user le reste de mes jours à honorer son Précieux Sang.»²

Voilà très bien exprimés son idéal de vie comme religieuse du Précieux-Sang et celui que doivent poursuivre sans cesse celles qu'un appel de Dieu invite à sa suite dans cet Institut spécialement fondé à cette fin.

La translation de la maison «Caouette» au «Blanc Monastère» avait été fixée à l'après-midi du 14 septembre afin de permettre aux personnes éloignées de se rendre pour cet événement, le premier du genre qu'on eût encore vu à Saint-Hyacinthe.

Mgr Bourget prit le Saint Sacrement exposé dans l'ostensoir et le porta en procession au nouveau monastère où eut lieu la cérémonie de la bénédiction de l'habit religieux que devaient revêtir la Fondatrice et ses trois premières compagnes. À chacune d'elles, vêtues de la robe blanche, l'évêque donna le scapulaire rouge, en récitant cette formule:

«Recevez, ma Fille, cet habit, qui doit vous rappeler sans cesse le Sang de Jésus-Christ que vous faites profession d'honorer d'un culte spécial. Regardez-vous comme imprégnée de ce Sang Précieux, et que le souvenir de l'affection que Jésus vous a témoignée en le versant, vous embrase du feu de son amour.»

Puis, revêtant chacun du grand manteau blanc, il dit:

«Fille de Marie Immaculée, vous devez imiter votre Mère dans sa pureté. Les Vierges qui suivront l'Agneau sans tache seront vêtues de blanc. Recevez, ma Fille, ce vêtement blanc pour marque de la pureté du cœur que vous conserverez toujours sans tache, afin que, lorsque les noces de l'Agneau seront venues, vous y soyez introduite avec la robe nuptiale, et que vous ayez le bonheur de le suivre partout dans ses démarches éternelles.»

Ensuite, l'évêque donna à chacune un cierge allumé en disant:

2. Lettre datée du 13 sept. 1863.

«Recevez, ma Fille, la lumière du Christ, en signe de votre immortalité, afin que morte au monde, vous viviez pour Dieu. Levez-vous du milieu des morts et le Christ vous illuminera.»

Monseigneur imposa alors un nom nouveau à chacune d'elles³, puis elle se retirèrent en chantant le répons «*Regnum mundi: J'ai méprisé le royaume du monde et toute la pompe du siècle pour m'attacher à Notre-Seigneur Jésus-Christ.*»

À cet instant commença le moment le plus solennel et le plus touchant de cette longue cérémonie, celui de la profession religieuse de la Fondatrice. Sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang vint s'agenouiller aux pieds de l'évêque. À celui-ci qui lui fit remarquer qu'il lui faudrait beaucoup de courage pour persévérer jusqu'à la mort dans ce genre de vie rempli de toutes sortes d'immolations qu'elle voulait embrasser, elle répondit:

«Oui, Monseigneur, je veux, en faisant mes vœux de religion, consacrer ma vie au culte du Précieux Sang de Jésus et à celui de Marie Immaculée. Je veux me faire victime pour manifester mon amour à mon Sauveur, et pour procurer le salut des âmes. Je désire monter au Calvaire et m'associer aux souffrances du divin Rédempteur, embrassant pour cela tous les sacrifices imposés par l'état de perfection que je veux suivre. Connaissant mon indignité, mon extrême bassesse et mon peu de fermeté, je me défie de moi-même; mais j'attends tout de Celui pour qui je quitte tout, j'espère qu'il m'accordera la grâce de persévérer dans le Saint État auquel je crois qu'il m'a appelée.»

Et l'évêque lui répondit:

«Puisque vous persistez dans cette bonne volonté, il vous est permis, ma Fille, d'accomplir ce que vous avez résolu.»

Alors, Monseigneur et l'assemblée à genoux, tous récitèrent les Litanies des Saints pour implorer leur intercession auprès de Dieu et les inviter en quelque sorte à venir assister aux noces mystiques de l'Agneau immaculé avec son épouse bien-aimée. Puis, devant le Saint Sacrement exposé Sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang,

3. Sœur Catherine-Aurélie reçut comme nom: Sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang; Sœur Elisabeth Hamilton, celui de Sœur Marie-de-l'Immaculée-Conception; Sœur Sophie Raymond devint Sœur Sophie-de-l'Incarnation; et Sœur Euphrasie Caouette reçut le nom de Sœur Euphrasie-de-Saint-Joseph.

«d'une voix ferme et assez forte pour être entendue de tous les assistants, prononça, en présence de Jésus-Hostie, les vœux qui l'unissaient à lui pour jamais.»⁴

Dès que le Saint Sacrement fût replacé dans le tabernacle, le Pontife lui imposa le voile, lui donna la croix qu'elle portera sur sa poitrine pour l'encourager dans les luttes, puis lui passa à l'annulaire de la main droite l'anneau, signe de son alliance mystique avec le céleste Époux des vierges, en lui disant :

«Portez-le toujours à votre doigt comme un gage de l'amour qui doit vous unir à Jésus dans la religion pour se consommer dans le ciel.»

Se levant alors, elle répondit :

«Je suis l'épouse de Celui que les anges servent et dont les cieux admirent la beauté : comme un gage de foi, il m'a donné son anneau.»

Ce fut ensuite le chant de l'Antienne : «*Veni, Sponsa Christi*: Venez, épouse du Christ, recevez la couronne que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité.» Et l'évêque, mettant une couronne de fleurs blanches sur la tête de cette épouse du Christ, lui dit :

«De même que vous êtes couronnée par Nos mains sur la terre, ainsi méritez d'être couronnée de gloire dans le ciel par le Christ votre Époux.»

Toutes ces paroles du Cérémonial prononcées par Sœur Catherine-Aurélié-du-Précieux-Sang au cours de cette touchante cérémonie exprimaient, certes, ses sentiments intérieurs et l'idéal sublime qu'elle voulait poursuivre toute sa vie durant. Mais, nous serait-il possible de pénétrer plus avant dans son esprit et son cœur pour connaître davantage l'attitude de son âme et ses aspirations les plus secrètes? Les confidences qu'elle fit à son Père spirituel et la lettre qu'elle lui écrivit à ce sujet nous le permettent.

S'offrant à Dieu comme victime désireuse de souffrir en union avec le Christ, elle avait voulu se présenter devant le Seigneur, au jour de sa profession religieuse, dans cet état de victime; c'est pourquoi, elle portait en ce jour sa ceinture de fer aux pointes aiguës qui entraient dans sa chair⁵. Quelle sincérité héroïque!

4. *Annales de la Communauté des Sœurs du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe*, Vol. I, p. 49.

5 Cf. *Journal*, au 15 sept. 1863

«Une puissance irrésistible, écrivait-elle à l'abbé Raymond, me porte à suivre la route de l'Amour Crucifié. Ce sera sur les traces de Sang dont la victime a rougi le chemin... que je marcherai dans la route du Calvaire. C'en est fait, j'estime plus pour moi les croix, les épreuves intérieures et extérieures que la main toute sage et toute paternelle du Dieu d'amour m'envoie, que toutes les consolations et jouissances que ce même amour peut m'accorder. Donc, je le bénis de toute mon âme de celles qu'il m'a envoyées jusqu'à présent et de celles qu'il me ménage pour l'avenir. Ne doutant pas que l'œuvre du P/récieux/S/ang/ est l'œuvre de Dieu, je sens aussi qu'il faut qu'elle soit mise dans le creuset des tribulations pour être éprouvée, et je consens à y être moi-même abimée.»⁶

Puis, continuant ses confidences, Mère Catherine-Aurélië reconnaît combien le choix que l'Église a fait d'elle-même comme Supérieure des vierges qui veulent comme elle se vouer au culte du Précieux Sang l'oblige à les former, surtout par son exemple, à marcher, à la suite du Christ, sur la route du Calvaire. S'appuyant sur la grâce de Dieu, elle leur apprendra à y monter généreusement, à s'y laisser immoler constamment et universellement, et à y mourir amoureuxment. Par cette même grâce de Dieu, elle sera victime pour l'Église entière. Cet idéal la fascine et fait naître en elle une «faim des abaissements et des humiliations» :

«Ô saint anéantissement de tout moi-même, dit-elle, que je te désire, que je pressens vivement ton efficacité!... Que j'ai faim d'être humiliée et méconnue!»

Dieu, qui donne sa grâce aux humbles⁷, bénira l'œuvre que sa servante entreprend avec tant d'humilité, d'amour et de générosité; de rapides progrès sont assurés à cet Institut naissant des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang.

6 Cette Lettre ne porte pas de date précise, mais elle est probablement de la fin de sept. 1863

Notons-le ici en passant, le 15 septembre 1863, le lendemain de la profession de la Fondatrice, Mgr de Saint-Hyacinthe confirma la nouvelle professe dans sa charge de Supérieure de la Communauté. Malgré la confusion que lui cause ce titre de Supérieure et celui de Mère, Sœur Catherine-Aurélië sera désormais Mère Catherine-Aurélië-du-Précieux-Sang.

7. Jacques, 4, 6; I Pierre, 5, 5.



Mère Catherine-Aurélié du Précieux-Sang.



Maison-Blanche. Deuxième monastère du Précieux-Sang.

UN JEUNE INSTITUT RELIGIEUX EN PLEIN ESSOR

Mère Catherine-Aurélie est bien consciente qu'elle doit, plus que jamais, frayer à ses Sœurs la route de l'immolation et du renoncement, et, dans son grand amour pour Dieu et les âmes, elle accepte toutes les épreuves et souffrances que la bonté de Dieu lui ménage. Et ces épreuves ne tardent pas à fondre sur elle. Dans son *Journal*, l'abbé Raymond ne manque pas de mentionner bien souvent les souffrances qui l'accablent, la faim qui la torture, les peines intérieures qui déchirent son âme si délicate¹, mais aussi la patience admirable avec laquelle elle endure tout, surmonte ses douleurs et remplit tous ses devoirs².

La force qui lui fait accepter et même désirer toutes ces souffrances et ces peines, c'est son amour, un amour plus fort que la douleur, plus fort que la mort. Au milieu de toutes ces épreuves, elle le dit :

« Je veux aimer Jésus lui seul. »³

Et, pour nourrir cet amour et le rendre sans cesse de plus en plus ardent et total, elle médite souvent les souffrances de Jésus dans sa Passion, participe elle-même aux douleurs du Sauveur⁴, et s'efforce aussi de développer chez ses Sœurs une grande dévotion à Jésus souffrant et au Chemin de la croix.

La fidélité exemplaire de la Mère Fondatrice à sa vocation de victime et la générosité de ses Filles à marcher sur ses traces ne pouvaient qu'attirer la bénédiction du Seigneur. Depuis deux ans déjà, de nouvelles aspirantes s'étaient jointes à elle et à ses trois premières compagnes, et plusieurs d'entre

1. Cf. *Journal*, aux 15, 16 sept., 2, 7, 9, 11, 21, 24 oct., 2, 9, 18, 21, 24, 30 nov., 23, 25 déc. 1863. Voir aussi Lettres à l'abbé Raymond en date des 12, 16, 22 déc. 1863.

2. Cf. *Journal*, aux 2 et 7 oct. 1863.

3. *Ibid.*, au 16 sept., 1863.

4. Voir la Lettre à l'abbé Raymond en date du 20 oct. 1863; cette Lettre est une belle méditation sur la Passion du Christ.

elles terminaient leurs deux années de formation en vue de l'émission des vœux de religion.

Le 8 décembre 1863, six novices étaient admises à la profession religieuse; c'étaient d'abord les trois compagnes et co-fondatrices de Mère Catherine-Aurélie: Sœur Marie-de-l'Immaculée-Conception, Sœur Sophie-de-l'Incarnation et Sœur Euphrasie-de-Saint-Joseph, auxquelles s'ajoutèrent Sœur Joséphine-du-Saint-Sacrement⁵, Sœur Lucie-de-la-Sainte-Croix⁶, et, comme converse, Sœur Marie-du-Calvaire⁷.

Avec la Mère Fondatrice qui avait fait profession trois mois auparavant, l'Institut, comptait donc maintenant sept professes de vœux perpétuels, puisqu'à ce moment la première profession était, de droit, perpétuelle; il n'y avait pas alors, comme de nos jours, une période de vœux temporaires avant les vœux perpétuels.

En outre, à pareille date, le noviciat comptait déjà une novice et neuf postulantes.

La nouvelle Communauté semblait donc bien affermie; on pouvait se permettre beaucoup d'espoir pour l'avenir. Mais, ce qui, chez Mgr LaRocque et l'abbé Raymond, fondait ces espoirs, c'était moins le nombre croissant des membres de cet Institut que leur générosité, leur joie même à se faire victimes avec le divin Crucifié, acceptant la vie austère et mortifiée, sans se laisser effrayer par la pauvreté et les privations de toutes sortes, alors qu'elles auraient pu, au sein de leurs propres familles, jouir de leurs aises et d'une grande liberté. La générosité avec laquelle toutes acceptaient cette vie de prière, de silence et de solitude, cette vie cachée, humble et d'égards mutuels inspirés par la charité la plus surnaturelle, faisait l'admiration de la Mère Fondatrice ainsi que de toute personne qui entrait en contact avec les Sœurs; et c'était là aussi le gage des bénédictions du Seigneur sur cette Institut naissant.

Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang pouvait redire à Mgr LaRocque ce qu'elle lui écrivait précédemment:

«Ne craignez donc rien, mon tout aimé Père, le Seigneur bénira votre œuvre. Jésus, voyant dans mes vierges, vos filles, de petites copies de Marie, il les porte dans son cœur avec

5. Née Joséphine Bourdages, de Montmagny.

6. Née Lucie Gendron, de Sainte-Rosalie.

7. Née Olympe Tourangeau, de Cap-Santé; elle fut, durant de nombreuses années compagne de voyage de la Mère Fondatrice et son infirmière.

tendresse.. Ne craignez rien, nous sommes toutes petites, et c'est la petitesse, la faiblesse que Dieu choisit pour confondre la force. Lancez votre cœur dans la barque amoureuse de l'espérance .

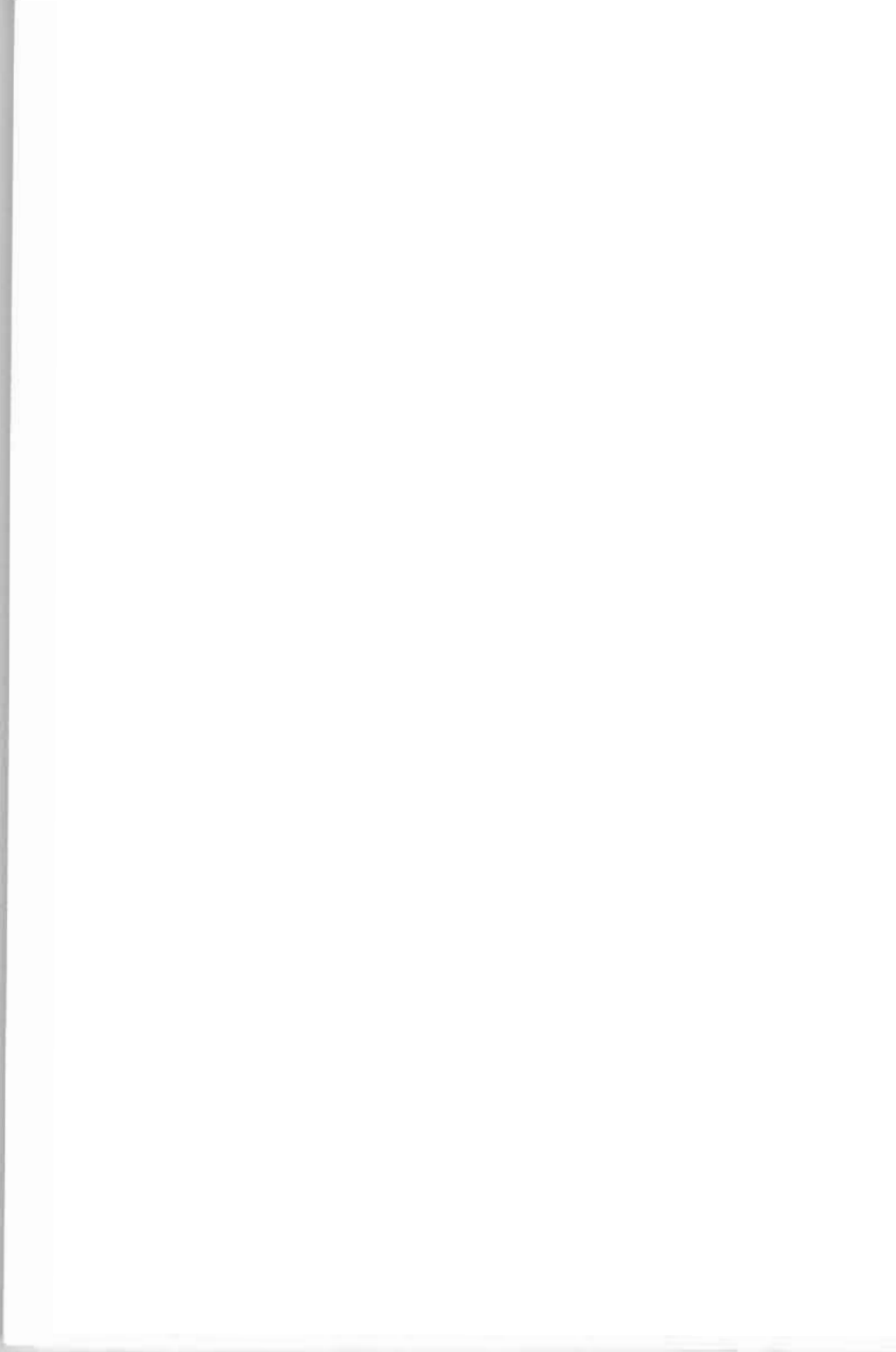
Un mot de mes bien-aimées petites!... Leurs cœurs paraissent bien fermés aux jouissances profanes et bien ouverts aux douces influences de la grâce, et surtout à la pureté de Marie. Elles ont le courage de tous les sacrifices, et veulent, à quelque prix que ce soit, suivre l'Agneau Immaculé partout où il va, même, je dis plus, surtout dans les sentiers durs et pénibles du Calvaire.»⁸

Au terme de cette année 1863 composée d'une suite continuelle de bienfaits de la part de la divine Providence, tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre matériel, la jeune plante qu'avait produite le grain de sénévé jeté en terre deux ans auparavant s'était tellement accrue et donnait de telles espérances pour l'avenir que Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe pouvait écrire à Mgr Bourget tout son espoir que

«cette petite œuvre grandira et fera bénir et aimer le Seigneur.»⁹

8. Lettre datée du 23 mai 1862. Voir aussi Lettre au même en date du 24 juin 1863

9. Lettre datée du 29 déc. 1863.



SOUFFRIR ET BRÛLER D'AMOUR

Mère Catherine-Aurélié le sait bien: sa vocation, c'est de brûler d'amour pour son Bien-Aimé et de faire brûler les cœurs de ses Filles d'un grand amour pour le divin Maître en les invitant à marcher généreusement, elles aussi, sur le chemin du Calvaire, car elle en avait la conviction profonde, la souffrance, désirée et offerte à Dieu avec amour en union avec Jésus crucifié, est l'expression d'un amour vrai, d'un grand amour.

Souffrir pour son Bien-Aimé et avec lui était sa vocation, et Jésus le lui avait révélé bien des fois et de nouveau il le lui redit.

«C'était un jour d'exposition du S. Sacrement. À la communion elle entend Jésus lui dire bien distinctement: J'ai aimé en souffrant, souffre en aimant. Ces paroles furent accompagnées d'une lumière intérieure qui lui fit comprendre qu'elle avait encore beaucoup à souffrir, mais que l'amour sanctifierait et consolera ses douleurs.»¹

Elle doit souffrir, et beaucoup souffrir, d'abord pour progresser toujours davantage dans ce dur travail de transformation intérieure et d'une plus grande ressemblance avec le divin Crucifié. Elle doit souffrir aussi pour satisfaire pour les péchés des pécheurs dont elle entrevoit parfois l'état lamentable². Elle doit souffrir encore et mériter ainsi, pour son Institut, des vocations fortes, des âmes fermées aux plaisirs de ce monde et prêtes à se sacrifier comme victimes expiatriques. En outre, elle doit souffrir pour mériter le rayonnement de son Institut qui, appelé à faire du bien et à sauver les âmes en détresse, progresse et commencera bientôt à se répandre par les fondations. Et elle doit souffrir pour exercer elle-même un apostolat fructueux et efficace auprès de ces personnes bien nombreuses qui, déjà, s'adressent à elle pour recevoir conseils et consolations.

1. *Journal*, au 5 fév. 1865

2. Cf. *Ibid.*, aux 4 fév., 12 mars, 20 déc. 1864

Jusqu'à sa mort, elle exercera ce rôle glorieux de l'expiation par la souffrance et les croix de toutes sortes. Jusqu'à sa mort, elle sera ainsi sur la croix, unie à son divin Époux dans les atroces douleurs d'une passion qui ne finira qu'avec son dernier souffle, comme Jésus sur le Calvaire. Elle s'est offerte comme victime expiatoire pour les péchés des hommes, et, Dieu agréant cette offrande, c'étaient alors sans cesse pour elle de nouvelles et de cruelles douleurs se succédant en son corps et en son âme. Les pages du *Journal* de son Père spirituel sont pleines des mentions sans cesse répétées des malaises physiques et des désolations intérieures qui fondent sur elle. Et souvent, le sang coule de son front, de ses mains, de ses pieds et de son côté entrouvert, principalement quand elle est associée aux souffrances de la Passion du Christ. Elle est prête à toutes les immolations et, comme le Christ, elle veut se sacrifier et s'immoler pour épargner et sauver les pécheurs. Quel héroïsme et quelle fidélité à l'invitation que son divin Époux lui a adressée de s'unir à lui dans ses souffrances pour le salut des âmes!³

Son désir de sauver ainsi les pécheurs, en s'immolant pour eux en union avec Jésus, est si ardent qu'elle accepterait les plus atroces douleurs si, à certains moments, son Père spirituel n'intervenait pas pour retenir son zèle et lui refuser de s'imposer telle ou telle pénitence. Un exemple entre plusieurs, tel que noté par l'abbé Raymond dans son *Journal*:

«Elle veut avec un fer chaud graver le nom de Jésus sur son cœur. Pour tenter un essai, elle fait rougir des broches de fer au feu, et elle se les applique en divers endroits sur le bras. Elle me dit: Je crois que je viendrai à bout d'écrire, ces broches ne me font pas trop de mal.

J'ai vu, ajoute l'abbé Raymond, plusieurs traces de brûlures sur toute la largeur du bras. Elle me fit des instances pour obtenir de graver le nom de Jésus dans la nuit. Je m'y refusai pour le moment. Ô héroïsme!»⁴

On le voit, malgré sa faim de souffrance, elle subordonne ses désirs à l'obéissance la plus entière; un refus de faire telle ou telle pénitence est pour elle une mortification exigée par Dieu lui-même; elle n'a qu'à accepter avec amour.

3. Jésus lui a souvent demandé, comme preuve de son amour pour lui, de participer à sa Passion pour le salut des pécheurs; v.g., cf. *Ibid.*, au 10 sept. 1864; Lettre à l'abbé Raymond en date du 5 mars 1864; Écrit confié au même en sept. 1864.

4. *Journal*, au 26 fév. 1865.

Son Père spirituel lui ayant donné une permission générale de se mortifier en tout ce qui n'altérerait pas sa santé, elle savait en profiter pour s'imposer toutes sortes de mortifications. C'est ainsi, par exemple, qu'elle avoua un jour

«que depuis dix ans elle n'a jamais bu d'eau hors ses repas, et cela pour les âmes du Purgatoire.»⁵

Il a été dit plus haut que, souvent, le Christ a invité sa chère épouse à participer à sa Passion et c'est avec joie et amour qu'elle a toujours accepté cette invitation qu'elle considérait comme un honneur, une grande grâce et un devoir d'amour; et sa participation étroite aux douleurs physiques ainsi qu'aux sentiments intérieurs du divin Crucifié la transforme tellement à l'image de son Bien-Aimé que celui-ci peut lui dire:

«Tu portes ma ressemblance dans les douleurs que tu éprouves.»⁶

Dès lors, Jésus ne peut que l'aimer et lui donner bien des marques de son tendre amour pour elle; il la presse dans ses bras⁷, la caresse⁸, la fait reposer sur son Cœur⁹, lui donne à boire à son côté¹⁰, et même

«la fait entrer dans son Cœur en lui disant: Je t'ai prise éternellement pour mon épouse. Ta vie présente et ta vie future ne feront que comme un jour d'amour et d'union avec moi.»¹¹

Un matin, à la communion,

«elle s'est sentie tout inondée du sang divin, même corporellement: elle voyait d'une manière mystérieuse ce sang pénétrer dans sa chair et dans son sang, elle était comme transformée.»¹²

Et, que de fois encore, soit après la sainte communion, soit quand elle est en adoration devant le Saint Sacrement, Jésus se montre à elle et

5. *Ibid.*, au 4 avril 1864

6. *Ibid.*, au 20 janv. 1864

7. Cf. *Ibid.*, au 10 juil. 1865

8. Cf. *Ibid.*, aux 24 juil. 1864, 26 déc. 1865, 20 juil. 1866, 1^{er} janv. 1867, etc.

9. Cf. *Ibid.*, aux 24 mars, 25 et 27 nov. 1864, 18 juin 1865, etc.

10. Cf. *Ibid.*, aux 2 avril, 30 juin 1865, 13 fév. 1867

11. *Ibid.*, au 8 déc. 1864

12. *Ibid.*, au 16 juil. 1865. Voir aussi *Ibid.*, aux 8 août, 18 oct., 21 nov. 1865.

réchauffe son cœur d'un amour brûlant, à tel point que tout son corps devient littéralement brûlant! La croix qu'elle porte sur sa poitrine devient chaude et brûle les mains de qui veut la toucher. Et, aux cours d'une vision, Jésus lui fait comprendre combien il l'aime d'un amour de prédilection et veut la sanctifier, l'embraser d'amour et se l'unir dans une seule et même vie d'amour. Il lui dit :

«Je veux faire de ton cœur un vase d'élection, l'arche de ma divinité; et de ton corps, un vase de sainteté, par la souffrance. Je l'ornerai de ma propre beauté, je te sanctifierai par ma sainteté, je t'enrichirai de mes propres mérites. Regarde.

Les ombres de la foi disparaissent, dit-elle. J'entrevois l'Époux Divin. Sur son sein palpitant d'amour, je vois un vase plus pur et plus brillant que l'or, d'où s'exhalent des flammes de la plus ardente charité, qui vont se perdre dans le cœur du bien-aimé qui semble tout haletant d'amour! (...). La flamme s'augmente, le cœur de Jésus se dilate. Je vois des chaînes de feu qui, semblables à l'aimant, attirent le petit vase et le submergent dans l'océan infini du Cœur de Jésus; ce sont quelques gouttes de ma vie qui sont tombées dans le sein de l'Éternité.»

Et Jésus lui fait entendre ces paroles bien prometteuses :

«Ta vie se distillera en amour!»

C'est pour elle un appel à un amour plus intense; son cœur y aspire :

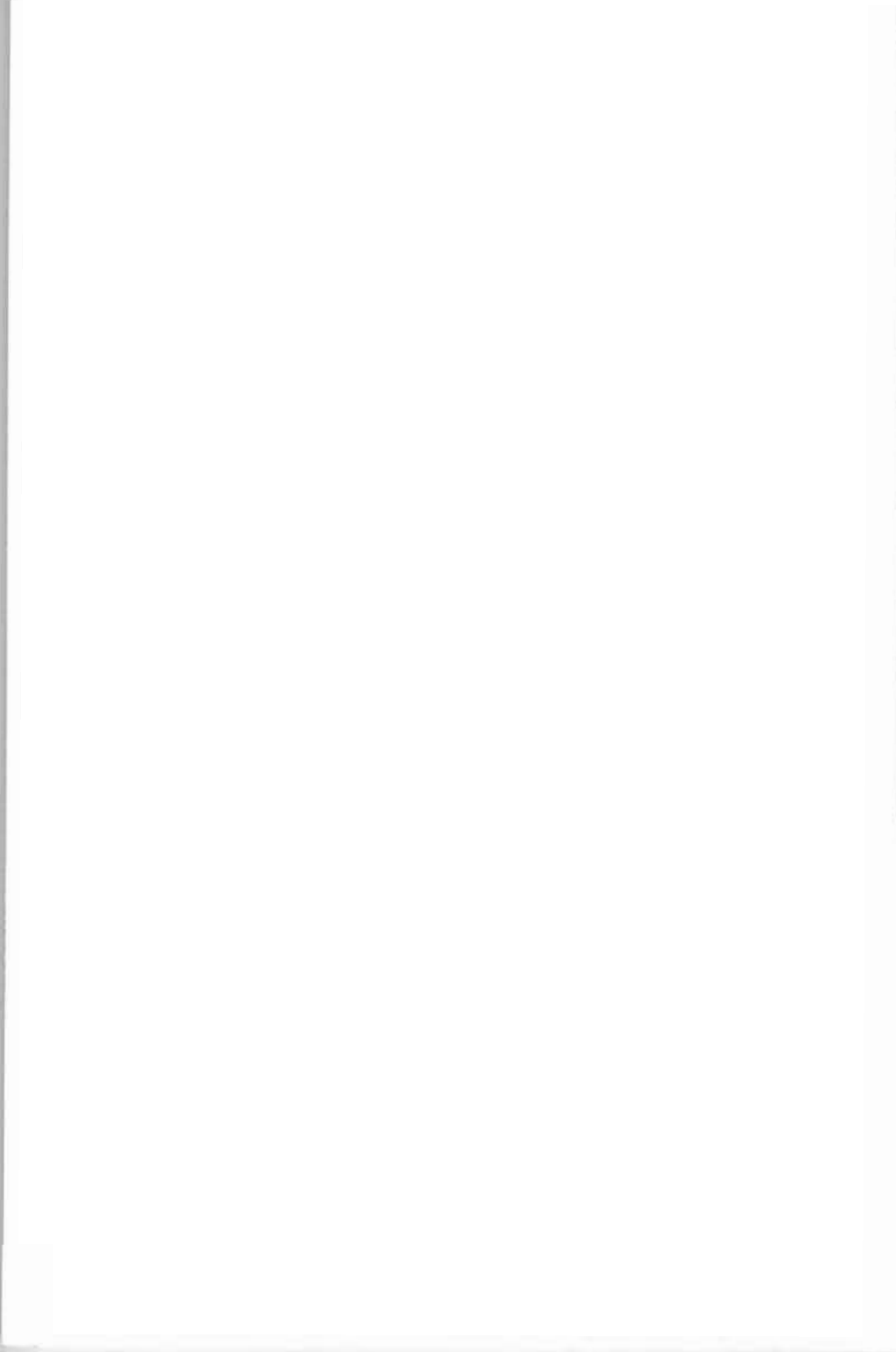
«Oh! s'écrie-t-elle, je voudrais sentir mon cœur s'ouvrir et répandre sans cesse aux pieds de l'amant fidèle, des flots brûlants d'amour! (...). Que n'ai-je à lui offrir les transports d'amour des Séraphins (...). Que n'ai-je surtout les élans brûlants de Marie; que n'ai-je à lui offrir son Cœur pur et blanc pour lit de repos!

Jésus, touché des désirs de son épouse, lui dit, en se perdant dans son dénué cœur: Ici je suis dans le lieu de mon repos; c'est dans cette humble et obscure retraite que je veux faire ma demeure, car elle respire l'odeur virginale de ma Mère (...). Je veux de toi et de moi, ne faire qu'une seule et même vie.

Comme une cire molle, mon âme se fondait en entendant ces inconcevables paroles. J'étais comme noyée dans un déluge de grâces, et en même temps, comme abîmée jusqu'au centre de la terre. Toute la journée, j'ai ressenti comme un feu divin circuler dans mes veines; je l'ai senti dans la moëlle de mes os; ma chair était brûlante, ma langue desséchée... l'eau ne pouvait la rafraîchir. C'était du Sang qu'il me fallait! C'était le regard de l'Ami Divin! (...). C'était le baiser de l'Époux! (...).

Les grâces que Dieu ne cesse de me prodiguer sont si grandes, si étendues, qu'elles dépassent infiniment les bornes de ma faible intelligence; elles sont telles que je ne puis avoir d'excuse, si je ne cours pas dans la voie qu'il m'a montrée, si je ne le sers pas avec une inviolable fidélité »¹³

13. Lettre à l'abbé Raymond en sept. ou oct. 1864



«MA VIE TOUT ENTIÈRE CONSACRÉE
AU CULTE DU SANG»

Mère Catherine-Aurélie vient de le dire: elle serait sans excuse si elle ne courait pas dans la voie que Jésus lui a montrée, si elle ne se montrait pas d'une grande fidélité à remplir cette noble mission qui est sa vocation personnelle: souffrir et aimer, mais aussi, comme Jésus le lui a demandé déjà, répandre la dévotion à son Sang divin, faire connaître et aimer l'efficacité sans limite de ce Sang versé par son Rédempteur pour le salut des âmes¹.

Et Jésus lui redit:

«Petite épouse, voici mon Sang! il est si bouillant d'amour pour les hommes, que mes veines ne peuvent plus le contenir. Il coule par torrents et on le laisse perdre... il faut que, par ton moyen, il se répande au moins sur un grand nombre d'âmes, et qu'il fasse des vierges ardentes et brûlantes.»

Et elle de répondre:

«Vos paroles, ô l'unique Aimé de mon cœur, émeuvent et font tressaillir tout mon être (...). Intimement persuadée que je puis tout par votre grâce, (...), je veux énergiquement travailler à faire connaître et aimer le prix de la rédemption du genre humain (...).

Ma vie tout entière, consacrée au culte du Sang, sera mon chant de reconnaissance.»²

En lisant les nombreuses lettres écrites par Mère Catherine-Aurélie durant cette période de sa vie, on constate un progrès et un approfondissement constants de sa dévotion affectueuse envers le Sang précieux de Jésus. Souvent, elle chante et célèbre les magnificences de l'Eucharistie qui lui donne de communier au Sang de Jésus.

1. Voir ci-dessus Chapitre XI.

2. Écrit confié à l'abbé Raymond en juin 1864, sans date précise.

«Je veux, à l'adorer, dit-elle, vouer toute mon existence.
(...).

Le Sang de l'Agneau coule largement, il déborde: ouvrons nos pauvres et dénués cœurs, il les inondera de ses flots vivifiants; attachons nos lèvres au Cœur de Jésus Crucifié dont les veines le laissent couler par torrents (...).

Le Sang (...), rien ne résiste à sa puissance: l'âme (...), si elle le boit dignement, deviendra plus brillante que le feu (...). Le Sang embrase le cœur d'un amour séraphique... il change en Dieu!!

Oh! que je m'estime heureuse de lui avoir consacré ma vie tout entière.»³

«Le Sang change en Dieu», vient-elle de dire. Cette pensée la poursuit et l'invite à utiliser cette efficacité du Sang de Jésus pour la conversion des pécheurs:

«Le Sang transforme en Dieu. Ô chef-d'œuvre de puissance et d'amour! vite, vite, jetons du Sang sur les cœurs languissants et mourants des pécheurs, ils seront sauvés (...). Plongeons-nous nous-mêmes dans ce bain mystérieux afin de devenir toutes pures, toutes de feu, toutes embrasées de zèle pour le salut des âmes.»⁴

Mère Catherine-Aurélie sent toujours en elle un zèle ardent pour la gloire du Sang de Jésus, un besoin immense de déployer toute son énergie pour le salut des âmes. Elle brûle d'aimer Jésus et de glorifier ce Sang divin⁵, et son idéal, c'est

«Vivre pour la gloire du Sang, ou mourir du désir de la procurer.»⁶

Elle se sent, comme elle l'affirme, «saintement altérée de la gloire du Sang et avide d'en passionner tous les cœurs»; et, dans un saint enthousiasme, elle s'écrie:

3. Lettre au même en date du 10 fév. 1864.

4. Lettre au même en date du 12 juin 1864.

C'est très souvent qu'elle recommande cette pratique de faire descendre le Sang rédempteur sur les âmes justes pour les consoler et les purifier, sur les pécheurs pour les convertir, sur les âmes du Purgatoire pour les soulager et les délivrer de leurs peines.

5. Cf. Lettre au même en sept. 1864.

6. *Annales de la Communauté*, au 1er janv. 1865, p. 81.

«J'ai soif d'aimer. Je suis en proie à cet indicible tourment de l'amour qui me laisse dans un abîme d'ineffables souffrances et de brûlants désirs...

Je voudrais être *fleuve* pour submerger avec moi dans la mer du Sang le torrent de l'iniquité qui coule sur la terre.

Je voudrais que le *vent* fût mon souffle pour porter d'un pôle à l'autre la devise de mon cœur: Vivre pour glorifier le Sang ou mourir du désir de le voir glorifié.

Je voudrais être *chasseur* pour courir dans les plaines du monde, à perte d'haleine, après les brebis égarées pour leur lancer la flèche de l'amour:

Je voudrais être *chevalier* pour porter partout l'étendard ensanglanté de la Croix et combattre contre les ennemis du Christ, mon Roi...

Je voudrais être *tourterelle* pour gémir en secret dans les solitudes lumineuses des plaies de l'adorable Sauveur.

Je voudrais être *cerf* pour aller dans tous les lieux où coule la source eucharistique, étancher ma soif insatiable.

Je voudrais être un *Ange* pour adorer, un *Séraphin* pour aimer le Dieu d'amour.»⁷

Sa vie, elle la consacre à la gloire du Sang du Sauveur, et Jésus lui dit combien il accepte ce désir de son cœur. Elle venait de communier, et, dans sa grande humilité.

«elle a voulu s'anéantir à la vue de son indignité; mais Jésus lui a dit que son sang avait effacé toutes ses fautes, qu'il l'aimait singulièrement, qu'il l'associait à ses douleurs et à ses mérites et qu'il voulait qu'elle fût LE MARTYRE ET L'APÔTRE DE SON SANG; elle a été frappée de ces dernières paroles et elle a accepté avec joie sa destinée.»⁸

7. Lettre à l'abbé Raymond en date du 24 août 1865.

Ce saint enthousiasme de mère Catherine-Aurélie qui voudrait être «fleuve, vent, chasseur, chevalier, tourterelle, cerf, Ange et Séraphin» pour aller passionner tous les cœurs et les inviter à glorifier le Sang de Jésus, fait penser ici à ce même désir de travailler à la gloire de Dieu qui enflammait le cœur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et lui faisait souhaiter d'être «guerrier, apôtre, docteur et martyr». Et tout comme sainte Thérèse qui a trouvé sa vocation dans l'amour qui renferme toutes les vocations, Mère Catherine-Aurélie dit, elle aussi, sa «soif d'aimer», d'«aimer le Dieu d'Amour», et, comme elle l'affirme, elle veut user ses jours à aimer uniquement ce qu'elle doit aimer. Voir *Manuscrits Autobiographiques de sainte Thérèse de Lisieux*, présentés par le R.P. FRANÇOIS DE SAINTE-MARIE, O.C.D., éd. en un Vol., Carmel de Lisieux, 1957, pp. 227-229.

8. *Journal*, au 11 juil. 1866. C'est le jour même de son anniversaire de naissance; elle a 33 ans.

«Vivre pour la gloire du Sang», c'est sa vie, sa vocation. Son cœur soupire sans cesse pour la même fin :

«la glorification du Sang (...). Mon Père, écrit-elle à l'abbé Raymond, la soif qui tourmentait autrefois votre enfant est la même. Le Sang, c'est encore toute sa vie, c'est toute son espérance, toute sa force, son amour et son repos. Endormie ou éveillée, elle ne rêve qu'à *lui* ! Peut-on ne pas penser à ce que l'on voit, à ce que l'on sent, à ce que l'on goûte?»⁹

9. Lettre datée du 19 nov. 1866

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

LE «SITIO» DE MÈRE CATHERINE-AURÉLIE-DU-PRÉCIEUX-SANG

Aimer, souffrir et vivre pour la glorification du Sang de Jésus, voilà, en quelques mots, la vocation de Mère Catherine-Aurélie. C'est aussi celle de toutes ces vierges qui viennent se joindre à elles dans l'Institut fondé à cette fin.

Longuement, elle a réfléchi sur cette invitation que lui a adressée le Christ lui-même et, par elle, à ses Filles. Et voici qu'au cours d'une nuit d'adoration devant le Saint Sacrement exposé, s'appuyant sur cet autel que domine le Dieu d'amour, elle laisse déborder son cœur et écrit d'un seul jet ses sentiments personnels et ses motifs en instituant la Communauté des vierges du Précieux-Sang. Elle confia ensuite ces pages à Mgr Larocque qui voulut en faire comme la charte de cet Institut.

Ces pages, si denses de l'Esprit de Dieu, nous livrent le secret de son cœur, l'esprit qui anime toute sa vie et doit animer chacune de ces âmes privilégiées que Dieu appelle à marcher à sa suite dans une vie d'adoration, de réparation, de souffrance, dans une vie toute d'amour parfait que la fidélité, la constance et la générosité rendent sans cesse de plus en plus pure, sainte et féconde pour la gloire de Dieu et la salut des âmes. Ce «Sitio» de la Mère Fondatrice, tout rayonnant de la lumière et de l'amour qui inondaient son cœur, est la meilleure expression de son idéal vécu tout au long de sa vie. C'est, après sa mort, son testament spirituel où l'on sent passer le souffle brûlant de l'Esprit Saint voulant embraser le cœur de toutes ces vierges qui, au cours des siècles, viendront consacrer leur vie à la gloire du Sang du divin Crucifié.

L'étude méditative de ce texte permet d'y découvrir une merveilleuse ordonnance des idées qu'il renferme.

Depuis de longues années, Mère Catherine-Aurélie contemple le divin Crucifié et participe à ses souffrances. Et dans son cœur, elle sympathise à toutes les douleurs du divin Cœur. Elle a entendu ce cri de Jésus en Croix: «Sitio: J'ai soif».

Épuisé par une nuit de prière intense, d'émotions et de fatigues, torturé par les tourments d'une affreuse Passion et d'un cruel crucifiement qui lui ont fait perdre tout son Sang, Jésus souffre d'un dessèchement ardent de tout son corps qui allume en lui une soif brûlante, et il s'écrie: «Sitio: J'ai soif». Cette plainte arrachée à Jésus par la douleur physique est pleinement voulue de sa part pour nous manifester la soif qui le brûle intérieurement. Il a beaucoup plus soif de notre amour, de nos âmes, de notre salut, que d'un breuvage matériel qui adoucirait sa torture physique.

Ce cri du Cœur de Jésus, Mère Catherine-Aurélie l'a entendu et compris dans son propre cœur: le cœur aimant de l'épouse comprend ce que dit le Cœur de l'Époux bien-aimé. Voilà pourquoi, le cri déchirant sorti du Cœur du Crucifié a trouvé un si vif écho dans son propre cœur à elle.

«Le mystérieux '*Sitio*' que le divin Crucifié a fait entendre du haut de sa croix, écrit-elle, a trouvé écho dans mon pauvre cœur. Je l'ai médité, je l'ai goûté, je l'ai compris; et à mon tour, je me suis écriée, dans un ardent transport: 'J'ai soif'. Dans la vive ardeur qui me presse, je voudrais être d'aimant pour attirer tous les cœurs, afin de les donner tous à Jésus-Christ. Mais, n'étant que ce que je suis, un vil néant, je me tourne vers Celui qui est tout, et le conjure au nom de son Sang et de son amour, de subjuguier lui-même tous les cœurs à son doux empire, d'en faire autant de sources d'eau vive où il puisse étancher sa soif brûlante. Je lui demande cette grâce surtout pour les timides vierges qui, comme moi, ont entendu et compris le dernier cri de l'Agneau immolé: 'J'ai soif'.»

Et c'est précisément pour étancher cette soif du Cœur de Jésus qui a soif de notre amour et de notre salut, qu'elle a voulu des cœurs vierges pour *Prier, Réparer et Souffrir* dans l'amour, en union avec la Victime Sacrée, pour le salut des pécheurs. C'est pourquoi, elle continue:

«Je n'ai pas de paroles pour exprimer l'étendue du brûlant désir qui a jailli du cœur de Jésus dans le mien. Jésus est altéré d'amour: je voudrais des cœurs qui lui rendissent amour pour amour, qui le dédommageassent de l'abandon, de l'indifférence et de l'impiété des pécheurs; des cœurs qui s'unissent, pour *prier, réparer et souffrir*, à celui de la Victime Sainte qui sut tant aimer, tant obéir, tant souffrir pour le bonheur et le salut des âmes. Mais ceux qu'il a aimés jusqu'à la folie de la Croix, qu'il a comblés de ses bienfaits, qu'il a traités comme ses amis, comme ses frères, s'éloignent de Lui, après l'avoir insulté et saturé d'amertumes. En vain, Ô Jésus, jetez-vous sur eux, pour les captiver, un long et amoureux regard, les folies du monde les

absorbent, ils ne voient rien, ils n'entendent rien; il faut que d'autres se dévouent à leur place.»

S'adressant maintenant à toutes celles qu'elle a appelées plus haut «les timides vierges» à qui elle veut communiquer sa flamme et son courage, elle leur adresse un vibrant appel et les invite à s'unir à elle-même «pour parachever ce qui manque à la Passion du Christ pour son Corps qui est l'Église»¹, c'est-à-dire, pour prier, réparer et souffrir en union avec la Divine Victime du Calvaire pour le salut des âmes. Pour remplir une si noble vocation, il leur faut un cœur plein d'amour puisé dans l'Eucharistie; et le Christ qui a soif d'être aimé étanchera sa soif en buvant l'amour de leurs cœurs:

«Élues de la souffrance, leur dit-elle, venez; vos cœurs sont petits, mais ils sont pleins de l'amour qu'ils ont puisé dans les plaies du Sauveur. Enivrez-les encore de votre Sang, ô Jésus; puis, venez, buvez à leurs cœurs; étanchez en eux cette soif insatiable des âmes qu'a allumée en vous le feu de l'amour.»

Le péché est une profanation du Sang de Jésus, car le pécheur, que le Christ a sauvé de l'esclavage du péché en versant son Sang, méprise en quelque sorte la valeur divine salvatrice de ce Sang en lui préférant la satisfaction éphémère du péché auquel il retourne. Pour réparer pareil débordement de malice qui inonde le monde, il faut des âmes qui acceptent avec amour de réparer cette méchanceté des hommes; c'est une vocation divine que celle d'accepter de porter la Croix de Jésus et de souffrir avec lui pour le salut des pécheurs. C'est ce que Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang rappelle à ces âmes généreuses qui veulent travailler à cette œuvre de réparation:

«Dieu veut, dit-elle, que les profanations de son Sang soient réparées, que les hommes soient sauvés. Il nous invite, il nous presse, il nous commande de travailler à l'œuvre de la Réparation; il attend notre faible concours. Défiantes de nous-mêmes, mais confiantes dans Celui qui peut tout, nous nous abandonnons avec une sainte ardeur à cette vocation divine.»

Mais, pour suivre cette vocation, il faut aimer, il faut se laisser transformer par l'amour, il faut devenir amour. Et, pour en arriver là, il faut se dérober aux sollicitations malsaines d'un monde où le péché s'affiche et attire bien des âmes; il faut la solitude et le silence d'un cloître, école de vertu, de louange à Dieu et de sacrifice en union avec Jésus:

1. Colossiens, 1, 24.

«Dans l'amour qui nous presse, il faut nous dérober aux vents glacés du siècle; il nous faut la solitude et la retraite, la paix et le silence, il nous faut les murs du cloître où, dégagées des soucis et des sollicitudes des mondains, nous puissions travailler de toutes nos forces pour la gloire de celui qui a tant travaillé à l'œuvre de notre salut. Il nous faut l'ombre divine du sanctuaire, où nous puissions à toute heure lancer vers le sein de Dieu nos désirs, nos soupirs et nos humbles prières imprégnées de sacrifices. *Comme Jésus, par Jésus, en Jésus*, nous devons prier pour celui qui ne prie pas, pour celui qui gémit, pour celui qui blasphème, pour celui qui sacrifie son éternité à des intérêts périssables, pour l'homme ingrat qui méconnaît et oublie le Divin Crucifié et le crucifie chaque jour.»

Les Religieuses du Précieux-Sang doivent prier pour tous les besoins de l'Église et des âmes:

«Les vierges du Sang prieront pour la sanctification des peuples, leurs prières feront descendre une bienfaisante rosée sur les apôtres du Christ, qui évangélisent leurs frères encore assis à l'ombre de la mort; elles obtiendront pour le pécheur la grâce du repentir. Les vierges *réparatrices* prieront aussi pour le cœur que la souffrance déchire et que le désespoir poursuit; elles prieront pour que le juste soit plus juste, pour que la vierge soit plus vierge, pour que le prêtre soit plus saint, pour que la flamme de son zèle soit plus vive et qu'il soit plus digne dispensateur du Sang divin. À l'exemple de leur séraphique et douce protectrice, Ste Catherine de Sienne, elles travailleront avec ardeur dans le vaisseau agité de l'Église, verseront le baume de la prière sur ses blessures profondes et brûleront de donner leur sang, leur vie, la moelle même de leurs os pour la défense de sa sainte cause; enfin par leurs gémissements et leurs mortifications, elles attireront les grâces dont la terre a soif; et si elles sont véritablement *contemplatives*, Dieu donnera à leurs âmes des ailes divines, pour voler comme des Anges partout où les intérêts du Bien-Aimé les appelleront.»

Les Religieuses du Précieux-Sang seront donc contemplatives au sens le plus strict du mot. Elles sont appelées à vivre dans la solitude du cloître pour y pratiquer le détachement le plus absolu de tout le créé et tendre à l'union la plus intime avec Dieu. Leur vie ne veut être qu'un geste d'amour pur. C'est la meilleure part. Elles comprennent bien cette beauté exceptionnelle de leur vocation; il ne leur reste qu'à y être fidèles, héroïquement fidèles, en se laissant conduire par Jésus, le Divin Sacrificateur, qui les unira à son propre Sacrifice et fera d'elles des «hosties vivantes» sans cesse immolées et offertes pour la gloire du Père:

«Petites vierges, qui avez appris de la bouche même du Sauveur, leur dit-elle, l'excellence de la part que vous avez choisie dans la vie contemplative, et qui avez soif d'amour pur, de sacrifices et de souffrances, ne résistez pas au souffle de Dieu qui vous pousse vers la solitude; laissez-vous conduire par la main sacrée qui vous a choisies entre mille, pour faire de vous des hosties vivantes, qu'il veut immoler à la gloire de son Père.»

C'est avec joie que les vierges choisies par Dieu pour devenir «des hosties vivantes» doivent venir se mettre sous la protection spéciale de Dieu et s'initier à la vie du ciel en y faisant l'expérience de l'union intime à Dieu, en buvant au Calice du Sang du Christ à la table eucharistique:

«Venez avec joie vous abriter sous la tente que son amour vous a préparée; venez goûter les divines espérances de la vertu; venez faire le saint apprentissage de la vie du Ciel; venez sentir combien sont vives les joies de l'innocence et de la foi, les larmes du repentir, les ardents transports de la table eucharistique; venez boire au calice que le Seigneur vous offre; il est plein d'une liqueur si suave que lorsqu'on y a trempé ses lèvres, on veut l'épuiser tout entier. Venez; ici vous trouverez la voie qui mène à la véritable douleur de l'âme, à la sainte angoisse du zèle, qui n'est plus une pénitence mais une grâce.»

La Religieuse du Précieux-Sang doit être configurée à Jésus crucifié; c'est sa vocation. C'est sur le Mont-Calvaire que l'amour de Dieu l'attire et l'embrasera avec douceur:

«Venez, venez vous reposer sur l'arbre sacré de la croix; venez sous ses rameaux empourprés, prendre vos ébats, vous nourrir de ses fruits; venez vous y dérober aux poursuites de l'ennemi du salut; venez et voyez, par expérience, combien le joug du Seigneur est doux et léger!»

Après avoir invité avec insistance les vierges élues par le Seigneur, voici que Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang va leur résumer en quelques phrases les devoirs de leur vocation:

«Pour sanctifier les œuvres de leur obscure retraite, ouverte par les soupirs, les prières et les sacrifices, et pour remplir dignement les fins de leur sublime vocation, les *Religieuses Adoratrices du Précieux Sang, filles de Marie Immaculée*, n'oublieront jamais qu'elles se sont consacrées à Dieu, en présence de *Jésus-Hostie*, comme victimes *réparatrices*, et que toujours il faut que les Anges et les hommes les voient au sommet de la Sainte montagne, tenant entre leurs mains le calice du salut, et unissant leur voix à celle du Sang, pour

demander, pour elles et pour leurs frères, grâce et pardon. À la vue de ce signe saisissant de l'inexprimable amour de son Verbe fait chair, les entrailles de notre Père qui est dans les cieux se dilateront, pour laisser tomber sur tous les points du globe les flots de sa miséricorde.»

Pour être ainsi de parfaites victimes réparatrices consacrées à Dieu en union avec Jésus-Hostie, il leur faut des vertus peu communes; mais il leur faut surtout cette vertu qui contient et anime toutes les autres: un amour infatigable et courageux, prêt à tous les sacrifices, prêt à verser jusqu'au sang de son cœur, à l'exemple du Christ dont la vie ne fut qu'un acte perpétuel d'amour qui a fait de lui la Victime du Calvaire.

Et, ici le cœur de la Mère Fondatrice est tellement embrasé de cet amour, qu'elle ne craint pas d'insister et de se répéter pour mieux communiquer à ses Filles les sentiments qui l'animent

«Mais, encore une fois, leur dit-elle, pour marcher fidèlement sur les traces du divin Libérateur, et faire de nous des holocaustes perpétuels, il faut posséder des âmes infatigables, aspirant à tous les dévouements comme à tous les sacrifices, des âmes courageuses qui n'hésitent pas à épancher le sang de leurs cœurs, par des sueurs versées dans l'austère exercice du travail et de la pénitence. Il faut ici des âmes ivres de cet amour qui a fait brûler Jésus du désir d'être baptisé d'un baptême de Sang. L'amour, oh! l'amour, c'est ce germe divin qui a produit le fruit de la croix. C'est lui qui a chargé Jésus du bois du sacrifice et lui a donné la force de voler à la Sainte montagne. Oui, c'est l'amour qui l'a pressé de s'immoler pour nous. C'est l'amour, plutôt que les fouets et les épines cruelles, qui a tiré le Sang de ses veines! C'est l'amour qui l'a fait se cacher sous la faible apparence du pain, pour se donner à nous tout entier. C'est l'amour qui en fait le Roi des Martyrs. La vie du Christ fut un acte d'amour perpétuel. Dans le sein de sa Mère, dans la crèche de Bethléem, à Nazareth, sur la sanglante montagne, Jésus offrit à son Père des sacrifices d'amour. Maintenant sur l'autel, nouveau Calvaire où l'amour l'enchaîne, il s'immole encore chaque jour; il lance des flèches de feu sur les âmes justes pour les embraser de la pure flamme qui consume son cœur, et sur les pécheurs pour les toucher, les convertir, et en tirer le repentir de l'amour.»

Mère Catherine-Aurélien-du-Précieux-Sang est tellement éprise d'amour pour Jésus que son cœur s'épanche en effusions d'un amour inassouvi. Elle abonde en accents qui cherchent à entraîner les âmes à aimer comme elle aime elle-même. Son idéal, c'est Jésus, l'Amour parfait qui s'est fait notre

modèle. Les vierges du Précieux-Sang doivent brûler du désir de lui ressembler et de marcher sur ses traces:

«Oui, notre Jésus, leur dit-elle, est tout chanté: c'est le parfait modèle de l'amour. Nos âmes, ravies des charmes de cet Époux d'amour, brûlent de désir de lui ressembler et de marcher sur ses traces; elles choisissent la montagne de la myrrhe et la colline de l'encens pour la demeure de leur exil. Le chemin est court, la route est toute tracée: marchons, mes amies, mes sœurs, à la suite de l'Époux de Sang, pour nous devenu victime, *en nous, avec nous et pour nous* désirant continuer cette vie d'immolation et de louange à la gloire de son Père, et pour le plus grand bien des âmes. Notre Amour a été crucifié; soyons crucifiées avec Lui; il nous a donné tout son Sang, donnons-lui tout notre amour: lavons ses plaies sacrées avec des larmes d'amour. Chaque jour sur l'autel du nouveau Calvaire, immolons-lui mille victimes / d'amour /; réparons les outrages qu'il y reçoit, par des chants d'amour.»

En contemplant ainsi Jésus crucifié qui a donné tout son Sang pour nous, Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang laisse échapper de son cœur cette aspiration que doit aussi partager chacune de ses Filles du Précieux-Sang:

«Amant solitaire, j'ai soif d'être avec toi, victime à mon tour; j'ai soif de partager tes douleurs, de pleurer les outrages et l'oubli des pécheurs.»

Le Dieu que nous servons est un Dieu-Amour; notre vie, comme celle du Christ, doit être un amour vivant; nous devons être tout amour, et si la religieuse du Précieux-Sang poursuit avec un courage héroïque cet idéal de charité parfaite, le Dieu-Amour effacera ses misères, se l'unira à lui-même et la transformera à sa ressemblance. Quel encouragement à croître dans cet amour qui s'élabore dans la pratique d'une vie cachée, d'une vie de sacrifice et d'oubli de soi qui rend plus proche du Divin Crucifié!

«*Dieu est Charité*, il oubliera nos profondes misères, il nous enchaînera à son autel avec des liens indissolubles, liera notre volonté à sa volonté adorable, confondra nos sentiments avec les siens; il transformera en nous tout ce qui s'oppose à la sainteté de notre état, et, avec les brûlants Séraphins, il nous permettra de rendre au calice de son Sang un perpétuel hommage d'adoration; il nous laissera partager sa vie de pauvreté, d'abnégation, d'opprobre et de délaissement. Il faut que dans l'humble sanctuaire des vierges du cloître, la douce ardeur du sacrifice règne jour et nuit. Il faut que les Épouses du Dieu du

Calvaire vivent dans l'abjection, l'oubli et la souffrance; car rien n'attire avec plus de charmes son amour, que le parfum des vertus que ses épouses cachent dans leur sein; et plus elles veulent se dérober aux yeux du monde, plus elles sont proches du *doux Solitaire*, aimant et souffrant pour elles.»

La Religieuse du Précieux-Sang est fille de Marie; à l'imitation de cette Mère Immaculée, elle doit, elle aussi, avoir un cœur très pur, un cœur brûlant de charité, où resplendissent toutes les vertus et où est exclue «toute atteinte, si légère soit-elle, à la pureté, à la chasteté, à la virginité, splendeur de cette charité.»² Le cœur de la vierge du Précieux-Sang doit être, à l'image du Cœur Immaculé de Marie, sa Mère, un jardin clos que la prudence, l'humilité et le détachement des choses de ce monde protègent et réservent à Jésus seul, l'Époux céleste. C'est ce que le «Sitio» veut maintenant leur rappeler:

«Le cœur de la Religieuse du Précieux-Sang, fille de Marie Immaculée, doit être aussi, comme celui de sa Mère très sainte, un calice vivant, pur et blanc, où circule sans interruption le Sang de Jésus. Il doit être le jardin clos de l'Époux, qui répand partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Il doit être comme le lys de la vallée qui, en s'élevant modestement vers le ciel, embaume de son parfum. Il lui faut une haie d'épines, afin qu'il ne se flétrisse pas au contact d'une main étrangère; cette haie c'est la prudence, l'humilité et la pénitence.»

Tout au long de ce «Sitio», Mère Catherine-Aurélie a laissé parler son cœur embrasé d'amour pour dire à ses Filles quel est l'esprit de leur vocation sublime et ses exigences. Elle termine par une ardente prière adressée à la Vierge Immaculée, la Mère du Bel Amour, la Mère de l'Amour crucifié, pour qu'elle baigne leurs âmes dans le Sang pur et vermeil de son Fils et fasse ainsi de chacune d'elles une hostie toute blanche et éclatante de pureté, digne d'être offerte au Père en union avec l'Hostie sainte et immaculée de nos autels. Le vêtement rouge et blanc qu'elles portent comme Religieuses du Précieux-Sang doit leur rappeler sans cesse cet idéal de leur vie toute consacrée à la gloire du Sang de Jésus qui purifie et rend leurs âmes virginales blanches comme le lys.

«Puissent ces lignes, leur dit-elle, tracées dans le Sang de Jésus, par une main bien indigne, tourner à la gloire de Dieu!

2. DOM EUGÈNE VANDEUR, O.S.B., «*Sitio*», *J'ai soif! ou Testament Spirituel de la Mère Catherine-Aurélie Caouette. Commentaire*. Mont-Laurier (Canada), Moniales Bénédictines, 1955, p. 315.

Puisse la Mère du bel amour, de l'amour crucifié, les bénir pour mes filles! Puisse-t-elle réaliser aussi l'ardente prière que je lui adresse pour leur bonheur! Puisse-t-elle empourprer sans cesse leurs âmes du Sang pur et vermeil du Bien-Aimé — qu'elle lui a fourni — et faire d'elles des Hosties blanches, dignes d'être offertes sur l'autel mystique! Qu'enfin, elle nous porte elle-même, sur son aile maternelle, dans la véritable demeure, le ciel, pour y chanter ensemble, avec nos amies: Thérèse, Agnès, Catherine, etc., etc., le cantique des Vierges, au festin de l'Agneau!»³

Ce «Sitio», expression de son propre idéal, Mère Catherine-Auréliedu-Précieux-Sang le vivra toute sa vie durant et s'efforcera de le faire vivre par chacune de ses Filles et dans chacun des monastères qu'elle fondera dans la suite. Et, comme le Christ mourant, elle veut mourir elle-même en disant au Père son «Sitio»: sa soif d'aimer et de faire aimer son Dieu; c'est pourquoi, elle avait fait écrire en grosses lettres sur le mur de sa chambre ce mot: «Sitio» dont la vue et l'amour ardent qu'il provoquait en son cœur épuisé l'invitaient à souffrir et à mourir pour le salut des âmes en union avec son Divin Époux crucifié. Et c'est ainsi que, le 6 juillet 1905, elle exhala son dernier soupir dans un dernier «Sitio», dans un dernier cri d'amour qui résumait et couronnait admirablement bien une vie d'amour héroïque toute consacrée à la gloire du Sang rédempteur du Christ Sauveur des hommes. «Elle avait passé sa vie à communier, comme dit l'Apôtre, aux souffrances de son Christ; elle lui était devenue conforme dans la mort. Ainsi s'était-elle rendue digne d'avoir part à sa résurrection glorieuse.»⁴

Dans le texte du «Sitio» de Mère Catherine-Auréliedu-Précieux-Sang, le thème premier en importance, celui qui anime le tout, c'est l'amour. Jésus a manifesté son amour pour nous en versant son Précieux Sang; il a soif d'amour, et le message de la Mère Fondatrice est, avant tout, une pressante invitation à apaiser cette soif du Sauveur en répondant à l'amour par l'amour. Ce fut là le grand motif qui la poussa à fonder cet Institut du Précieux-Sang. Deux ans avant cette fondation, alors que son directeur lui demandait: «Quelle sera la caractéristique de l'Institut qui doit être fondé?», elle répondit d'un seul mot qui jaillit directement de son cœur: «Amour».

C'est pourquoi, dans l'Introduction aux Constitutions, Monseigneur Joseph LaRocque, se faisant l'écho de la pensée de la Fondatrice écrit:

3. Ce «Sitio» de Mère Catherine-Aurélié a été lu à la Communauté le 25 nov. 1865.

4. DOM VANDEUR, *Op. cit.*, p. 52; Philippiens, 3, 10.

«Or, le petit Institut, qui est né et qui vit sous le glorieux nom du Précieux Sang, est appelé à retracer et à refléter, autant que possible, l'image de la divine charité avec laquelle ce Sang divin a été répandu: charité dont ce Sang a été et sera toujours le signe, l'expression, la mesure et le gage.»

Et quand il fera parvenir aux Sœurs le livre des Constitutions, Monseigneur leur rappellera que leur vocation est, avant tout, un appel à l'amour.

«Le grand but de la vie chrétienne, et encore plus de la vie religieuse, c'est l'amour de Dieu et du prochain. Vous êtes des filles d'amour, vous êtes ici parce que vous avez voulu vivre d'amour, vous aviez besoin d'aimer Dieu et d'aimer les âmes.»

Si la Religieuse Adoratrice du Précieux-Sang de Jésus se consacre comme victime réparatrice, c'est uniquement par amour; son renoncement, ses mortifications et ses prières sont autant de manifestations de son amour.

Jésus l'a dit à Mère Catherine-Aurélië-du-Précieux-Sang:

«J'ai besoin d'amour, il me faut beaucoup d'amour. Vois comme mon cœur est brûlant d'amour. Il aime et veut être aimé.»⁵

Et son devoir comme Fondatrice, ce sera d'aimer, mais aussi d'embrasser d'amour le cœur de ses Filles, comme le lui rappelle l'abbé Raymond en lui écrivant:

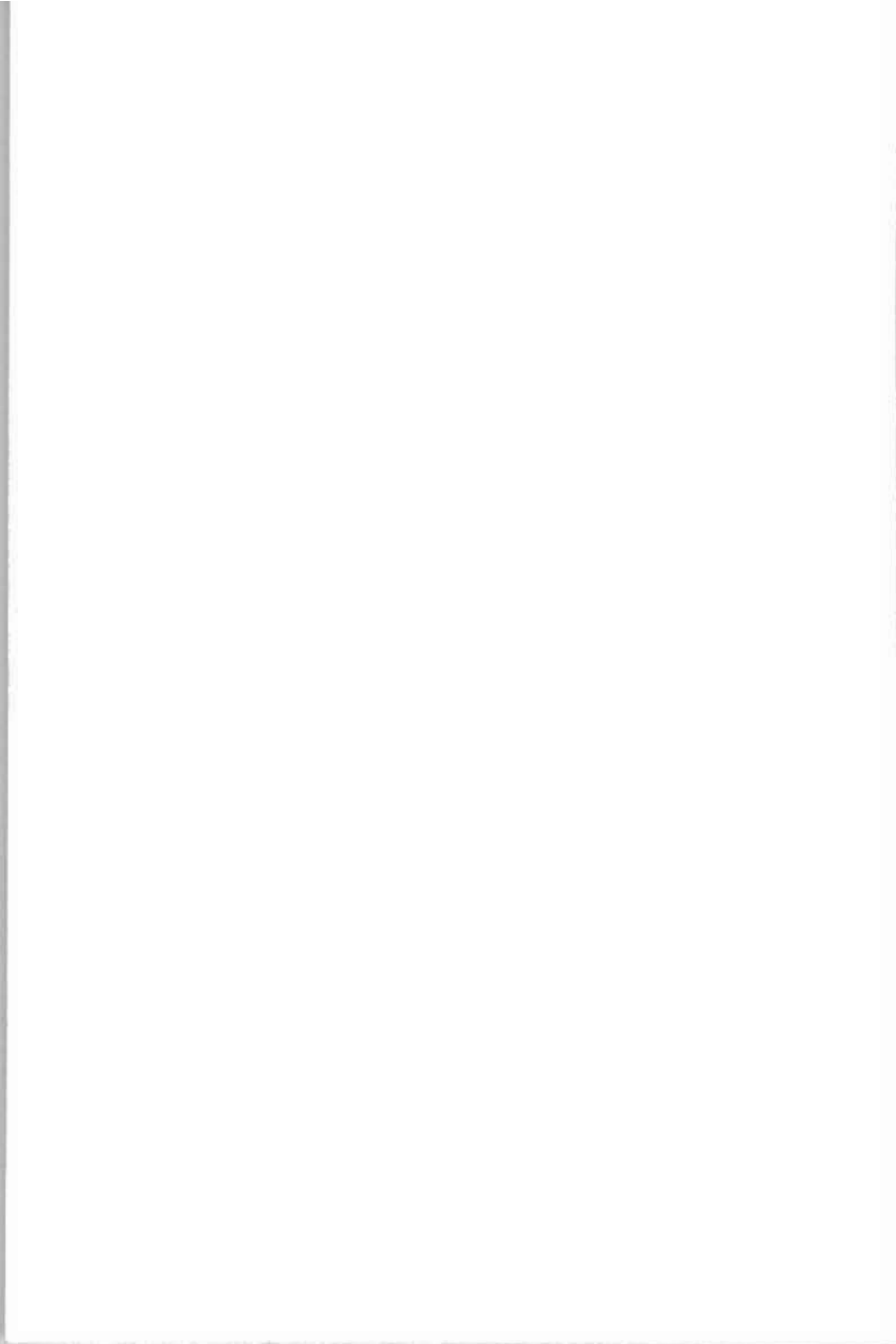
«Qu'est-ce que Jésus vous demande? Ce qu'il a donné. De l'amour. Donnez-lui le vôtre. Aimez-le, en compatissant à ses souffrances. Aimez-le, en pensant à sa grandeur pour vous en réjouir. Aimez-le, en allant lui sourire à son berceau. Aimez-le, en vous plaisant à croire à son extrême bonté envers vous, en vous regardant comme ardemment aimée de lui malgré vos misères. Aimez-le, en lui répétant de bouche et de cœur que vous l'aimez. Aimez-le, en acceptant toutes les souffrances corporelles et morales qu'il vous envoie et cependant en lui demandant une santé suffisante pour remplir vos devoirs essentiels. Aimez-le, en travaillant à la grande, sainte et délicieuse œuvre qu'il vous a imposée: celle de le faire aimer de cœur /par/ des vierges pures et humbles. Faites-le aimer d'elles, par l'amour que vous inspirerez et qui de votre âme passera dans la leur. Faites-le aimer, par les paroles brûlantes, quelque brèves qu'elles soient, que vous leur adresserez, soit en commun, soit

5. Lettre à l'abbé Raymond en date du 27 janv. 1864.

en particulier. Faites-le aimer, en reprenant vos sœurs de leurs fautes avec charité et fermeté parce que ces fautes sont opposées à l'amour. Faites-le aimer, en maintenant autant que possible le recueillement, sans lequel ne peut avoir lieu ce qui enflamme l'amour: l'oraison. Faites-le aimer, en priant beaucoup pour ces filles chères de **votre cœur**; la grâce de l'amour viendra quand vous la **demanderez** pour elles... Faites produire souvent des actes d'amour. Ne craignez pas de paraître extravagante (...). Ce n'est pas pour vous seule que Jésus vous parle! Ce qu'il vous donne d'ardeur, il veut que vous le transmettiez aux autres. Allez souvent vous embraser aux pieds de l'Enfant Jésus, ou auprès du tabernacle, et ensuite répandez le feu. Ce sera par les flammes de l'amour, et pas autrement, que seront **consumés** les défauts qui peuvent apparaître encore dans vos filles. **Encore** une fois, brûlez et faites brûler! C'est votre mission.»⁶

Cette mission, Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang l'a bien comprise, et son cœur brûlant d'amour s'est efforcé de faire brûler du même amour le cœur de ses Filles dans ce message d'amour qu'est son «Sitio». Voilà pourquoi, le thème premier de cette invitation qu'elle leur adresse est l'amour. Voilà pourquoi aussi ce mot «amour» revient quarante fois sous différentes formes dans ces quelques pages du «Sitio»; il en est l'âme et le principe vivificateur, car l'amour comprend tout, explique, anime et vivifie toute la vie de la Religieuse Adoratrice du Précieux-Sang de Jésus.

6. Lettre de l'abbé Raymond à sa dirigée en date du 10 janv. 1864.



L'ÈRE DES FONDATIONS COMMENCE

Au mois de septembre 1863, lors de l'installation des Sœurs dans le «Blanc Monastère», Mgr Joseph LaRocque dit à la Mère Supérieure:

«Si cette maison est remplie quand je mourrai, je chanterai avec joie mon *Nunc dimittis*.»¹

Et les postulantes se présentèrent si nombreuses dans les années qui suivirent que Monseigneur l'évêque vit ses espoirs bien vite surpassés. À la fin de 1863, les Sœurs étaient déjà dix-sept, et, le 14 septembre 1866, trois ans seulement après leur entrée dans ce «Blanc Monastère», elles sont vingt-sept, dont dix-huit professes de vœux perpétuels et neuf novices ou postulantes. Ces chères «colombes», comme se plaisait à les appeler Mgr LaRocque, s'entassaient dans cette demeure qui, il y a à peine quelques années, était considérée comme une «vaste» maison et qui, maintenant, ne suffisait plus à recevoir les nombreuses aspirantes qui continuaient toujours à vouloir s'unir à ces vierges réparatrices.

Il fallait construire. La construction d'une première aile du monastère régulier fut donc décidée. Le 9 avril 1866 fut le jour choisi pour le commencement des travaux. Comme bien des fois dans le passé, la Communauté fit appel à son céleste Protecteur, saint Joseph; des dons imprévus arrivèrent et, dès le 26 juin 1867, les Sœurs purent occuper les deux premiers étages aménagés à leur intention. Deux ans plus tard, le 2 juillet 1869, elles pouvaient prendre possession des deux étages supérieurs. Et alors, le «Blanc Monastère» devint la «Maison Blanche». C'est dans cette «Maison Blanche» que Mgr Joseph LaRocque fixa sa demeure à partir du 29 septembre 1869, ayant demandé au Souverain Pontife d'être relevé de sa charge épiscopale pour raison de santé. Jusqu'à sa mort, il put ainsi

1. *Le Livre d'Or de l'Institut du Précieux-Sang*, p. 66.

encourager de sa présence et de ses soins paternels cette Communauté du Précieux-Sang qui fut la grande œuvre de sa vie².

Le 31 juillet 1866, à l'occasion de l'Intronisation du nouvel évêque de Saint-Hyacinthe, qui n'était autre que Mgr Charles LaRocque, cousin germain de Mgr Joseph LaRocque, l'évêque de Toronto, Mgr John-Joseph Lynch, visita les Sœurs du Précieux-Sang et réitéra une demande qu'il avait déjà faite en date du 1er novembre 1864 d'avoir quelques religieuses de cette Communauté pour une fondation dans sa ville épiscopale. Ce n'est que le 2 août 1869 que des circonstances favorables, considérées comme une manifestation de la divine Providence, permirent d'accepter ce projet.

Mère Catherine-Aurélie est heureuse de voir que la dévotion au Sang de Jésus va se répandre au loin pour la plus grande gloire de son divin Époux et le salut des âmes. Mais, comme pour toutes les grandes faveurs et grâces qu'elle reçoit du ciel, elle doit mériter et payer par des souffrances aiguës et des angoisses morales pénibles cette faveur d'une fondation pour son jeune Institut. Toutes les œuvres surnaturelles fécondes et rayonnantes sont ainsi marquées par la croix, et l'on peut dire que chacune des fondations faites par Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang l'a été au prix de son sang, car les phénomènes mystiques et sanglants qui marquent sa vie et que nous connaissons déjà continuent toujours, surtout aux approches d'une nouvelle fondation; elle souffre, avec Jésus, les tourments de sa Passion, et son sang coule de sa tête, de ses pieds, de ses mains et de son cœur. Et c'est surtout le vendredi qu'elle participe ainsi à la Passion du Christ³.

Le 5 août de cette même année 1869, en nommant officiellement celles qui, selon l'expression même de la Mère Fondatrice, devaient être «les martyres et les victimes de la gloire du Sang de Jésus»⁴, elle leur rappela ainsi leur devoir en présence de toute la Communauté:

«Mes chères enfants, vous êtes sur le point d'accomplir un bien grand sacrifice; vous ne courrez pas seulement dans cette

2. Le 15 janvier 1867, Rome avait donné à Mgr Joseph LaRocque le titre d'évêque de Germanicopolis. C'est ce qui explique que, souvent, dans la suite, on l'appela Mgr de Germanicopolis.

3. Son Père spirituel et ses Sœurs ont été, bien des fois, témoins de ces souffrances et de cette participation intime à la Passion de Jésus par laquelle Mère Catherine-Aurélie méritait les fondations qui s'annonçaient et en assurait l'efficacité et le rayonnement durable. Et il est intéressant de noter ici qu'aucun des monastères organisés par elle n'a été fermé, même après sa mort.

4. *Annales de la Communauté de Saint-Hyacinthe*, au 5 août 1869.

voie crucifiante, mais vous allez voler avec les ailes du dévouement, du sacrifice et de l'immolation; vous allez vous consumer pour Dieu, user votre vie, enfin tout sacrifier... Marchez, marchez à la suite du Divin Crucifié; marchez dans la voie de la souffrance; marchez en vous oubliant vous-mêmes.»⁵

Le soir même de ce jour, les «missionnaires», ainsi qu'on appelait celles qui étaient désignées pour une fondation, entrèrent en retraite sous la conduite de l'abbé Raymond qui les rendit

«toutes brûlantes du désir de procurer à quelque prix que ce puisse être la gloire du Sang divin et le salut des âmes qu'il a rachetées.»⁶

À leur arrivée à Toronto, Mère Catherine-Aurélié et le groupe de ses Sœurs du Précieux-Sang furent reçus par un imposant cortège, et elles furent l'objet d'une telle vénération que plusieurs bonnes vieilles irlandaises allèrent jusqu'à couper — sans doute pour en faire des reliques — des morceaux de leurs voiles ou de leurs autres vêtements. Les gens se pressaient pour voir ces Religieuses et surtout leur Mère, la «Holy Mother»⁷, comme on l'appelait et à qui on demandait sa bénédiction comme à un évêque. On comprend, dès lors, toute la confusion de cette Mère si humble et si convaincue de son abjection, comme elle l'écrivait alors à son Père spirituel. Et que de parfois elle eut alors à subir!

Après être demeurée deux mois et demi à cette fondation, le «Mount Olivet», comme on l'appela, la Mère Fondatrice devait revenir à Saint-Hyacinthe. Elle n'avait cessé de prodiguer avis et encouragements à ses Filles bien-aimées qu'il fallait quitter. Au moment de son départ, elle leur fit des dernières recommandations:

«Aimez, leur dit-elle, à être cachées. Soyez modestes dans vos paroles, dans vos manières et dans vos actions. Fuyez tout ce qui pourrait vous attirer les regards des hommes et leur vaine estime. La gloire humaine est une vile poussière qui s'élève entre Dieu et nous et nous dérobe sa beauté. Mon cœur saigne à la pensée de vous quitter, mais je pars aussi joyeuse de laisser ici des victimes qui vont s'offrir sans cesse pour la gloire du Précieux Sang... Je sais que vous accomplirez scrupuleusement vos saintes Règles et que vous marcherez dans les voies du devoir. Aimez-vous les unes les autres. N'ayez qu'un seul sen-

5. *Ibid.*, à la même date.

6. *Ibid.*, à la même date.

7. Cf. *Annales du Monastère de Toronto*, aux 14 sept. et 15 oct. 1869.

timent avec celle qui vous dirigera. Ardez-la par vos prières, et puis, quand l'ennui et la tristesse voudront s'emparer de vous, allez près de Jésus, allez à Marie! Ils vous consoleront et secheront vos pleurs »⁸

Le monastère de Toronto était fondé.

«Le cachet sacré, fait d'épreuves et de souffrances, qui marque toute œuvre noble et sainte, ce sceau de Dieu, qui doit les affermir et les consolider, apparut dès le début de la fondation nouvelle. Les courageuses missionnaires étaient à peine installées dans leur monastère, que, dès l'automne 1869, la maladie commença à les visiter.»⁹

Ses Filles de Toronto, Mère Catherine-Aurélié les porte dans son cœur et dans ses prières. Souvent, elle leur écrit, multipliant ses encouragements, ses exhortations et ses pieuses directions. À elle seule, sa correspondance avec ces Sœurs du Mount Olivet nous fournirait la matière de tout un traité sur la vie contemplative et les vertus que doit pratiquer une parfaite religieuse du Précieux-Sang.

Dans sa grande sollicitude pour ses enfants de Toronto, elle ne peut se contenter de leur écrire, elle va même leur rendre visite de temps en temps. Et, au cours de ces semaines qu'elle passe avec elles, elle écoute, encourage et dirige chacune; elle sait assurer le bien et le progrès spirituel de chacune de ces âmes confiées à ses soins. Ce n'est donc pas sans raison qu'on peut affirmer que

«son grand cœur savait se donner à toutes, sans cesser d'être à chacune. C'était bien la vraie mère au cœur admirable, ce cœur dont le poète a dit:

'Chacun a sa part et tous l'ont tout entier'.»¹⁰

Depuis plusieurs années déjà, Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, nourrissait l'espérance de fonder un monastère des Sœurs du Précieux-Sang dans son diocèse. Pour favoriser la réalisation de ce désir, la Providence se servit du grand dévouement surnaturel d'un de ses prêtres, l'abbé Napoléon Maréchal, curé de la paroisse de Notre-Dame-de-Grâce. Celui-ci, apôtre dévoué pour la dévotion au Sang de Jésus que le Pape Pie IX avait

8. Vie de *La Révérende Mère Euphrasie-de-Saint-Joseph*, (biographie manuscrite), p. 63.

9. *Ibid.*, p. 65.

10. ABBÉ ÉLIE AUCLAIR, *Mère Catherine-Aurélié, Fondatrice de l'Institut du Précieux-Sang*, Québec, L'Action Catholique, 1923, p. 201.

tant recommandée en 1850, était devenu plein d'un saint enthousiasme pour l'œuvre fondée par Mère Catherine-Aurélie. Aidé d'un groupe d'amis que sa parole convaincante sut entraîner à sa suite, il s'engagea à fournir les fonds nécessaires pour l'achat d'un terrain et la construction du monastère.

À Saint-Hyacinthe, prières et communions furent multipliées pour obtenir du Ciel les lumières nécessaires faisant connaître la volonté de Dieu au sujet de ce projet. Il sembla vite que Dieu avait pour agréable cette fondation et l'on se résolut à accomplir entièrement cette sainte volonté du Seigneur. Et, comme toujours, la Mère Fondatrice dut, en quelque sorte, mériter et payer pour une part, par ses prières et ses souffrances, les grâces que le Seigneur préparait pour ce nouveau monastère du Précieux-Sang.

À celles qui devaient partir pour cette fondation, Mère Catherine-Aurélie donna ses recommandations qui résument bien ses propres sentiments intérieurs:

«Avec mon affection, leur dit-elle, je vous fais un legs: mon *amour brûlant* pour le Précieux Sang, *ma soif* du salut des âmes, *l'esprit* de mon cher Institut; c'est là mon testament, quand même je serais près de mourir, je n'aurais pas autre chose à vous donner. Enfin pour vous fortifier de plus en plus, je plonge mes mains, mes yeux et mon cœur dans le Précieux Sang et je vous bénis.»¹¹

Le 12 juin 1874, la veille du départ pour Montréal, elle réunit toute la Communauté et demanda

«de prier tout spécialement pour la fondation de Montréal, non pas, dit-elle, afin qu'elle soit exempte de croix et d'humiliations, au contraire, je veux qu'elle en ait, et elle doit nécessairement en avoir, autrement le but serait manqué, mais demandez que vos Sœurs accomplissent bien leur mission, qu'elles fassent le bien qu'on attend d'elles.»¹²

À Montréal comme à Toronto, la Mère Fondatrice eut à subir l'humiliation de la vénération publique. Chacun voulait voir celle qu'on regardait comme «une sainte», et plusieurs désiraient recevoir d'elle une bénédiction et quelques conseils.

Sachant par son expérience personnelle, combien ces rapports avec le monde étaient propres à distraire l'esprit, elle soupirait, pour elle-même et

11. *Annales du Monastère de Saint-Hyacinthe*, au 4 juin 1874.

12. *Ibid.*, au 12 juin 1874.

pour ses Filles, après le jour où serait établie, pour ses monastères, la clôture monastique, et c'est avec une grande joie qu'elle acquiesça à la décision du Fondateur, Mgr de Germanicopolis, quand celui-ci crut le moment venu de fermer les grilles des parloirs et d'établir cette clôture monastique qui manifeste bien et assure davantage la séparation d'avec le monde qu'elles ont quitté pour être plus entièrement consacrées à la contemplation, pour le plus grand bien de ce monde pour lequel elles intercèdent sans cesse dans une solitude plus complète.

Mais, cette séparation d'avec le monde et ses bruits distrayants, et cette solitude où elle veulent vivre, ne peuvent être vraiment efficaces, la Mère Fondatrice l'a bien compris, que s'il règne dans le monastère un silence rempli de la présence de Dieu. C'est pourquoi, elle n'a pas manqué d'insister sur ce qu'on pourrait appeler «la spiritualité du silence»¹³

Mère Catherine-Aurèlie l'a dit et redit : souffrir, c'est sa vie, sa vocation à elle. Cet idéal ne cesse de l'animer; c'est un besoin de son cœur qui aspire sans cesse à ressembler à son divin Époux crucifié et à lui prouver ainsi son amour pour lui. Sur la manifestation de la volonté de Dieu, elle a fondé un Institut consacré à la réparation et à l'expiation des péchés des hommes; il est donc normal que celles qui viennent y vivre une vie de victime expiatrice aient à souffrir; leur vie est marquée par la croix. À plus forte raison, ce principe doit-il trouver son application chez la Fondatrice elle-même appelée par Dieu à servir de modèle et d'exemple entraînant pour ses Filles. «Une surabondance de souffrances et de croix», pour employer ici ses propres expressions, sera son lot à elle, «son privilège par excellence», comme elle le disait un jour à son Père spirituel¹⁴. Son divin Époux ne lui avait-il pas dit «qu'elle serait plongée dans la mer de ses souffrances.»¹⁵ Ce temps d'épreuves angoissantes est venu pour elle et, de la manière la plus imprévue, son cœur maternel se voit plongé dans un grand chagrin. Et voici comment.

Toujours, depuis les premiers débuts de l'Institut, elle s'est efforcée de promouvoir l'union des cœurs dans une charité fraternelle et la bonne entente, ainsi que la confiance la plus franche et ouverte envers elle-même. Et elle trouvait une grande consolation à constater cette union des cœurs et

13. Cf. Lettre aux Sœurs de Notre-Dame-de-Grâce en date du 26 déc. 1874.

14. Lettre à Mgr Raymond en date du 21 mai 1879.

Depuis l'été 1876, l'abbé Raymond était Prêlat Domestique de Sa Sainteté le Pape, ce qui lui donnait droit au titre de Monseigneur.

15. *Journal*, au 15 juil. 1867.

la confiance filiale de chacune de ses Filles, soit de la Maison mère, soit de chacune des deux fondations. Grâce à cette confiance entière dont elle jouissait auprès de toutes et à l'ouverture de conscience aussi entière que libre et spontanée que chacune pratiquait dans ses relations avec elle, elle était à même de donner à chacune une direction bien adaptée qui, tout en favorisant le plein épanouissement et le progrès individuels, contribuait aussi à la plus parfaite unité qui régnait jusque-là dans chacune des maisons et entre les différents monastères eux-mêmes. Mais, malheureusement, cette belle union des cœurs et cette unité la plus étroite dans le même esprit et les mêmes coutumes se voient maintenant menacées. Voici, en résumé, les faits et circonstances qui firent passer l'âme de Mère Catherine-Aurélie par la voie de pénibles angoisses.

Au printemps 1877, elle alla passer un mois au monastère de Notre-Dame-de-Grâce. Elle souffrit alors intérieurement en remarquant chez ses Filles «quelque chose de réservé et de moins expansif.»^{15a}. Elle remarqua aussi, de la part de l'abbé Maréchal, un extrême réserve à son égard. Que s'était-il donc passé? Voici.

Mgr Édouard-Charles Fabre, qui avait succédé à Mgr Bourget comme évêque de Montréal, avait été saisi des abus qui s'étaient glissés dans certaines Communautés religieuses au sujet de la direction spirituelle. Alors, il rappela aux religieuses de son diocèse que

«la manifestation de la conscience dans la direction doit se borner à la transgression publique des constitutions et au progrès dans les vertus, et cela non obligatoirement mais facultativement.»¹⁶

Il est évident que, selon la teneur même de ce texte, il n'est nullement interdit à une religieuse de s'ouvrir à sa Supérieure sur ses difficultés, sur sa manière de faire oraison, sur les grâces particulières qu'elle reçoit, ou pour lui demander des conseils sur la pratique de telle ou telle vertu. Mais, malheureusement, certaines religieuses du monastère de Notre-Dame-de-Grâce interprétèrent mal les paroles de Mgr Fabre et crurent que toute direction devait se faire, non pas avec la Mère Fondatrice ou la Supérieure et la Maîtresse des novices, mais uniquement avec le prêtre chargé de la Communauté, en l'occurrence M. le curé Maréchal qui, de son côté, se considérait comme seul responsable de la formation spirituelle des Sœurs. Il

15a *Annales du Monastère de Saint-Hyacinthe*, au 26 mai 1877

16. Lettre de Mgr Raymond à Mère Catherine-Aurélie en date du 13 mai 1877.

en résultait «une réserve un peu guindée des Sœurs» envers elles; et l'abbé Maréchal lui-même, croyant qu'on voulait lui faire enlever la direction spirituelle des religieuses, se montrait, lui aussi, très réservé et un peu froid dans ses rapports avec la Mère Fondatrice. Mgr Raymond avait senti cette réserve lors d'un récent passage à Notre-Dame-de-Grâce.

Devant «un certain froid dans les cœurs» de ses Filles de Montréal et l'absence de «cette expansion, de ce laisser-aller d'enfant» qui les avaient toujours distinguées dans leurs rapports avec elle, Mère Catherine-Aurélie ne pouvait qu'être «peinée dans le plus intime» de son âme «de cet état de choses», elle trouvait «regrettable que des enfants soient ainsi gênées avec celle qui, jour et nuit, ne vit que pour elles et ne s'occupe que de leurs intérêts.»¹⁷

De plus, comme le lui avait signalé Mgr Joseph LaRocque, cette absence de direction spirituelle de la part de la Supérieure, et surtout de la part de la Mère Fondatrice elle-même, était un danger pour le maintien de l'esprit propre à l'Institut, car, déjà en cette même année 1877, on constatait que les Sœurs de Notre-Dame-de-Grâce avaient un esprit différent de celui de la Maison mère.

En outre, depuis quelques années déjà Mgr LaRocque travaillait, dans sa retraite silencieuse de la «Maison Blanche», à la rédaction des Règles et Constitutions de l'Institut qu'il avait fondé et qu'il voulait asseoir sur des bases solides; mais Mgr Fabre ne partageait pas toujours ses vues et voulait nettement une entière indépendance entre les monastères, accompagnée des seuls liens d'amitié et d'union fraternelle. Et, comme un souffle d'indépendance vis-à-vis la Maison mère agitait déjà l'âme d'un certain nombre des Sœurs de Notre-Dame-de-Grâce, ce monastère de Montréal réclamait, «en fait de rapports avec la maison fondatrice l'équivalent d'une indépendance complète.»¹⁸

Mère Catherine-Aurélie tenait tellement à la préservation de l'esprit de l'Institut et à la belle unité de charité qui devait unir les différents monastères entre eux qu'elle ne pouvait que ressentir une grande angoisse devant ce souffle d'indépendance qui menaçait déjà une maison de son Institut. Elle l'avoua à Mgr Lynch:

«Ce qui m'afflige, Mgr, ce qui est pour moi un vrai glaive de douleur, c'est la perspective d'une indépendance complète

17. Lettre de Mère Catherine-Aurélie à Mgr Raymond en date du 11 mai 1877.

18. Lettre de Mgr LaRocque à la Supérieure de Toronto en date du 11 déc. 1878.

entre les diverses maisons de l'Institut du P/récieux/S/ang/.
Briser le lien qui nous unit, intercepter ce courant de vie
commune qui circule entre nous avec le Sang de Jésus, c'est en
quelque sorte rompre en trois parties mon cœur qui aspire à
l'unité parfaite, et qui en a toujours éprouvé une soif insatiable
depuis le jour de la fondation.»¹⁹

Elle reedit encore son angoisse à Mgr Raymond en même temps que son
désir de prier et de souffrir pour obtenir de Dieu l'unité entre toutes les
maisons de l'Institut, et, dans sa grande humilité, elle se demande si cette
épreuve n'est pas le résultat de ce qu'elle appelle son «manque de ferveur»
et ses «infidélités sans nombre»²⁰.

Est-ce l'effet de ses prières et de ses souffrances, toujours est-il que des
lettres reçues de Notre-Dame-de-Grâce durant les années 1880 et 1881
réconfortèrent son cœur de Fondatrice: ses enfants de Montréal l'assuraient
avec insistance de leur volonté de rester unies à elle et à la Maison mère:

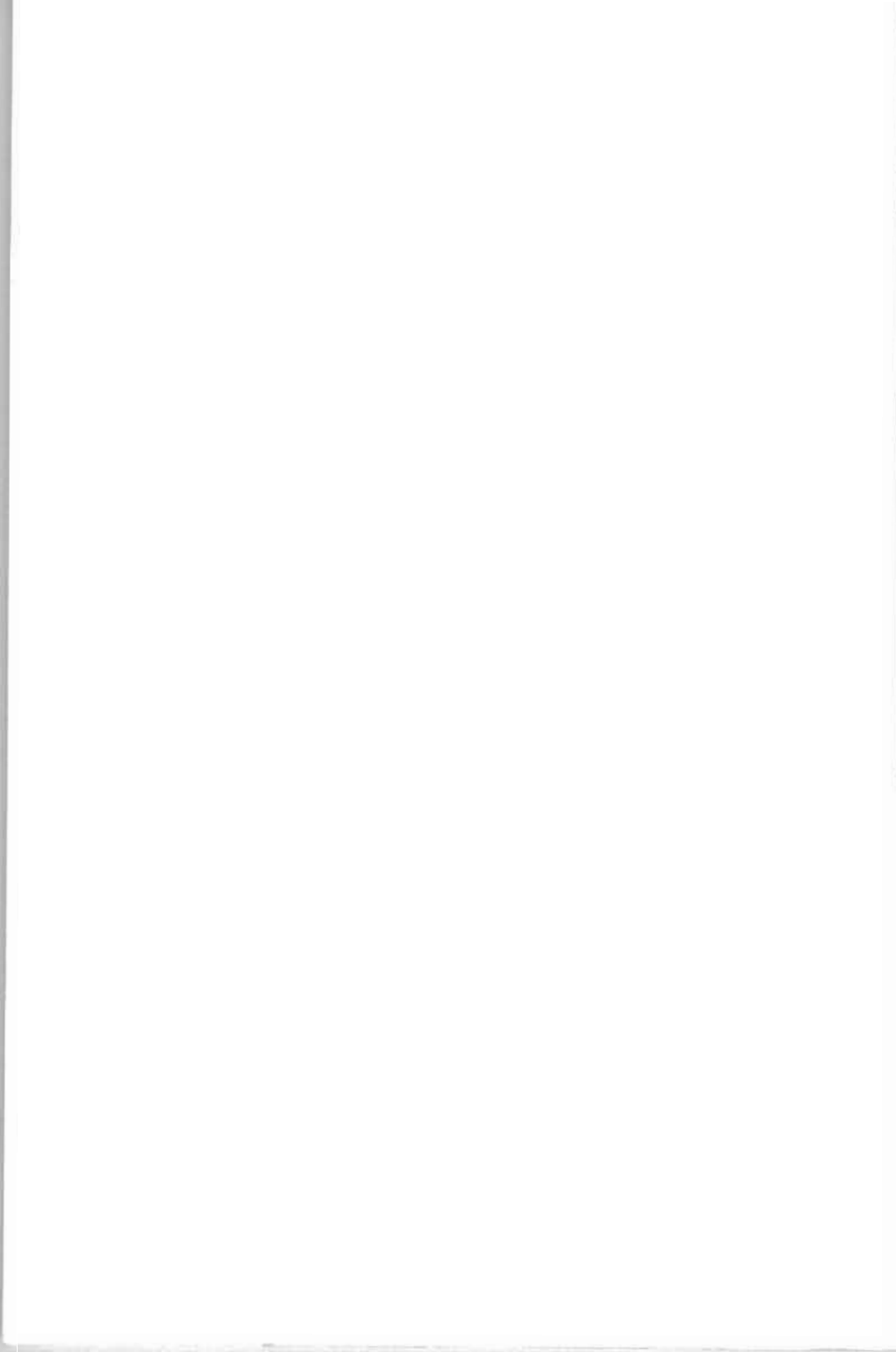
«Ces pauvres enfants, écrit-elle, protestent sur tous les tons
qu'elles veulent l'union la plus étroite, qu'elles l'ont toujours
voulu même quand l'obéissance les forçait à adhérer à un
sentiment contraire.»²¹

19. Lettre datée du 19 mars 1879. Dans cette expression: «rompre en trois parties mon cœur», elle fait allusion aux trois monastères déjà existants qu'elle aime d'un même amour; son cœur serait, en quelque sorte, rompu en trois parties, si ces trois maisons se détachaient l'une de l'autre.

20. Lettre du 21 mai 1879.

21. Lettre à Mère Euphrasie-de-Saint-Joseph, Supérieure au monastère de Toronto, en date du 8 déc. 1881.

«Même quand l'obéissance les forçait à adhérer à un sentiment contraire», est-il dit ici. Cette phrase s'explique comme suit; étant donné que l'évêque de Montréal, Mgr Fabre, désirait l'indépendance du monastère de Notre-Dame-de-Grâce, les religieuses de cette maison croyaient conforme à l'obéissance due à leur évêque d'opter, elles aussi, pour l'indépendance de leur monastère, même si, dans leur cœur, elle ne la désiraient pas.



«LE CALVAIRE DE MA VIE»

La vocation de Mère Catherine-Aurélié, c'est de souffrir en union avec son divin Époux, le Crucifié du Calvaire. Et rares furent les moments de sa vie où elle n'eut quelques souffrances à offrir amoureuxment à Jésus. Mais, voici que celui-ci, pour la rendre encore plus semblable à lui-même dans sa Passion, lui demande de le suivre jusqu'au plus profond de ses humiliations. Il a été trahi, accusé et écarté par ses compatriotes à qui il ne voulait que du bien. Pour ressembler à son divin Modèle, Mère Catherine-Aurélié doit, elle aussi, goûter à cette grande humiliation d'être rejetée du moins par une partie de ses propres enfants bien-aimées.

Ce fut là, pour elle, l'épreuve la plus cruelle de sa vie, celle qui a le plus meurtri son cœur de Mère si aimante pour ses enfants. Et, disons-le immédiatement, si elle a tant souffert durant cette période de sa vie, ce n'était certes pas parce qu'elle se voyait déchargée de l'exercice de sa fonction de Supérieure, elle qui désirait tellement rentrer dans la solitude, mais bien plutôt parce qu'elle était consciente des dangers que couraient ses Filles, car tout royaume ou tout Institut divisé risque fort de périr ou de voir son action apostolique grandement diminuée.

Depuis le milieu de l'année 1880, Mère Catherine-Aurélié souffrait dans son cœur de Mère aimante, car elle sentait au sein de sa Communauté de Saint-Hyacinthe une opposition qui, elle en était bien consciente, ne pouvait que mettre obstacle à la grâce et au bonheur de ses Filles.

Quelques religieuses intransigeantes et sévères se plaignaient à Mgr Louis-Zéphirin Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe depuis 1876, que les dispenses accordées à certaines Sœurs par le Mère Fondatrice portaient atteinte à la ferveur de la Communauté et pouvaient engendrer un commencement de relâchement. Pour ce parti des «sévères», toute dispense et tout adoucissement que la prudence suggérait à la Supérieure pour sauvegarder la santé des Sœurs devenaient occasion, pour ne pas dire obligation, de porter plainte à l'évêque, même si Mère Catherine-Aurélié avait agi ainsi à l'instigation de Mgr LaRocque et selon les autorisations qu'elle avait reçues en la matière.

Autre plainte portée contre elle à l'évêque : elle était accusée d'indiscrétion pour avoir décacheté des lettres adressées à quelques-unes de ses Sœurs, chose pourtant permise à une Supérieure de Communauté; et, si elle s'était permis pareille conduite, comme elle en avait le droit, c'était, non par esprit d'indiscrétion, mais dans le but d'intercepter certains écrits adressés par des gens du monde et qui devenaient un danger pour cette Sœur déjà exposée à se laisser tromper par des gens de l'extérieur.

On l'a même accusée d'avoir soudoyé une de ses Filles pour écouter furtivement les entretiens d'une Sœur avec Mgr de Saint-Hyacinthe, alors que la chose avait été faite à son insu.

Son état de santé et les souffrances atroces qu'elle supportait à certains moments ainsi que ses longues nuits d'insomnie l'obligeaient à s'absenter de certains Offices au chœur; on s'en est plaint à Mgr Moreau, bien que Mgr LaRocque et Mgr Raymond lui avaient donné comme consigne de garder la chambre en de telles circonstances.

On lui reprochait aussi bien des choses de ce genre, comme, par exemple, de garder dans sa chambre des médicaments qui lui étaient nécessaires, alors qu'elle s'était prémunie de l'autorisation des Fondateurs et agissait ainsi en toute obéissance, comme le faisaient d'ailleurs aussi quelques autres Sœurs qui furent l'objet de pareilles accusations.

La grande réputation de sainteté et de sagesse surnaturelle de Mère Catherine-Aurélie lui valait la visite de bien des personnes désireuses de se confier à elle pour en recevoir conseils et encouragements, ce qui du reste était aussi fructueux en aumônes pour le pauvre Institut, qu'en lumières et grâces pour les dits visiteurs. Maintes conversions s'ensuivirent. Mais, le parti des intransigeantes se plaignait qu'elle allait souvent au parloir, alors qu'elle agissait ainsi par obéissance et que ces séjours au parloir étaient plutôt pour elle une croix.

Mère Catherine-Aurélie avait un grand amour pour les pauvres et, selon les ressources du monastère ou les dons qu'elle recevait à cette fin, elle leur donnait quelques aumônes. Parmi ces pauvres, le mari de sa sœur cadette, Victorine, chômeur chronique dont la famille de onze enfants vivait dans une extrême pauvreté, venait souvent lui parler des malheurs des siens. Devant la misère de ce foyer, elle ne pouvait faire que ce qu'elle faisait pour tout autre miséreux : elle encourageait, donnait quelques aumônes et s'efforçait de placer les enfants pour les faire instruire, et, après avoir pris conseil de Mgr LaRocque et des Sœurs, elle accepta au monastère la petite Aurélie, fille de Victorine, pour son éducation; cette enfant de trois ans ne

put être acceptée qu'avec une autorisation spéciale que Mgr Moreau obtint de Rome lors d'un séjour qu'il y fit en décembre 1878. Tout était donc dans l'ordre, et pourtant on fit grief à la Mère Supérieure d'aider ainsi sa sœur et d'avoir reçu au monastère cette jeune Aurélie.

Et, parmi toutes ces accusations portées contre Mère Catherine-Aurélie, il faut signaler aussi que Mgr de Germanicopolis, à titre de Fondateur de l'Institut, avait été chargé de rédiger les Règles et Constitutions qui devaient régir la vie des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang. Bien des divergences de vues étaient survenues entre l'évêque fondateur et l'actuel évêque du diocèse, Mgr Moreau; par exemple, au sujet de l'acceptation du bréviaire romain pour les Sœurs, des rapports entre les fondations et la Maison mère, et surtout au sujet des droits de l'évêque de Saint-Hyacinthe sur le monastère de son diocèse. Mgr LaRocque revendiquait pour lui-même, sur cette Communauté fondée par lui, une autorité qui, de droit, revenait à l'évêque du diocèse. Par suite de cette divergence d'opinions entre Mgr LaRocque et Mgr Moreau, plusieurs des Sœurs adhéraient aux idées de celui-ci, tandis que d'autres préféraient la manière de voir du premier. On comprend facilement, dès lors, que la Communauté se trouvait divisée en deux parties.

Mère Catherine-Aurélie s'efforça par tous les moyens d'apaiser les mécontentes et de faire disparaître cette triste tendance à la division. Malheureusement, l'illusion aveuglant certains esprits, les plaintes à l'évêque continuèrent et Mgr Moreau, au terme d'une Visite Pastorale, crut bon, pour créer l'unité et ramener le calme au sein de cette Communauté, non pas de déposer la Supérieure, comme il l'a spécifié, mais de nommer une Vice-Supérieure avec tous les pouvoirs de la Supérieure, laissant à celle-ci ses titres de Mère, de Supérieure et de Fondatrice, et lui octroyant plusieurs privilèges, comme de garder sa stalle au chœur et d'être la première partout. En même temps, il nomma une nouvelle administration, désignant lui-même les Conseillères et les différentes Officières du monastère. À cette volonté de son évêque, Mère Catherine-Aurélie répondit par «le fiat le plus soumis et le plus complet»¹, mettant son bonheur sur terre dans les humiliations et les souffrances endurées en union avec le divin Crucifié.

«Combien Jésus est bon et me traite miséricordieusement tout en m'épurant par la souffrance», écrit-elle alors².

1. Lettre à Mgr Lynch en date du 6 déc. 1882

2. Même Lettre que ci-dessus

«J'adore en silence les desseins de Dieu. (...). Je souffre³, je prie, je m'humilie et je m'abandonne à la volonté de Dieu sur son indigne petite servante. (...). Je vais tâcher de bien le remercier et de bien l'aimer.»⁴

«Volonté divine, viens que je t'embrasse, que je te presse contre mon cœur, puisque tu es l'autel sur lequel j'ai résolu d'immoler ma vie.»⁵

Mère Catherine-Aurélie adore les mystérieux desseins de Dieu et, avec une acceptation totale et une soumission respectueuse qui ne s'est jamais démentie, elle collabore, par la souffrance, la prière et le bon exemple, à l'œuvre qu'elle a fondée. Elle connaît trop l'efficacité de l'épreuve acceptée en silence et offerte amoureusement au Père en union avec Jésus crucifié pour refuser cette belle occasion de travailler au bien de ses Sœurs. «Un arbre est d'autant plus vigoureux que ses racines s'enfoncent plus profondément dans la terre.»⁶ Elle entre donc avec une certaine joie dans l'obscurité et le silence; Dieu vient de lui signifier que c'est là sa volonté; elle n'a aucune hésitation à embrasser cette volonté de son Seigneur; sa mission n'est plus de commander, mais d'obéir et de montrer à ses Filles comment on se soumet parfaitement à la volonté de Dieu. En passant ainsi «l'examen périlleux de l'héroïcité chrétienne, cet examen suprême auquel tant d'autres ont failli»⁷, la Mère Fondatrice s'est grandie à nos yeux et elle a largement contribué au bien de son Institut, et Mgr Moreau lui-même ne manquera pas, dans la suite, de reconnaître les mérites de cette Mère.

C'est à l'heure des grandes épreuves qu'une âme manifeste le mieux sa grande vertu et qu'elle s'épure au creuset de la souffrance. Le grand esprit de foi et de douceur de Mère Catherine-Aurélie, sa soumission toujours joyeuse, empressée et filiale envers Mgr Moreau durant ces années qui suivirent ce qui équivalait à une déposition comme Supérieure, ont vivement impressionné Mgr de Saint-Hyacinthe lui-même, et à plusieurs reprises, on l'entendit dire:

3. Elle souffre toujours de grandes douleurs physiques, auxquelles s'ajoutent celles du vendredi alors qu'elle participe aux douleurs de la Passion de Jésus; elle souffre aussi à la pensée des dangers que courent ses Filles par suite du manque d'unité entre elles.

4. Lettre à toutes ses Filles en déc. 1882.

5. Prière écrite en 1885.

6. ABBÉ ÉLIE AUCLAIR, *Histoire des Sœurs de Sainte-Anne*, Montréal, 1922, pp. 72-73.

7. R.P. ANDRÉ GUAY, O.M.I., *Dieu choisit les humbles*, Saint-Hyacinthe, Centre Élisabeth Bergeron, 1977, p. 169.

«Je lui ai fait bien de la peine, à cette pauvre Mère, et je me demande comment je pourrais lui faire oublier cela.»⁸

Et c'est à elle qu'il fit appel, en 1887, pour la fondation d'un monastère à Ottawa, lui confiant le soin d'y organiser la vie régulière et de former les Sœurs choisies pour cette mission, d'établir un nouveau centre consacré au culte du Précieux Sang de Jésus.

C'est durant ces années de souffrances, d'humiliations, de silence et de prière intense, que Mère Catherine-Aurélié éprouva deux deuils bien cruels. Le 3 juillet 1887, mourait presque subitement au monastère de Saint-Hyacinthe Mgr Raymond qui depuis une quarantaine d'années était son confident et son guide spirituel. Cette mort si inattendue fut pour elle une épreuve bien sentie; elle perdait l'Ange gardien de sa vie, celui, avait-elle déjà dit, qu'elle aimait comme la moitié de son âme⁹. Mais, comme on l'a noté,

«Notre Mère est forte et sublime; elle porte sa douleur héroïquement.»¹⁰

Et, quelques mois plus tard, le 18 novembre de la même année, Mgr LaRocque, cet autre confident et père de son âme, entra dans son éternité. Mère Catherine-Aurélié eut le cœur déchiré; et, dans la suite, quand une de ses Filles lui demanda si elle avait bien souffert à la mort de ces deux Fondateurs que la mort lui avait ravis à quelques mois d'intervalle:

«Ah! ma chère enfant, lui répondit-elle, je craignais de mourir, tant mon âme était brisée; mais la force du Sang de Jésus me ranima et je fus consolée par la pensée que du haut du ciel nos Pères tant aimés continueraient à veiller et à protéger le jeune Institut, l'œuvre si chère à leur cœur.»¹¹

La nouvelle administration mise en place lors des événements du 27 novembre 1882, alors que Mgr Moreau avait nommé une Vice-Supérieure ayant tous les pouvoirs de la Mère Fondatrice, éprouva de tels revers que l'évêque de Saint-Hyacinthe décida de procéder à des élections régulières qui donnèrent pour Supérieure la Mère Catherine-Aurélié elle-même que la Communauté souhaitait vivement voir rétablie dans ses fonctions de Supé-

8. Témoignage de Sœur Aimée-de-Marie qui fut secrétaire de la Mère Fondatrice.

9. Cf. Lettre à Mère Euphrasie-de-Saint-Joseph en date du 19 août 1875.

10. *Annales du monastère de Saint-Hyacinthe*, au 4 juil. 1887.

11. Témoignage de Sœur Marie-du-Saint-Rosaire, de Nicolet, en date du 17 sept. 1930.

rière du monastère de Saint-Hyacinthe. À l'annonce du rétablissement de la Mère Fondatrice dans sa charge de Supérieure, ce fut la grande jubilation, non seulement à la Maison mère, mais aussi dans les monastères de Toronto, de Montréal et d'Ottawa ¹².

Ces cinq années d'épreuves pour la Fondatrice l'avaient unie plus intimement à son divin Époux humilié et crucifié; elles l'avaient aussi grandie aux yeux de ses Filles, et elle-même a su tirer, de toutes ces croix, un grand profit spirituel.

«Si les desseins de Dieu sont parfois bien impénétrables dans la manière dont il broie et crucifie certaines âmes, écrivait une de ses Filles, néanmoins le sceau de la Croix, de l'épreuve, des traverses et humiliations dans la vie et les œuvres de Notre Vénérée Mère Fondatrice ne firent que mieux briller son humilité sincère et profonde, son héroïque patience, son entière soumission envers ses Supérieurs Ecclésiastiques (...), sa résignation parfaite à la volonté de Dieu.»¹³

12. C'est le 9 déc. 1887 qu'eurent lieu ces élections qui donnèrent Mère Catherine-Aurèle-du-Précieux-Sang comme Supérieure du monastère de Saint-Hyacinthe et que Mgr Moreau la rétablit dans cette charge.

13. Témoignage de Sœur Marie-Madeleine

«NOS LOIS D'AMOUR»

Dès le 14 septembre 1861, date de la fondation de l'Institut des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang, Mgr Joseph LaRocque avait remis à la Fondatrice un règlement temporaire en attendant les Règles et Constitutions que l'expérience des années permettrait de mettre à point. Ce premier règlement traçait l'horaire journalier à suivre et indiquait quel serait l'esprit de l'Institut et quelles seraient aussi les dévotions qu'on devrait y pratiquer.

C'est en 1866 que Mgr commença à rédiger ces Règles et Constitutions, mais c'est surtout à partir de septembre 1869, alors qu'il prit sa retraite à la «Maison Blanche», qu'il put se consacrer plus entièrement à la formation des Sœurs et à la rédaction de ces Règles et Constitutions. Et il travaillait à cette rédaction en étroite collaboration avec la Mère Fondatrice et Mgr Raymond, de telle sorte qu'on peut affirmer que ces documents renferment bien la pensée de ces trois Fondateurs.

Le 15 octobre 1881, en la fête de sainte Thérèse d'Avila, Mgr Moreau signait un mandement approuvant les Constitutions des Religieuses Adoratrices du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe.

Cette approbation épiscopale constituait un progrès notable dans la vie du jeune Institut, une date importante que les Fondateurs voulurent souligner par une cérémonie bien touchante et pleine de signification. Monseigneur LaRocque, écrivait Mère Catherine-Aurélié à ses Filles de Montréal,

«se prépare à nous causer à toutes une grande et intime joie, en nous mettant en possession d'un bien ambitionné depuis longtemps: le livre de nos Saintes Règles. Ce sera l'*âme écrite* et le *cœur écrit* de notre doux Père. Quel profit et quelle onction n'y aura-t-il pas pour nous dans cette lecture ou plutôt cette étude qui, désormais, après l'Eucharistie et l'Évangile, sera le meilleur aliment de nos âmes! Préparons-nous, chères Adoratrices du Précieux-Sang, à recevoir ces lettres du ciel. Promettons d'avance à Dieu de les respecter, de leur obéir, de les regarder comme l'expression de la volonté divine »¹

1. Lettre datée du 28 sept. 1882.

C'est le 15 avril 1883, en la fête du Patronage de saint Joseph, vingt-deuxième anniversaire du jour où Dieu avait manifesté à Mgr LaRocque qu'il voulait l'établissement de cette Communauté du Précieux-Sang, qu'eut lieu la cérémonie de la distribution des exemplaires du livre des Constitutions. Sur une carte insérée dans le livre de chacune des Sœurs étaient inscrits les mots significatifs:

«Fidélité, Constance, Générosité»,

et cette devise portait la signature de Mgr de Germanicopolis. Sur le revers, était écrite la devise signée par Mère Catherine-Aurélie:

«Sitio, Adorer, Réparer, Souffrir.»

Cette double devise donnée à l'Institut par Mgr LaRocque et le Mère Fondatrice résumait très bien l'esprit et les exigences de cette sublime vocation des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang. Mère Catherine-Aurélie appuie ici sur le caractère spécifique de cette vocation de la Vierge du Précieux-Sang appelée par Dieu et l'Église à *adorer* le Sang rédempteur, à s'unir aux *souffrances* du divin Crucifié pour *expier et réparer* les péchés des hommes et coopérer ainsi à leur salut éternel et à la gloire de Dieu. Bien entendu, Mgr LaRocque n'ignorait pas cette fin spécifique de l'Institut, et il s'en était déjà expliqué clairement; mais il veut ici attirer l'attention sur ce qu'il appelle «les dispositions», c'est-à-dire, les vertus intérieures à développer pour assurer la poursuite fructueuse et la pleine réalisation de cet idéal sublime mais exigeant. En conséquence, la devise qu'il propose est elle-même au service de celle formulée par la Mère Fondatrice.

L'âme vivifiante de ces deux devises, c'est l'amour; et l'esprit qui doit animer les Filles de Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang, c'est l'esprit même de leur Vénérée Mère, l'amour; comme elle, elles doivent toutes brûler d'amour, toujours et en toutes choses. Mgr LaRocque parlait dans le même sens. Dès le jour de la fondation de l'Institut, n'avait-il pas invité les quatre fondatrices à exercer.

«un ministère tout intérieur: le *ministère* de l'amour?»

Et lors de la remise du livre des Constitutions aux Sœurs, il ne manqua pas de leur rappeler que leur vocation est, avant tout, un appel à l'amour:

«Vous êtes *filles de l'amour*, leur dit-il. Vous êtes ici parce que vous avez désiré *vivre l'amour*, et que vous avez besoin d'*aimer* Dieu et les âmes.»

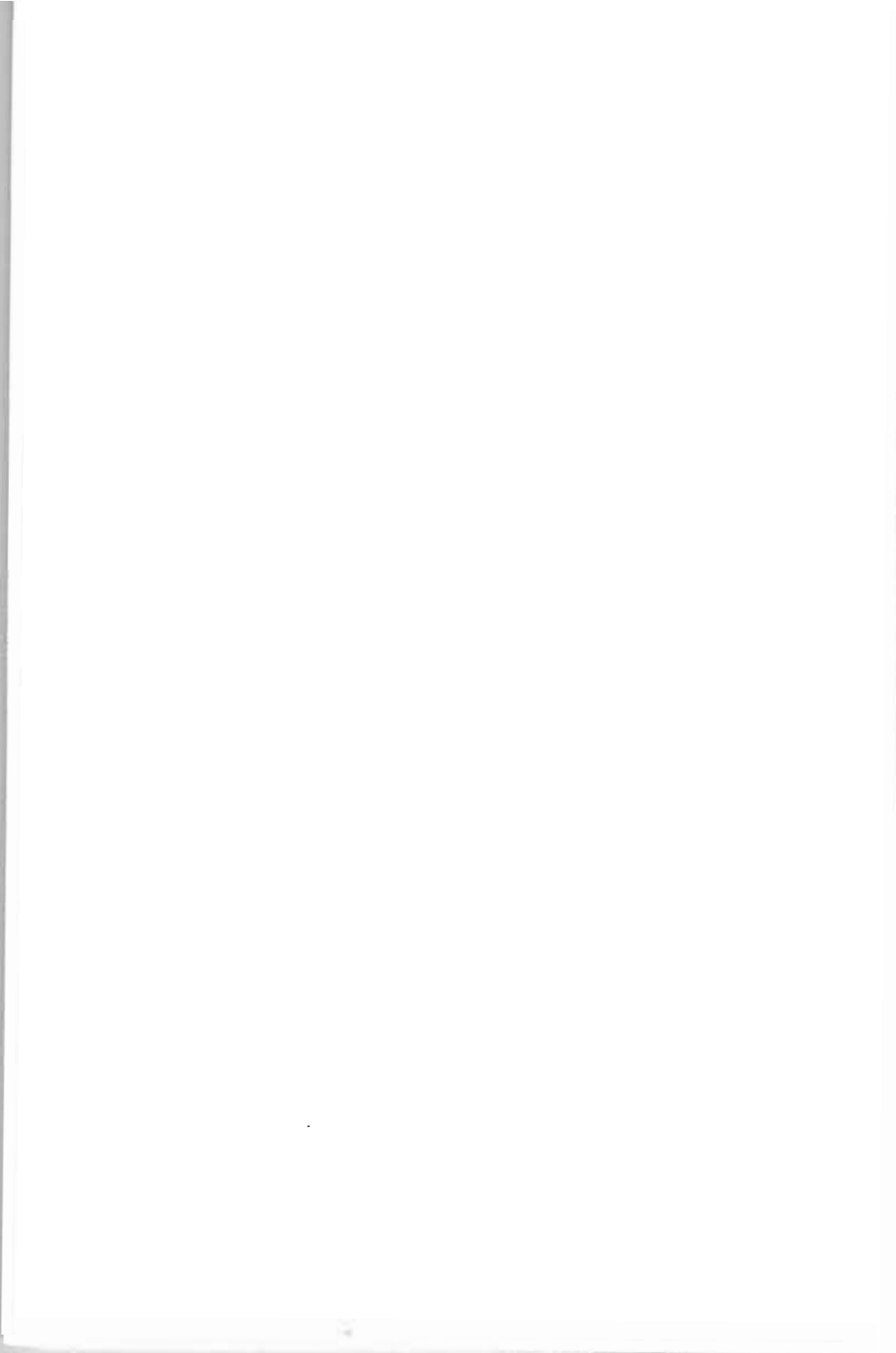
Ces Règles et Constitutions approuvées par Mgr de Saint-Hyacinthe recevront l'approbation du Saint-Siège, d'abord pour une période d'essai de

cinq ans, le 24 novembre 1889, puis une approbation définitive en date du 20 octobre 1896. Quel ne fut pas le bonheur de la Mère Fondatrice en apprenant cette dernière nouvelle! Elle reçut bien des félicitations «de ce que son œuvre d'amour, de sacrifices et de dévouement était couronnée de son vivant.»² Mais elle, dans sa grande humilité, renvoya tout l'honneur de ce succès aux vénérés Pères Fondateurs ainsi qu'à Mgr Moreau qui l'avaient si efficacement aidée dans sa grande œuvre maintenant reconnue et en quelque sorte couronnée par le Saint-Siège.

Ces Règles et Constitutions, elle demanda à ses Filles de les étudier, de les approfondir, les considérant comme «une loi d'amour»³ qu'il faut pratiquer avec joie et amour, car c'est à cette condition qu'elles conduisent à la perfection de l'amour.

2. *Annales du monastère de Saint-Hyacinthe*, au 3 nov. 1896.

3. *Annales du monastère de Portland*, au 27 janv. 1892. Cf. Lettre circulaire à ses Filles en date du 27 août 1895; elle y emploie la belle expression: «nos lois d'amour» qui sert de titre au présent Chapitre.



ELLE SÈME DANS LA SOUFFRANCE POUR RÉCOLTER DES FRUITS DE SALUT

Durant la période des quinze années qui s'écoulèrent entre la fondation du monastère de Montréal à celle du monastère des Trois-Rivières, il n'y eut qu'une seule maison érigée en l'honneur du Précieux Sang de Jésus, ce fut celle d'Ottawa. Mais, voici qu'à partir du moment où Mère Catherine-Aurélie fut rétablie dans ses fonctions de Supérieure, les vocations affluèrent au monastère de Saint-Hyacinthe et les fondations se multiplièrent à un rythme accéléré; il y en eut sept en l'espace de treize ans. Elles étaient le fruit des prières et souffrances de la Mère Fondatrice. À une amie éprouvée qui sollicitait la faveur d'une fondation d'un monastère des Sœurs du Précieux-Sang dans la ville des Trois-Rivières, elle faisait cette confiance encourageante:

«Mais, vous le dirai-je, chère si dévouée amie, je compte ici beaucoup sur vos *souffrances*, car j'ai expérimenté que toutes les fondations de monastères du Précieux Sang sont des fruits et, pour ainsi dire, des épanouissements de la croix. Que cette pensée vous soit un encouragement dans vos ennuis, dans vos tristesses, dans vos douleurs physiques ou morales; c'est un travail ardu que l'enfantement d'une œuvre qui doit procurer à Dieu la gloire, et aux âmes des grâces de salut.»¹

Grâce à la charité de Madame Georges Gouin qui voulait donner ses biens et sa maison pour cette œuvre qui lui tenait tant à cœur, ce projet fut réalisé et un nouveau monastère du Précieux-Sang, celui de Gethsémani, fut inauguré aux Trois-Rivières le 24 mai 1889.

Voici un trait charmant rapporté par un témoin et qui nous fait voir un aspect intéressant de la personnalité de Mère Catherine-Aurélie. Celle-ci s'était rendue aux Trois-Rivières le 11 novembre 1888 pour visiter la maison que lui offrait Madame Gouin pour la fondation projetée. Cette

1. Lettre à Madame Georges Gouin en date du 4 août 1888.

demeure spacieuse et confortable avait été louée à une famille qui pouvait l'occuper jusqu'au premier mai de l'année suivante, et le locataire se souciait peu de quitter les lieux pour aller demeurer ailleurs. Or voici ce que raconte la fille de ce locataire:

«Un après-midi, vers les trois heures, la sainte Fondatrice du Précieux-Sang arriva chez nous. Ce fut un événement que cette visite, très agréable d'ailleurs, car la Révérende Mère Caouette et mon père étaient de vieilles connaissances, des amis d'enfance. Que de souvenirs ils évoquèrent! Souvenirs gais et joyeux, pour la plupart, car la Révérende Mère était assurément une aimable 'sainte'. Ce n'est pas à elle qu'on eût pu appliquer l'expression: 'Un saint triste est un triste saint'. Je le répète, Mère Caouette était une sainte aimable, spirituelle et distinguée.

Ma mère offrit à Mère Caouette de visiter la maison. Mère Caouette voulut que nous l'accompagnions, mon père, ma mère et moi, dans toutes les pièces, et de la cave au grenier. Je me souviens que la Révérende Mère me taquinait, me disant que, parvenue au grenier, elle allait choisir un coin bien noir pour y installer ma cellule.

Lorsque nous arrivâmes au deuxième étage, Mère Caouette remarqua le prélat, tout neuf, du passage, dont les nuances discrètes lui plurent: 'Ce prélat, dit-elle à mon père, il faudra le laisser là quand vous partirez. Comme il n'y aura presque rien de changé dans la disposition des pièces de cet établissement, ce prélat fera très bien notre affaire.'

'Je verrai, je verrai', répondit mon père, en riant.

Mère Caouette se mit à rire, elle aussi, puis frappant du pied, légèrement, le plancher, elle s'écria: 'Tenez, il faudra bien que vous le laissiez là ce prélat, car vous ne parviendrez pas à l'enlever!'

Et tous de rire, la Révérende Mère faisant chorus avec nous. Quatre mois plus tard, quand on essaya d'enlever le prélat du deuxième étage pour le faire transporter dans notre nouvelle demeure, ce fut impossible; il adhéra au plancher comme s'il en eût fait partie. Pour l'enlever, il eût fallu le déchirer par lamelles.

Me souvenant alors de ce qui s'était passé, je dis à mon père: 'Mère Caouette l'avait bien dit qu'on ne parviendrait pas à l'enlever ce prélat. C'est un miracle!'

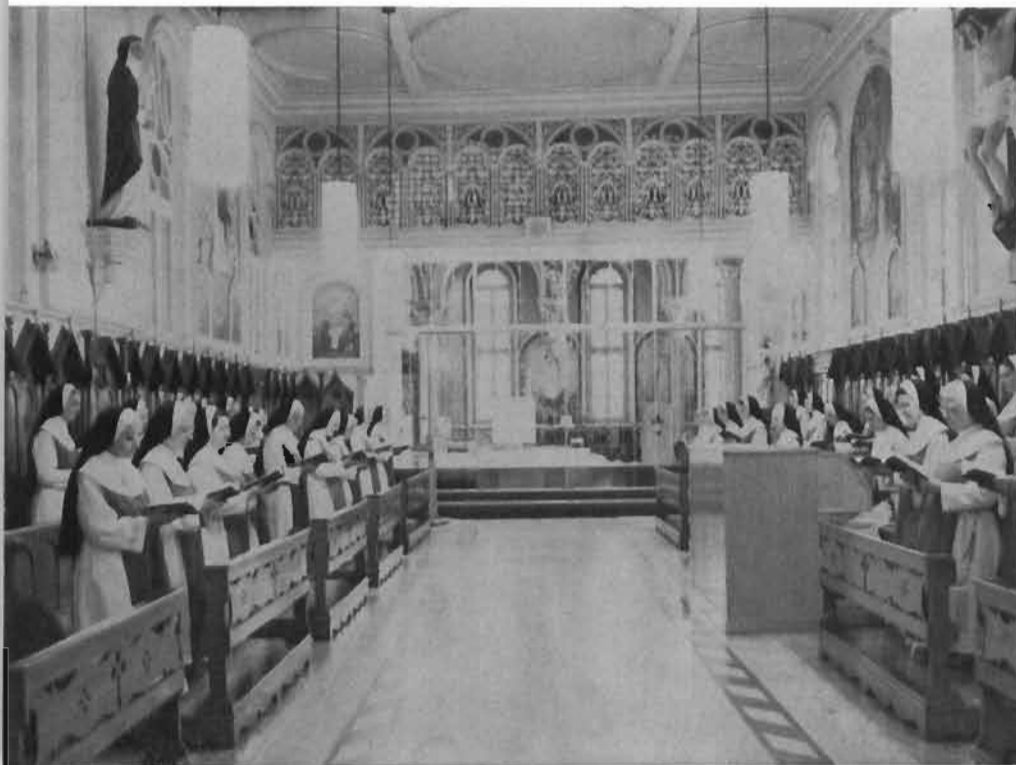
Sceptique, mon père haussa les épaules, puis il sourit et murmura: 'C'est pour le moins singulier et peut-être est-ce, en effet, un miracle.'²

2. MADAME A. B.-LACERTE, dans *Le Droit*, 15 fév 1915.



Monastère actuel, situé rue Girouard, St-Hyacinthe.

Choeur des religieuses (1976).





Cimetière.

Tombeau à l'oratoire (1983).



Le jour même de l'inauguration de ce monastère des Trois-Rivières, Mgr John Loughlin, évêque du diocèse de Brooklyn, près de New York, aux États-Unis d'Amérique, écrivait à Mgr Moreau pour solliciter la faveur d'une fondation des Sœurs du Précieux-Sang dans sa ville épiscopale. L'inauguration de ce nouveau monastère placé sous le vocable de «Bethléem» eut lieu en la fête de sainte Catherine de Sienne, le 30 avril 1890. Mère Catherine-Aurélien venait de fonder son sixième sanctuaire en l'honneur du Précieux Sang du divin Rédempteur. Elle était heureuse de constater que ses Filles étaient conscientes de la grandeur de leur sublime mission de vierges adoratrices et réparatrices à la gloire du Précieux Sang de Jésus et pour le salut des âmes; elle était heureuse aussi de voir avec quelle générosité elles s'engageaient sur la voie du dévouement, du sacrifice et de l'immolation volontaires, prêtes à consumer leur vie pour Dieu et les âmes, à la suite du divin Crucifié; et elle savait bien qu'une telle fidélité à leur vocation leur apporterait, à elles-mêmes, des grâces d'union plus intime à leur Époux céleste, et, aux âmes, d'abondantes bénédictions de salut.

Mère Catherine-Aurélien prolongea son séjour en cette maison de «Bethléem» pour y organiser la vie régulière et encourager ses Filles. Puis, sur la demande de Mgr Moreau, elle alla visiter et aider celles des monastères de Toronto et de Montréal. De retour à la Maison mère, elle dut se rendre bientôt aux monastères des Trois-Rivières et d'Ottawa où l'on réclamait ses services, en attendant de partir pour une terre lointaine afin d'y fonder son septième monastère à la gloire du divin Rédempteur et pour la conversion des pauvres pécheurs. Comme pour le grand Apôtre, on peut vraiment dire de l'infatigable Mère que le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes la dévore.

Pour cette nouvelle fondation, Dieu se servit de l'abbé Louis-Aimé Brosseau, curé à Gervais, dans l'Orégon, aux États-Unis d'Amérique. Ce prêtre, conquis à la dévotion au Précieux Sang de Jésus grâce à l'attrait que lui inspira la Mère Fondatrice et aux convictions profondes qu'elle fit naître en son cœur, obtint de son archevêque, Mgr William Gross, d'entreprendre les démarches nécessaires auprès de Mère Catherine-Aurélien en vue d'une fondation d'une maison de son Institut soit à Gervais même, soit de préférence dans sa ville épiscopale, à Portland, où elle trouverait un milieu plus favorable pour une telle œuvre. La demande du zélé curé de Gervais ayant été acceptée, Mgr Moreau autorisa la Mère Fondatrice à partir pour l'Orégon. Elle quitta Saint-Hyacinthe le 5 novembre 1891, accompagnée de deux Sœurs, les autres «missionnaires» devant attendre encore quelques mois pour les rejoindre quand la maison pour les recevoir serait prête. Le lendemain, arrêt au monastère d'Ottawa où Mère Catherine-Aurélien

demanda à ses Filles de l'aider par leurs prières, leurs sacrifices et leurs renoncements, dans cette importante démarche qu'elle entreprenait :

« Je ne veux pas, leur dit-elle, que ce soit ma volonté qui se fasse, mais celle de Dieu, la sainte Volonté du Seigneur.

« Quelquefois on veut trop faire à Dieu sa volonté propre, moi je ne demande qu'à faire la sienne. »³

Mère Catherine-Aurélié et ses compagnes s'installèrent d'abord à Gervais où l'abbé Brosseau leur offrait l'hospitalité. Le démon, furieux de voir une telle œuvre s'établir dans ce coin de pays, ne manqua pas de faire des siennes et de manifester sa colère.

« Un soir, à la brunante, Mère Catherine-Aurélié écrivait sur une petite table, à la lumière de la lampe. Tout à coup, cette lampe éclate. Mère Catherine-Aurélié est entourée de flammes, soulevée de sa chaise, de même que le Curé Brosseau, qui à quelques pieds de là se berçait près du poêle; il est soulevé à trois pieds de terre, par une force irrésistible. On entend ce bruit de chute de l'étage inférieur, on accourt, et on trouve la lampe pulvérisée, les parcelles de verre ayant pénétré jusque sous le tapis, ce qui fit croire à une épreuve envoyée pour démontrer au curé la mission surnaturelle de la Mère Fondatrice; cette lutte semblait venir du diable. »⁴

Cette Mère Fondatrice, habituée depuis longtemps à ces interventions maléfiques du démon, resta calme et confiante, rassurée en quelque sorte, car si le démon se montrait furieux et mécontent de la fondation projetée en Orégon, c'était signe que cette œuvre y ferait du bien et qu'il fallait persévérer malgré toutes les difficultés et les déboires qui pouvaient survenir. Cette région du pays avait besoin des prières et des sacrifices d'une Communauté contemplative.

Conformément aux désirs de Mgr Gross et de Mgr Moreau qui préféraient voir les sœurs s'installer à Portland même plutôt qu'à Gervais, Mgr de Portland invita le curé Brosseau à venir fonder une paroisse à Montavilla, à quelques huit kilomètres de sa ville épiscopale, et d'y installer, sur le versant d'une colline appelée « Mont-Thabor », un monastère du Précieux-Sang où viendraient loger ses Sœurs de Gervais.

3. *Annales du monastère d'Ottawa*, au 6 nov. 1891.

4. Témoignage de Madame Charles-Édouard Gagnon, née Delphine Dufort; elle a fait un essai de vie religieuse au Précieux-Sang. Son témoignage est confirmé par celui de Sœur Marie-Gabriel.

C'est le 21 juin 1892 que la petite Communauté de Gervais quitta cette place pour Montavilla où devait se construire dans les mois suivants le monastère du «Mont-Thabor». Et Mgr Moreau demandait à Mère Catherine-Aurélié d'ordonner toutes choses avec sagesse et lui accordait tous les délais nécessaires⁵.

Le lendemain de son arrivée à Montavilla, la Mère Fondatrice, toujours accablée de souffrances et de croix à chacune de ses fondations, subit une crise de douleurs extraordinaires qui la privèrent de sa connaissance durant deux heures. Que s'était-il donc passé?

Sœur Marie-Saint-Louis, qui était aux côtés de Mère Catherine-Aurélié lors de cette crise de souffrances, a quelque peu soulevé le voile sur ce qui s'était passé.

«Depuis dix heures du matin, écrit-elle, jusqu'à trois heures de l'après-midi notre Mère demeura en extase (...).

Notre pauvre Mère Victime n'avait cessé de faire entendre les plus douloureux et touchants gémissements, lorsque trois heures sonnait elle cesse de gémir et devint très calme bien qu'encore souffrante (...). Durant la nuit, ne pouvant fermer les yeux, car mon cœur était plein d'anxiétés, j'allai près du lit de notre Mère souffrante et lui demandai si Notre-Seigneur lui avait révélé que la fondation ne répondrait pas à ses desseins, ou que nous ne serions pas fidèles? Notre Mère me rassura et me dit: 'J'ai été blessée à mort. Ce que j'ai vu est le secret du Roi; je l'emporterai dans la tombe. (...).

Alors je suppliai le Père Brosseau de demander à notre Mère ce qui s'était passé de mystérieux. Alors le Père eut une entrevue d'une heure avec notre Mère Fondatrice, et il insista pour qu'elle lui dise ce que le Bon Dieu lui avait révélé. Notre Mère dit alors: 'Je me suis offerte à Jésus Crucifié comme victime pour le salut de l'Orégon. Et au même moment, je vis la justice de Dieu prête à châtier ce peuple et une multitude d'âmes condamnées à l'enfer. Terrible spectacle! Alors, je m'écriai: Seigneur, prenez mes enfants de ce Monastère et sauvez l'Orégon, sauvez ces âmes que je vois tomber.' 'Ma justice n'est pas satisfaite, lui dit Notre-Seigneur, elles ne pèsent pas assez dans la balance pour l'apaiser.' 'Bien, dit notre Mère, Seigneur, prenez-moi et sauvez l'Orégon.' 'Oui, j'accepte ton

5. Cf. Lettre de Mgr Moreau à Mère Catherine-Aurélié en date du 2 mai 1892. Le 19 mai, Mère Catherine-Aurélié répondit à cette lettre de Mgr Moreau, mais sa réponse n'a pu être retracée aux Archives de l'évêché de Saint-Hyacinthe.

sacrifice, répondit Notre-Seigneur, je ferai miséricorde au peuple de l'Orégon.' 'J'ai eu juste le temps de m'offrir, dit notre Mère, car j'étais à la porte du tombeau; un instant, une seconde plus tard et j'étais dans mon éternité. J'ai vu en ce moment que mon âme était prête à paraître devant Dieu... que je n'avais pas de péché à expier et que j'entrerais tout droit au ciel.'

Notre héroïque Mère a préféré demeurer plus longtemps en exil pour les âmes du pauvre pays de l'Orégon qu'elle voyait tomber en enfer. Après cette extase de cinq heures, chaque jour elle versa des larmes pour les pécheurs de l'Orégon. (...).

Le terrible tableau de ces âmes de réprouvés sur le point de tomber dans l'abîme, ce spectacle était sans cesse durant la nuit devant ses yeux, elle se mettait les mains devant la figure disant: 'Éloignez cet horrible spectacle de devant mes yeux. Que c'est terrible!' Elle reconnaissait les figures de personnes qu'elle avait rencontrées, pauvres gens en voie de perdition.»⁶

Après l'installation des Sœurs à Montavilla, Mère Catherine-Aurélié crut devoir prolonger encore son séjour en Orégon afin d'y organiser la vie régulière, comme elle l'avait fait dans chacune de ses fondations antérieures, et, dans une lettre datée du 16 août 1892, Mgr Moreau se montra satisfait des explications qu'elle lui avait données pour expliquer son retard à revenir à Saint-Hyacinthe, d'autant plus que Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, qui s'était rendu sur les lieux et avait lui-même son mot à dire puisqu'il fournissait une partie du personnel pour cette fondation, avait été à même de constater

«que la fondation n'est pas assez solidifiée pour que la Mère retourne.»⁷

De toute façon, bien que considérant comme valables les raisons qui obligeaient Mère Catherine-Aurélié à prolonger son séjour en Orégon, Mgr Moreau voulut quand même hâter son retour en voulant faire nommer comme Supérieure du Mont-Thabor Mère du Saint-Cœur-de-Marie, pour lors Supérieure du monastère d'Ottawa et compagne de voyage de la Mère

6. Voir aussi *Mémoires de Sœur Marie-Immaculée* (Frigon), pp 17-18; *Annales du monastère de Portland*, aux 22 juin et 7 juil. 1892.

7. Lettre de Sœur de l'Immaculée-Conception, de Portland, aux Sœurs de Saint-Hyacinthe en date du 3 juil. 1892.

En outre, dans une longue lettre adressée à Mgr Moreau lui-même en fin de juin ou au début de juillet, Mère Catherine-Aurélié répondait à certaines questions que lui avait posées Monseigneur et lui expliquait les raisons de son retard à revenir à Saint-Hyacinthe. Cette lettre s'est perdue en route, comme la chose arrivait parfois.

Fondatrice en Orégon. Mais, pour une telle nomination, il fallait à Mgr Moreau l'autorisation de Mgr Duhamel de qui relevait cette religieuse. Alors, rencontrant celui-ci à Québec aux environs du 24 août 1892, il le pria instamment de vouloir bien lui céder cette même religieuse d'une manière définitive pour la fondation de Portland. Mgr Duhamel lui répondit qu'il ne saurait refuser un tel service à la Mère Catherine-Aurélie, mais à la condition qu'elle lui en fasse la demande elle-même. Mgr de Saint-Hyacinthe s'empressa donc d'écrire à celle-ci, lui exposant qu'une telle solution serait le moyen de se libérer elle-même et d'assurer son prochain retour à son monastère de Saint-Hyacinthe.

Cette lettre datée du 27 août 1892 fut immédiatement suivie d'une autre lettre datée celle-ci du 31 août et d'une sévérité bien de nature à surprendre dans les circonstances. Mgr Moreau, n'ayant pas reçu la lettre mentionnée ci-dessus dans laquelle Mère Catherine-Aurélie répondait à ses questions, lui reprocha vivement de ne pas tenir assez compte de ses avis et de ne pas prendre avec assez de sérieux l'importance de son retour à Saint-Hyacinthe, comme il le lui avait demandé dans une lettre de «la semaine dernière», disait-il. Or, cette lettre dont parle ici Mgr Moreau et qui était datée du 27 août, n'était parvenue à sa destinataire que le 5 septembre, tandis que celle du 31 août qui contenait de tels reproches lui parvenait le lendemain 6 septembre. On comprend dès lors quel coup sensible cette dernière apporta au cœur de Mère Catherine-Aurélie, elle qui était intransigeante et diligente en matière de soumission et docilité à son évêque en qui elle voyait le représentant officiel de Dieu lui-même. Mais, dans un esprit profondément surnaturel, elle reçut ce coup comme une croix et une humiliation présentées par son divin Époux pour l'unir davantage à sa propre Croix, à ses humiliations et à ses ignominies durant sa Passion. C'est ainsi qu'elle obtenait de Dieu des bénédictions pour ses fondations.

Dans le passé, Mère Catherine-Aurélie savait garder le silence devant les accusations et soupçons lancés contre elle, quand il ne s'agissait que de sa personne. Elle savait, comme le Christ durant sa Passion, se taire et savourer, humblement et silencieusement, les humiliations et ignominies. Mais cette fois, par ces deux lettres des 27 et 31 août, Mgr Moreau ne l'obligeait-il pas à lui fournir les explications nécessaires. C'est ce qu'elle fit aussitôt par une admirable lettre de franchise et de soumission qui la justifia pleinement du reproche d'avoir cherché à se soustraire aux intentions et avis de son évêque pour faire prévaloir ses vues personnelles. Et nous savons par une lettre de Sœur du Saint-Cœur-de-Marie, de Portland, à la Sœur Assistante de Saint-Hyacinthe, ainsi que par une lettre de Mgr d'Ottawa à Mgr Moreau lui-même, que le retour immédiat de Mère Catherine-Aurélie

était rendu impossible à cause de l'état de santé de sa compagne que quatre hémorragies successives avaient laissée dans un état de grande faiblesse; en effet, selon les exigences du droit religieux alors en usage, jamais une religieuse ne devait voyager sans une compagne; et Mgr Moreau avait accepté, pour ne pas dire, imposé cette disposition pour ce voyage en Orégon.

Mais, pour quelles raisons Mgr Moreau tenait-il tant à presser ce retour de Mère Catherine-Aurélie? Voici. Au monastère de Saint-Hyacinthe devait se tenir, au début de décembre, l'élection de la Supérieure locale. Puisqu'il confiait à la Mère Fondatrice le soin d'organiser les différentes fondations et de rendre visite, de temps à autre, à ses Filles de ces différents monastères fondés par elle, ce qui l'obligeait nécessairement à s'absenter souvent de la Maison mère, Mgr Moreau considérait comme solution bien opportune de lui demander de démissionner comme Supérieure de cette Maison mère et d'accepter le titre de Supérieure générale qu'il avait sollicité du Saint-Siège pour elle. C'était pour conférer avec elle de ce projet avant la date des élections de décembre qu'il voulait hâter ce retour à Saint-Hyacinthe de Mère Catherine-Aurélie.

Par ses faits et gestes accomplis à la suite de ce retour et de ce douloureux conflit, Mgr Moreau semble bien avoir donné raison à la Mère Fondatrice et voulut lui faire oublier la sévérité qu'il avait montrée un instant à son égard; il lui remit un Rescrit, sollicité de Rome avec un «fort honorable témoignage rendu à Mère Catherine-Aurélie du Précieux Sang», au terme duquel elle était décorée du titre de Supérieure générale à vie, «avec tous les honneurs, droits et privilèges attachés à la charge des Supérieures générales des communautés religieuses.»⁸ Et, en annonçant la tenue des élections pour le 9 décembre suivant, il informa les Sœurs qui avaient le droit de vote que leur Mère Fondatrice pouvait être réélue Supérieure locale pour le monastère de Saint-Hyacinthe. Et ses Filles montrèrent bien qu'elles tenaient à la maintenir dans cette fonction en l'élisant aux deux tiers de votes, tel qu'exigé. Et Mgr de Saint-Hyacinthe approuva et confirma ce choix.

Décorée par le Saint-Siège, à la demande de son évêque, du titre de Supérieure générale, et réélue par ses propres Filles de la Maison mère, Mère Catherine-Aurélie était donc, plus que jamais, entourée et honorée de

8. C'est le 23 nov. 1892 que Mgr Moreau communiqua à la Communauté de Saint-Hyacinthe ce décret par lequel le Saint-Père lui accordait les facultés nécessaires pour décerner à la Mère Fondatrice ce titre de Supérieure générale.

la confiance de ses Supérieurs ecclésiastiques, de ses propres enfants et de la considération publique. Et, de partout, arrivaient des lettres et témoignages de félicitation, de vénération et d'admiration. Mgr de Saint-Hyacinthe et toute la Communauté de Saint-Hyacinthe voulurent souligner de la manière la plus grandiose cet honneur que lui avait décerné le Souverain Pontife. En conséquence, on organisa ce qu'on appela le «festival» en l'honneur de la Mère Fondatrice qui eut lieu le 9 janvier 1893. Mgr Moreau ouvrit la fête par la célébration de la sainte Messe et adressa à la Vénérée Mère ses félicitations et l'hommage de sa profonde vénération. Le 11 juillet suivant, à l'occasion de l'anniversaire de naissance de Mère Catherine-Aurélié, il y eut comme un écho de ces démonstrations de respect filial de la Communauté et, une fois encore, Mgr Moreau voulut témoigner de sa bienveillance envers elle en célébrant au monastère les saints mystères. Puis, «dans sa visite à la Communauté, Sa Grandeur s'est montrée tout paternellement affable envers» la Mère Fondatrice⁹.

Et, au milieu de tous ces honneurs, Mère Catherine-Aurélié-du-Précieux-Sang se montra, comme toujours, humble et confuse devant les hommages et félicitations que de nombreux dignitaires lui adressèrent. Elle se croyait indigne de telles faveurs et marques de vénération. Que de belles pages on pourrait écrire ici sur cette vertu d'humilité qu'elle pratiquait avec beaucoup de naturel et de simplicité! Et elle la désirait aussi pour toutes ses Filles.

9. *Annales du monastère de Saint-Hyacinthe*, au 11 juil. 1893.



AMANTE ET PROPAGATRICE DE LA DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG DE JÉSUS

C'est avec l'ardeur d'une âme tout enflammée d'amour pour Jésus que Mère Catherine-Aurélié consacra toutes ses énergies à approfondir et à vivre elle-même la dévotion au Sang de Jésus.

«Le Sang de Jésus, mon Époux Bien-Aimé, versé avec tant d'amour, disait-elle, occupe sans cesse mon esprit et mon cœur »¹

Cette dévotion s'intensifiait toujours davantage dans son cœur, hantait son esprit, pénétrait et captivait toutes les puissances de son être. Elle s'efforçait, non seulement de la faire connaître et pratiquer par les membres de son Institut, mais aussi, par ses entretiens, ses conseils et ses lettres, à la faire apprécier des amis et bienfaiteurs de ses monastères. Elle présentait cette dévotion comme «une fontaine de grâces» et une «source d'amour»² qui «renferme toutes grâces et toutes vertus»³, une source divine inépuisable de force dans la lutte contre les tentations et les inclinations mauvaises de la nature, une source de force aussi pour accepter, avec joie et amour, avec fidélité et générosité, tous les sacrifices, toutes les croix et épreuves parsemées sur le chemin de la sainteté; il est aussi source de force pour la pratique parfaite et constante des vertus chrétiennes, jusqu'aux plus hauts sommets de l'amour et de la sainteté. On peut donc

«tout réclamer et tout attendre de sa vertu puissante et efficace.»⁴

On comprend, dès lors, que, pour alimenter et intensifier l'amour et la dévotion au Sang de Jésus, elle invitait à la pratique de certains exercices de

1. Lettre à l'abbé Raymond en sept. 1853.

2. Lettre à Madame George Bliss, de New York, en date du 19 juil. 1878.

3. Lettre à Sœur Marie-du-Rédempteur, du monastère d'Ottawa, en date du 19 oct. 1900.

4. Lettre à une Demoiselle en date du 29 fév. 1876.

piété qui sont de nature à raviver sans cesse le dévouement à ce Sang divin et à vivre vraiment pour sa plus grande gloire. Tels sont, par exemple, la contemplation assidue du Christ dans sa Passion, principalement dans l'exercice du Chemin de croix, l'Adoration diurne, le Chapelet du Précieux Sang, les hommages aux Sept effusions du Sang Rédempteur, la Consécration au Très Précieux Sang de Jésus, les exercices du mois du Précieux Sang, et plusieurs prières ou invocations à réciter au cours de la journée. En outre, elle recommandait d'offrir souvent le Sang de Jésus au Père pour le salut des âmes, de le faire descendre sur celles-ci pour qu'il les purifie, les fortifie et les sanctifie.

Elle était heureuse de constater combien cette dévotion au Sang Précieux de Jésus se répandait partout, et elle éprouvait un grand bonheur, en multipliant ses fondations, de pouvoir ainsi diffuser le culte à ce Sang sauveur.

Ces fondations continuaient en effet, à se multiplier. Le 14 septembre 1895 voyait l'inauguration d'un monastère à Sherbrooke sous le vocable de «Nazareth».

Le 17 octobre de la même année, la courageuse Fondatrice était de retour à Saint-Hyacinthe, mais la joie qu'éprouvaient ses Filles de la Maison mère de la revoir parmi elles était tempérée par la pensée d'un prochain départ, car Mgr Moreau lui demandait de rendre visite à ses Filles de Brooklyn. Malgré les fatigues d'un tel voyage, elle partit, joyeuse d'obéir et de se dévouer pour la gloire du Sang de son divin Époux. Elle revint à Saint-Hyacinthe le 22 novembre, après avoir visité ses Filles de Toronto et d'Ottawa. Et, pour terminer cette année 1895, si chargée de travaux, de fatigues et aussi de souffrances presque continuelles, la Mère Fondatrice doit reprendre bientôt la route pour ériger un nouveau monastère à Nicolet, dont l'inauguration eut lieu le 27 août 1896. En quittant ce monastère «Saint-Joseph-du-Précieux-Sang», elle exhorta la petite Communauté à se rendre digne.

«de la touchante sollicitude de la Providence par un redoublement d'ardeur à l'œuvre d'adoration et de réparation.»⁵

«Mes enfants, dit-elle, en quittant l'asile béni de votre berceau religieux, vous n'aviez d'autre but que celui de continuer votre vie d'immolation, de sacrifices; donc, à l'œuvre! C'est là le secret de votre bonheur.»⁶

5. *Histoire des Fondations*, Vol. 1, pp. 491-492.

6. *Ibid.*, p. 493. C'est le 9 oct. 1896 que la Mère Fondatrice quitta Nicolet pour Saint-Hyacinthe.

Comme il a été dit plus haut, le 24 octobre 1896, le Saint-Siège accordait l'approbation définitive des Constitutions des Religieuses Adoratrices du Précieux-Sang. Les lettres de félicitations à la Mère Fondatrice arrivèrent de tous côtés. Mgr Moreau lui écrivit une lettre des plus élogieuses qu'il terminait par ces paroles adressées à toutes ses Sœurs du Précieux-Sang:

«Vous êtes maintenant les filles du Saint-Siège! Reposez-vous avec calme et confiance dans les bras de notre divine mère la sainte Église. Appliquez-vous à devenir un de ses joyaux les plus brillants et les plus purs.»⁷

Le 6 décembre, s'ouvrait un triduum solennel d'action de grâces pour remercier Dieu de cette consécration de la vocation de l'Institut des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang, que Dieu venait d'accorder par la voix de son Vicaire sur terre. Parmi les événements de ces trois jours, il convient de signaler ici une marque de vénération qui avait été préparée, bien entendu, à l'insu de la Mère Fondatrice. Pour la journée du 7, Mgr Maxime Decelles, évêque coadjuteur de Mgr Moreau, s'était réservé de donner lui-même aux Sœurs l'instruction du soir. Celle-ci étant terminée, Monseigneur appela près de lui Mère Catherine-Aurélié et déposa sur sa tête une couronne d'or que ses Filles lui avaient préparée pour la circonstance. Dès qu'elle eût reçu cette couronne,

«Mère Catherine-Aurélié se prosterna profondément, baisa les pieds de Mgr Decelles et, laissant tomber adroitement la couronne, les encercla de cette guirlande d'or qui avait été tressée pour elle avec tant d'amour. Le mouvement avait été si spontané et si subit, qu'avant que Sa Grandeur se fût ressaisie, l'admirable Mère avait déjà regagné sa place.

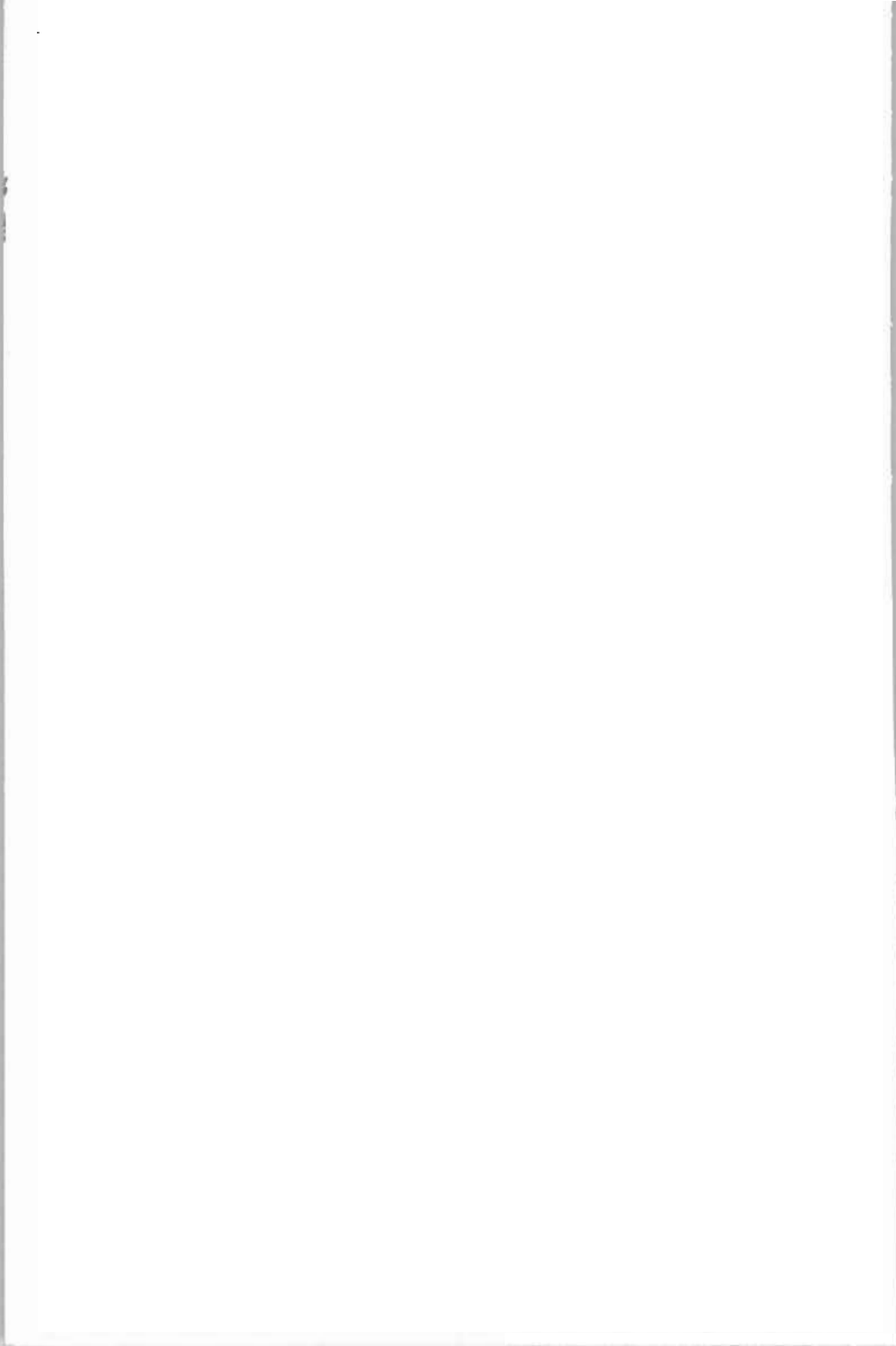
Monseigneur Decelles, tout ému, bénit la Communauté et se retira hâtivement. Ses yeux étaient remplis de larmes et, en passant la porte conventuelle, il dit aux Sœurs qui se trouvaient près de lui: 'Quelle sainte que votre Mère fondatrice, mes Sœurs!' Et dans la suite, lorsqu'il eut l'occasion de revenir au Monastère, cette affirmation se retrouva plus d'une fois sur ses lèvres.»⁸

«Au faite de l'honneur, les saints savent plus que jamais s'humilier», note l'Annaliste⁹.

7. Lettre datée du 6 nov. 1896.

8. SCEUR MARIE-DE-LOYOLA, a.p.s., *Une Mystique Canadienne, Mère Catherine-Aurélié du Précieux-Sang*, Monastère du Précieux-Sang des Trois-Rivières, 1950, p. 175.

9. *Annales du monastère de Saint-Hyacinthe*, au 7 déc. 1896.



PLUS LIBRE POUR ÊTRE AU SERVICE DES FONDATAIONS

En cette fin de l'année 1896, de grandes célébrations eurent lieu dans les différentes Communautés religieuses de Saint-Hyacinthe pour célébrer le Jubilé sacerdotal de Mgr Moreau, ordonné prêtre le 19 décembre 1846.

C'est le 27 décembre que les Sœurs du Précieux-Sang eurent l'occasion, dans une touchante et grandiose célébration, de lui offrir leur «témoignage de respect, de piété filiale et de profonde vénération.»¹ Le vénérable Jubilaire, ému de cette démonstration, parla pour remercier les religieuses et leur dit, entre autres choses, qu'il s'occuperait de la Communauté du Précieux-Sang, des ses intérêts et de la diffusion de la dévotion au Précieux-Sang de Jésus tant que Dieu ne lui fermerait pas les yeux.

L'année 1897, ne devait pas se terminer sans un changement notable pour le monastère de Saint-Hyacinthe. En effet, conformément aux Constitutions approuvées par le Saint-Siège, il était de règle qu'une Supérieure locale ne devait pas demeurer en fonction plus de dix ans, soit deux termes consécutifs de cinq ans chacun. Éluë le 9 décembre 1887, Mère Catherine-Aurélie n'était donc plus rééligible aux élections qui devaient se tenir le 9 décembre 1897. Cependant, elle demeurait Supérieure générale, puisque ce titre lui avait été accordé à vie. À cette élection, fut élue Supérieure locale pour le monastère de Saint-Hyacinthe Sœur Véronique-de-la-Passion.

Libérée de l'administration du monastère de Saint-Hyacinthe, Mère Catherine-Aurélie se voyait plus libre pour répondre aux demandes qui lui venaient des fondations où on désirait sa présence et ses sages conseils.

Ce furent d'abord ses Sœurs d'Ottawa qui l'invitèrent lors de la construction de leur nouveau monastère. Mgr d'Ottawa lui-même crut bon d'insister pour qu'elle fût sur les lieux, afin qu'on pût profiter de son grand

1. *Annales du monastère de Saint-Hyacinthe*, au 15 déc. 1896; cf. *Ibid.*, au 27 déc. 1896.

sens pratique et surtout pour qu'elle aidât à progresser toujours davantage dans les voies de la perfection ses Filles avides de ses conseils et de ses directions. Elle fut parmi elles plus de quatre mois.

À peine est-elle de retour à Saint-Hyacinthe qu'elle doit partir pour Sherbrooke où se fait l'installation de ses Sœurs dans leur nouvelle résidence. De là, elle se dirige vers Ottawa où elle est attendue. Elle que les voyages exténuent doit aller ainsi d'un monastère à l'autre où un épuisant travail d'organisation, de rencontres avec les gens de l'extérieur ou d'entretiens avec ses Filles, l'accapare du matin au soir.

Et l'année 1898 s'achève par un voyage à Manchester, aux États-Unis d'Amérique, où elle doit s'occuper d'une nouvelle fondation, le «Cénacle», dont l'inauguration officielle eut lieu le 8 décembre de cette même année 1898. Mère Catherine-Aurélie n'arrivait pas à Manchester comme une inconnue; déjà sa réputation de grande sainteté l'avait précédée et attirait des foules.

«Durant son court séjour au 'Cénacle' de Manchester notre Vén/érée/Mère, écrit une de ses compagnes de voyage, a vu je crois, pour le moins, six ou sept mille personnes. Dès le lendemain de son arrivée, qui a été annoncée dans les journaux, et même dans les églises, une foule toujours croissante envahissait le petit monastère pour la voir et lui raconter leurs misères et épreuves de toutes sortes. Chacun partait consolé et encouragé, et, de bouche en bouche cela se répétait. Il est étonnant que notre Vén/érée/Mère ait pu soutenir des fatigues si grandes, mais la force du Sang divin ne lui manquait pas. Le bien opéré par la grâce de Dieu est incalculable.»²

La maladie et l'extrême faiblesse dans laquelle se trouve Mère Fondatrice la retiennent parfois au repos forcé, mais dès qu'elle s'en trouve capable, elle va d'un monastère à l'autre où toutes réclament sa présence et ses services. Ne pouvant pas répondre à toutes les demandes à la fois, elle écrit beaucoup, soit des Lettres circulaires à toutes ses Filles des différents monastères, soit des Lettres d'encouragement à telle ou telle d'entre elles. Sans cesse, elle leur rappelle les devoirs de leur sublime vocation, à porter leur croix avec allégresse et amour, à être de dignes épouses de Jésus crucifié pour le salut des âmes. Filles de Marie Immaculée, leurs âmes doivent déborder d'amour pour le divin Rédempteur. Et leur vie consacrée à l'adoration doit ressembler à celle des anges par leur pureté virgineale et

2. *Annales du monastère de Saint-Hyacinthe*, au 30 déc. 1898. La Lettre en question y est transcrite sans indication de date de celle-ci.

l'offrande d'elles-mêmes en holocauste perpétuel en union avec la Victime du Calvaire. Bien souvent aussi, elle les invite à s'entretenir dans l'humilité, à mépriser tout ce qui est attaché aux choses terrestres, à être avides d'apostolat, à pratiquer la sainte pauvreté, la glorieuse chasteté, la généreuse obéissance et cette fidélité exacte et constante aux saintes Règles qui rendent l'holocauste parfait. Dans toutes ces pages qui sortent comme de son cœur maternel, on sent bien son âme enflammée d'amour qui désire voir toutes ses Filles accepter croix et souffrances pour la gloire du Sang divin et le salut des pécheurs. Elle voudrait communiquer à chacune d'elles cette flamme ardente qui la brûle intérieurement et anime tout ce qu'elle pense et désire, tout ce qu'elle veut et fait elle-même.

À l'approche de la grande fête du 14 septembre 1901 qui marqua le quarantième anniversaire de la fondation de l'Institut, la Mère Fondatrice, Mère Catherine-Aurélié, écrit à ses Filles de la Maison mère une Lettre pour ranimer et augmenter leur ardeur dans leur vocation de victimes réparatrices. Ces pages sont «un chant d'adoration, de reconnaissance et d'amour»³ à Dieu en même temps qu'une pressante invitation à ses Filles à se maintenir dans l'esprit de leur vocation et la ferveur de leurs bonnes résolutions.

Dans toutes ces Lettres à ses Filles, comme d'ailleurs dans ses entretiens avec elles, Mère Catherine-Aurélié, toujours égale à elle-même, sait trouver des

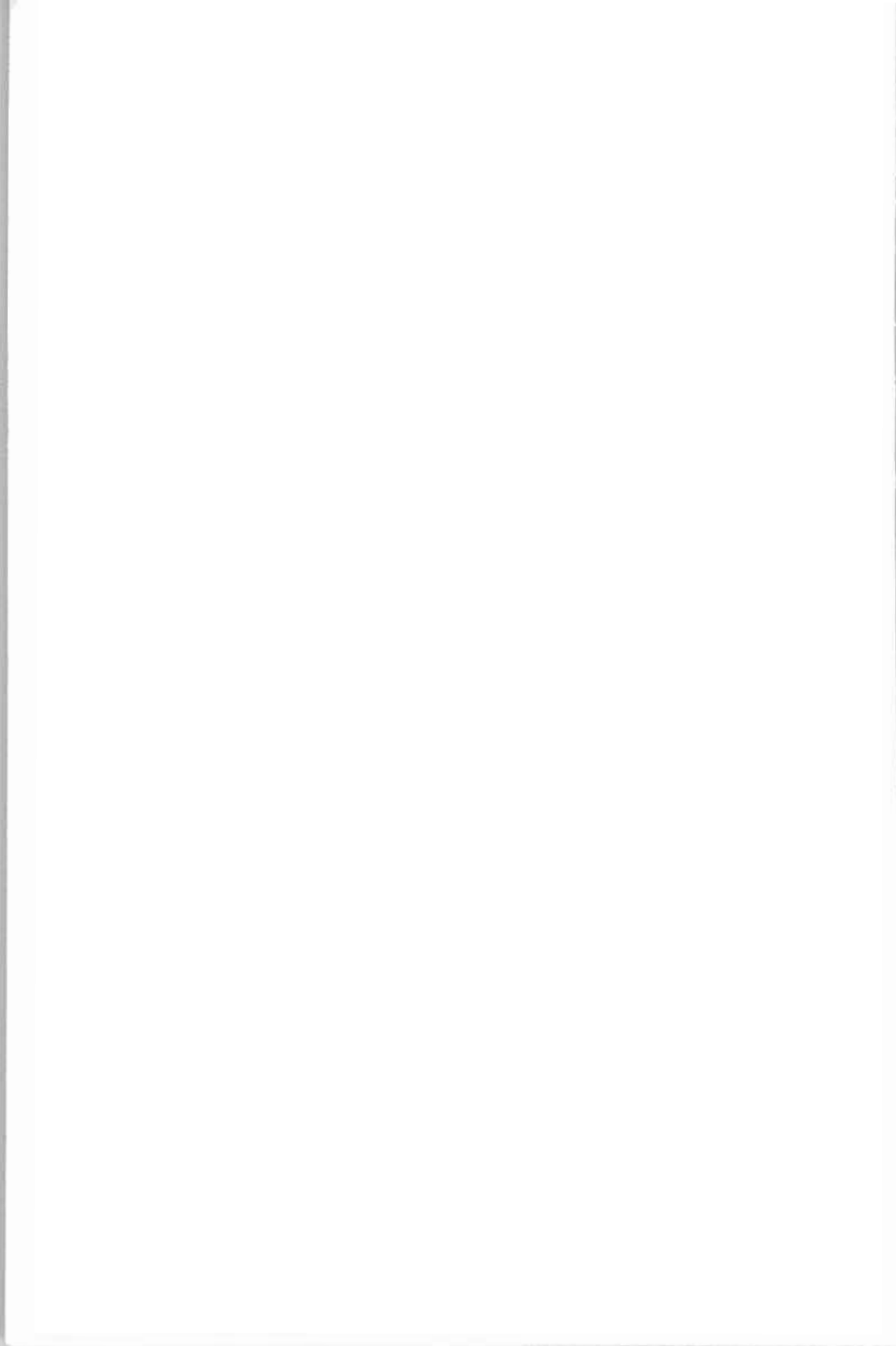
«paroles douces comme celles d'une Mère, brûlantes comme celles d'un séraphin fortes et solides comme celles d'une fondatrice».

pour que ses vierges du Précieux-Sang soient sans cesse animées d'un grand désir

«de sainteté, de perfection, de zèle, de dévouement — et tout cela à la gloire du Sang de Jésus.»⁴

3. *Annales du monastère de Saint-Hyacinthe* au 6 sept. 1901 où est transcrite cette Lettre.

4. *Ibid.*, au 1^{er} janv. 1902



RÉÉLUE SUPÉRIEURE DU «BERCEAU»¹

L'année 1902 fut marquée par deux grands événements qui méritent d'attirer ici notre attention: la fondation du monastère de «Santa Cruz» de La Havane et la réélection de la Mère Fondatrice comme Supérieure locale de la Maison mère.

C'est le monastère de Manchester qui, ayant parmi ses religieuses quatre cubaines, prit l'initiative d'une fondation à La Havane. Mère Catherine-Aurélie ne pouvait que se réjouir de ce projet. Certes, si elle n'eût écouté que son grand cœur, plein de sentiments maternels pour toutes ses Filles, elle aurait accompagné «les missionnaires» choisies jusqu'à leur nouveau monastère pour leur prodiguer conseils et directives, mais son état de santé l'empêchait de suivre les inclinations de son cœur; elle se rendit cependant à Manchester pour embrasser et encourager celles qu'elle appelait «les benjamines de son cœur». Et, dans la suite, elle leur écrivit pour les inciter «à travailler à la conquête des âmes par l'immolation et le sacrifice.»²

On s'en souvient, le 9 décembre 1897, avaient eu lieu au monastère de Saint-Hyacinthe des élections pour le choix d'une Supérieure locale. D'après les Constitutions, Mère Catherine-Aurélie, en charge depuis dix ans dans cette même fonction, n'était pas éligible pour un troisième terme consécutif; c'est Sœur Véronique-de-la-Passion qui fut alors élue pour une période de cinq ans. Le 9 décembre 1902, ce premier terme prenait fin; une nouvelle élection devait avoir lieu sous la présidence de Mgr de Saint-Hyacinthe, Mgr Maxime Decelles, successeur de Mgr Moreau décédé 24 mai 1901. Cette fois, la Mère Fondatrice était éligible. Quant à Sœur Véronique-de-la-Passion, elle pouvait être réélue pour un deuxième terme, mais à la condition d'obtenir les deux tiers des voix des électrices³. Par

1. C'est ainsi qu'on se plaisait à appeler le monastère de Saint-Hyacinthe, «berceau» et Maison mère de l'Institut.

2. Lettre du 30 déc 1903.

3. Cf. *Constitutions des Sœurs Adoratrices du Très Précieux-Sang*, 1896, p. 90.

contre, pour toute autre religieuse ayant quarante ans d'âge et dix ans de profession, la majorité absolue suffisait.

Les trois premiers scrutins n'ayant accordé la majorité absolue à aucune des capitulantes, Monseigneur demanda un quatrième scrutin auquel ne pouvaient être candidates que les deux religieuses ayant eu le plus de votes au troisième scrutin, c'est-à-dire, Mère Catherine-Aurélie et Sœur Véronique-de-la-Passion qui, à ce nouveau scrutin devaient s'abstenir de voter. Le vote secret ayant été pris, les deux concurrentes reçurent le même nombre de voix. Alors Monseigneur déclara que, vu l'absence de majorité requise par les règlements pour l'une ou l'autre des candidates, l'élection de la Supérieure devait être dévolue à la Sacrée Congrégation qui serait priée de faire un choix entre la Mère Fondatrice et la Supérieure sortant de charge.

Ici, il ne faudrait pas être surpris en constatant que la Mère Fondatrice, si vénérée et aimée de ses Filles, n'ait pas reçu un appui total de leur part lors de cette élection pour le choix de la Supérieure locale. La chose s'explique facilement. Ses absences, longues et fréquentes, l'épuisaient et, de retour au « Berceau », son état d'épuisement et ses souffrances de toutes sortes l'obligeaient souvent à garder la chambre avant de repartir pour de nouvelles courses dans les fondations qui sollicitaient ses services. On le comprend facilement, dans de telles circonstances, plusieurs des Sœurs de la Maison mère croyaient, et à juste titre, qu'il n'était pas opportun d'ajouter à son lourd fardeau de Supérieure générale celui de Supérieure locale, d'autant plus que son état de santé inspirait de plus en plus de graves inquiétudes. Et puis, l'élire comme Supérieure locale ne serait-ce pas l'accabler d'une charge que les circonstances ne lui permettraient pas de remplir et l'empêcheraient d'être vraiment à leur service?

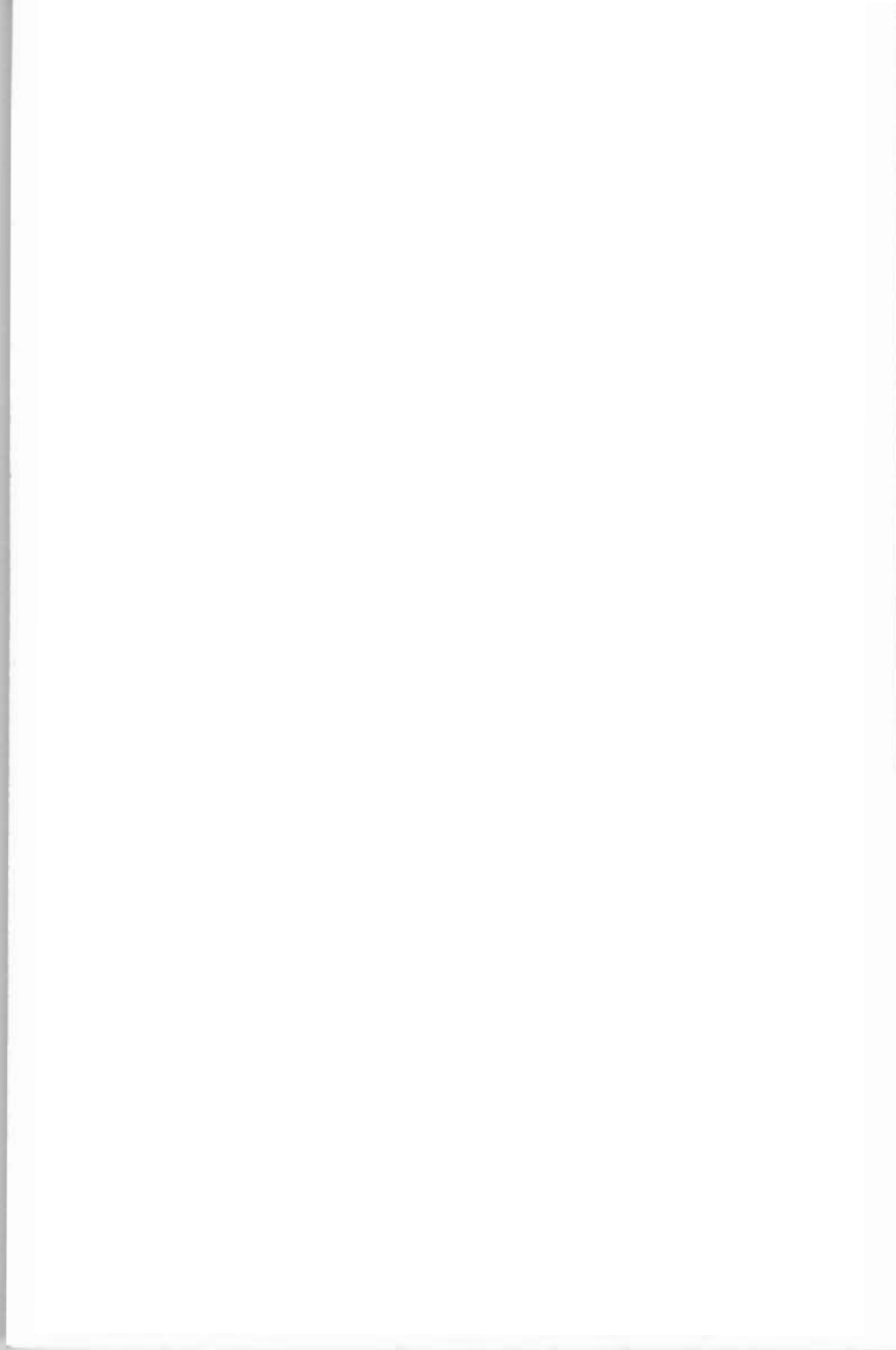
Cependant, malgré le bien-fondé de ces motifs, plusieurs des Sœurs avaient exprimé le désir de l'avoir comme Supérieure de la Maison mère et de lui donner comme Assistante une religieuse de grande expérience et active qui lui épargnerait toute fatigue. Elle leur avait répondu:

« Je ne doute pas de votre affection et de votre piété filiale, cependant, croyez-moi; je ne ferais pas mes cinq ans de supériorité. »⁴

Cette prédiction se réalisera, car elle mourra au cours de ce terme de cinq ans.

4. *Notes sur la vénérée Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang*, par Sœur Marie-Angela.

Suite à la lettre que lui avait adressée Mgr Decelles, la Sacrée Congrégation nommait la Mère Fondatrice Supérieure locale du monastère de Saint-Hyacinthe. De toutes les maisons de l'Institut arrivèrent alors des lettres de félicitations qui manifestaient bien les sentiments de joie et d'allégresse qui animaient les esprits et les cœurs de toutes les Filles de Mère Catherine-Aurélié à son endroit.



SUR LA CROIX AVEC JÉSUS
JUSQU'À LA MORT

Souffrir et être victime expiatrice en union avec Jésus crucifié pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, telle était la vocation de Mère Catherine-Aurélié. Et sa vie avait été un crucifiement continu; les croix et les souffrances de toutes sortes ne lui ont jamais manqué, et, dans son grand amour pour Jésus et les âmes, elle a toujours vécu cette vie de crucifiée avec une patience héroïque. Et maintenant qu'elle arrive au terme de sa vie, elle doit consommer son sacrifice en acceptant, toujours avec amour, cette longue agonie et cette mort douloureuse que Jésus lui offre pour compléter sa ressemblance avec lui. Et elle-même, elle veut parachever sa vie, comme celle de son divin Époux et Modèle, dans une souffrance expiatrice. C'est pourquoi, à sa nièce qui lui avait souhaité de ne plus avoir de souffrances en l'année 1904, elle répondit :

«La souffrance, c'est ma vie, c'est ma joie en Dieu, c'est l'objet de mon aspiration continuelle. C'est en aimant et en souffrant, à l'exemple de Jésus que je veux atteindre le ciel, c'est par la souffrance que je veux achever, ainsi que parle saint Paul, ce qui manque en moi à la passion de mon Sauveur et que je veux (...) sauver des âmes par milliers..., c'est par la souffrance que je veux compléter l'œuvre que Dieu m'a confiée en 1861... Ah! loin de moi la pensée du repos! (...). Pour l'amour de Jésus, nous devons, dans la souffrance et l'humiliation, gravir la montagne du calvaire, le suivre, notre Jésus, paisible et doux, versant son Sang tout au long de la voie douloureuse.»¹

Choisie pour apprendre à ses Filles à monter généreusement sur le Calvaire, elle devait aussi leur apprendre à y mourir avec amour, après une longue et douloureuse agonie.

Le 17 mai 1904, écrivant à ses Filles du monastère de l'Orégon, elle leur parla des malades de l'Infirmierie et ajouta ce mot :

1. Lettre à Sœur Catherine-d'Alexandrie en date du 9 janv. 1904.

«Quant à moi, je suis tantôt mieux, tantôt un peu plus mal, mais cependant je ne suis jamais sans une petite portion de la Croix, et il m'est doux de porter constamment cette marque de ressemblance avec mon Époux Crucifié.»

La voilà bien décrite: toujours souffrante², mais toujours joyeuse de «porter constamment cette marque de ressemblance» avec la sainte Victime du Calvaire.

Dès juillet 1904, elle est trop faible et souffrante pour pouvoir aller visiter ses Filles des différents monastères, pourtant bien désireuses de la recevoir. Les Sœurs qui sont à ses côtés «souffrent de la voir sans relâche sur la croix» sans pouvoir «rien faire pour la soulager»; la grande résignation avec laquelle elle accueille la souffrance et l'offre avec amour pour le salut des âmes «parle éloquemment» à leurs cœurs³.

Au mois de mars 1905, la bronchite dont elle souffre périodiquement s'aggrave et inquiète les Sœurs. On accourt de tous les monastères à son chevet, même de Cuba. Les prières se multiplient pour sa guérison. Le 1er avril, elle prend un peu de mieux et peut articuler quelques mots. Elle dit alors:

«J'ai été retournée à la porte du Ciel, c'est donc merveilleux! Je vais mourir quand toutes mes filles seront arrivées.»⁴

Le 7 avril, fête du Précieux Sang⁵, est pour elle un jour de grandes douleurs qui l'unissent au divin Crucifié. C'est un vendredi du carême, jour de participation toute particulière aux souffrances de la Passion de son Bien-Aimé. À cette occasion, un phénomène étrange se produisit et fut constaté par plusieurs de ses Filles. Je laisse ici la parole à l'Annaliste:

«Depuis les Premières Vêpres de la fête, écrit-elle, plusieurs de nous avons vu, par intervalle, sur la main gauche de notre Mère une petite croix d'environ un pouce de long, arrondie aux extrémités, de couleur un peu plus brune que la peau. Chacune veut voir cette croix et, à tour de rôle, les sœurs se succèdent auprès de la vénérée malade, lui disent un mot ou

2. «Elle n'était jamais sans quelques souffrances physiques (surtout le vendredi...)» Témoignage de Sœur Marie-Raphaël en date du 18 nov. 1905.

3. Lettre de Sœur Marie-de-l'Assomption, de Saint-Hyacinthe, aux Supérieures des différents monastères en date du 5 janv. 1905.

4. *Annales du monastère de Saint-Hyacinthe*, au 1er avril 1905.

5. À cette époque, il y avait deux fêtes du Précieux Sang, l'une se célébrait le vendredi de la quatrième semaine du carême, l'autre se célébrait le premier dimanche de juillet.

même ne font que lui baiser la main et constatent, en effet, que la petite croix y apparaît réellement. Notre Mère semble ne rien remarquer de la croix.»⁶.

Les Annales du monastère de Saint-Hyacinthe rapportent un fait qui mérite d'être signalé ici. Sachons d'abord que Sœur Marie-du-Calvaire était l'infirmière de Mère Catherine-Aurélie. Dès le début de cette année 1905, la malade se sentit extraordinairement frappée par la pensée de sa mort prochaine, sans être cependant notablement plus faible qu'à son ordinaire.

«Sous l'effet de cette impression, elle éveillait quelquefois Sr du Calvaire et lui disait: 'Sr du Calvaire je vais mourir.' Êtes-vous malade plus qu'à l'ordinaire? Non, mais je sais que je vais mourir cette année... Sr du Calvaire avait beau insister pour en savoir davantage ou pour rassurer notre Mère, elle n'obtenait que ces affirmations désolantes.»

Et l'Annaliste ajoute, toujours en rapportant le témoignage de Sœur Marie-du-Calvaire:

«Une nuit que notre vénérée Mère avait beaucoup souffert de son rhumatisme, Sr du Calvaire la voyant enfin endormie, se disposait à se coucher quand, soudain, elle aperçut devant elle une Dame toute lumineuse et très belle, vêtue de blanc et portant une ceinture bleue qui lui descendait jusqu'au bas des genoux, qui lui dit: 'Ma sœur, votre Mère va mourir'. Comment cela? demanda Sr du Calvaire toute stupéfaite. La belle Dame n'ajouta rien, elle fit quelques pas et disparut. Sr du Calvaire a cru et croit encore que c'est la Ste Vierge qui lui est apparue. Il paraît que c'est dans la nuit du 12 février, fête de l'apparition de la Vierge Immaculée, que cela est arrivé. Notre Mère n'a jamais rien su de la chose.»⁷

À la mi-mai, Mère Catherine-Aurélie prend un peu de mieux et ses Filles lui expriment leur désir «de voir prolonger ses jours». Elle n'a qu'une réponse:

«Je ne veux que la volonté de Dieu.»⁸

À la fin de juin, de fortes crises cardiaques se succèdent et font craindre un dénouement fatal; face à la mort, elle reste calme et soumise à la volonté

6. *Annales du monastère de Saint-Hyacinthe*, au 7 avril 1905

7. *Ibid.*, au 21 avril 1905.

8. *Ibid.*, au 13 mai 1905.

de Dieu; elle souffre en union avec le Christ crucifié et veut mourir, comme lui, en s'abandonnant totalement au bon vouloir du Père.

Le 28 juin, à la suite d'une crise plus forte et plus inquiétante que jamais, les Sœurs entourent leur Mère qui semble agonisante. Trop faible pour se faire entendre et leur laisser ses dernières recommandations, elle prie l'Aumônier de leur transmettre ses paroles:

«Dites à mes filles, dit-elle, que je leur demande pardon de la mauvaise édification que j'ai pu leur donner... Quelles aient une dévotion toujours croissante envers le Précieux Sang, qu'elles aient une grande charité les unes envers les autres... Je voudrais leur dire beaucoup de choses encore, mais je ne le puis.»

Et, comme le remarque ici l'Annaliste:

«La charité, le Précieux Sang, voilà le legs de notre Mère mourante, le testament de notre fondatrice.»⁹

Au début de juillet, les crises deviennent fréquentes et affaiblissent la malade. Le 6 juillet après-midi, une longue crise la rend au bout de ses forces et, quelques heures plus tard, à sept heures du soir, commence une autre crise qui doit être fatale. Elle reçoit la sainte communion. Les Sœurs récitent la prière dite des «Sept Offrandes» du Sang de Jésus pour demander à ce divin Sang de la secourir tout spécialement à cette heure suprême. On récite encore différentes invocations au Précieux Sang. Les premiers symptômes de la fin se manifestent; le Chapelain récite la prière: «Partez de ce monde, âme chrétienne». Alors, Mère Catherine-Aurélie dit quelques paroles pour bénir ses Filles de toutes les maisons ainsi que les bienfaiteurs; elle exprime aussi son désir du ciel, et, après un mouvement du bras ramenant sur sa poitrine le crucifix qu'elle tenait en main, elle rend son âme à Dieu. Il était huit heures et trente-trois du soir¹⁰.

Durant les trois jours qui suivirent le décès de Mère Catherine-Auréliedu-Précieux-Sang, ce fut un défilé incessant devant les restes mortels de celle que tout un peuple appelait déjà «la sainte Mère Caouette».

«Chacun voulait emporter un objet pieux qui eût touché à la vénérable défunte. Les sœurs tourières et les sœurs portières passaient leurs journées à rendre ce service aux visiteurs.»¹¹

9. *Ibid.*, au 28 juin 1905.

10. Ce 6 juillet 1905 était un jeudi. La Mère Fondatrice devait avoir 72 ans le 11 du même mois, et 44 ans de profession religieuse le 14 septembre suivant.

11. *Annales du monastère de Saint-Hyacinthe*, aux 7, 8 et 9 jui. 1905.

Et pendant que cette foule défilait devant la couche funèbre de la défunte, lettres et télégrammes venant des plus hauts personnages ecclésiastiques ou civils, comme aussi des pauvres et des humbles que la Mère avait encouragés et consolés, apportaient des témoignages de la grande vénération dont elle jouissait dans toutes les classes de la société.

Le 9 juillet, la messe des funérailles fut chantée par Mgr Bernard, Vicaire capitulaire, car Mgr Maxime Decelles venait de mourir quelques heures seulement après le trépas de Mère Catherine-Aurélie. Mgr Bourget assistait au trône et donna l'absoute qui termina la cérémonie. Au cimetière de la Communauté, la tombe fut descendue dans une fosse dont le fond était couvert de fleurs; et, quand le cercueil y fut placé, les Soeurs y jetèrent encore d'autres fleurs, symbole des vertus de la Mère vénérée et de l'affection de ses Filles.

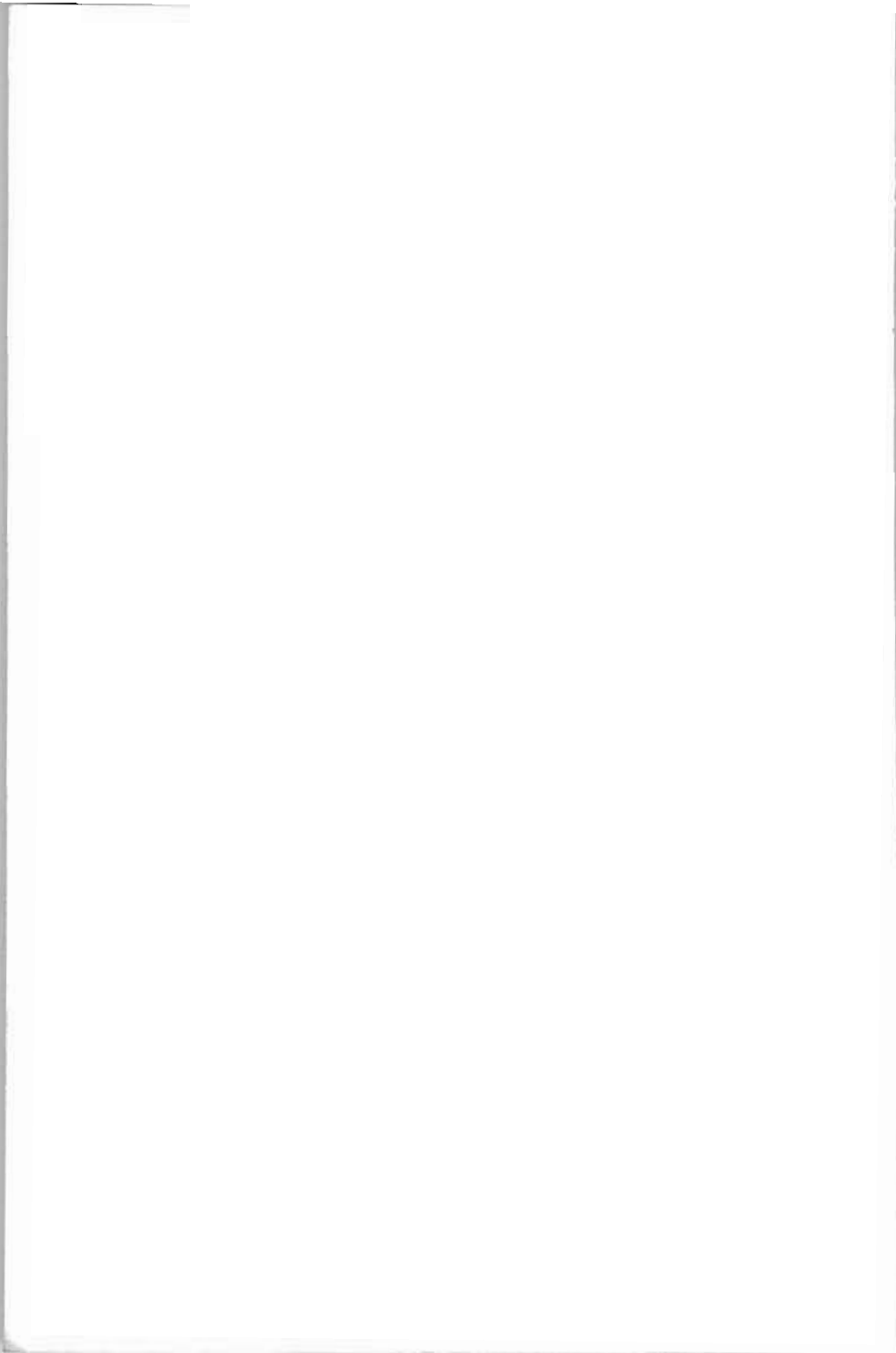
Notons ici que le 7 octobre 1982 eut lieu l'exhumation des restes mortels de la Vénérée Mère. Le 10 novembre de la même année, les scellés de l'évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Louis-de-Gonzague Langevin, furent apposés sur le nouveau cercueil renfermant presque au complet l'ossature et plusieurs particules de chair de la Mère Fondatrice. Et le 11 juillet 1983, cent cinquantième anniversaire de la naissance de Mère Catherine-Aurélie, ce cercueil prit place dans un tombeau préparé dans la chambre même de son décès. C'est là que repose maintenant

«ce corps dont les ossements recevront un jour, espérons-le, l'honneur des saints autels.

Sans prévenir les jugements de la Sainte Église, nous appelons de tous nos vœux ce jour qui en sera un de gloire pour la patrie canadienne et l'humble Institut du Précieux-Sang.»¹²

En attendant ce jour glorieux, par delà ce tombeau qui conserve sa dépouille mortelle, Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang veille sur son œuvre pour lui assurer vigueur et fécondité, pour que ses Filles soient toujours fidèles, généreuses et constantes à adorer, réparer et souffrir, et pour que toujours elles remplissent ainsi dans l'Église de Dieu l'éminent devoir de la prière et de l'immolation pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de toutes les âmes.

12. SOEUR MARIE-DE-LOYOLA, a.p.s., *Une Mystique Canadienne*, p. 94.



GRANDE RÉPUTATION DE SAINTETÉ DE MÈRE
CATHERINE-AURÉLIE-DU-PRÉCIEUX-SANG

Déjà, dès son vivant, une réputation de sainteté se manifestait partout où Mère Catherine-Aurélië-du-Précieux-Sang paraissait.

Dès avant la fondation de l'Institut des Sœurs du Précieux-Sang, Mgr Bedini, Nonce Apostolique au Brésil, de passage à Saint-Hyacinthe où il avait entendu parler d'Aurélië, n'avait-il pas dit à plusieurs reprises:

«Il faut que cette personne soit une sainte honorée d'un culte public au Canada.»¹

Et, que de fois, l'abbé Raymond n'écrira-t-il pas des réflexions comme celles-ci:

«Mon Dieu (...), j'ai vu un reflet de la splendeur de vos saints sur la figure de cette vierge.»²

«La pureté et l'innocence de cette vierge, la ravissante sérénité de ses traits, l'ardeur de son amour pour Dieu, sa patience, son humilité, sa douceur, l'ensemble de toutes les vertus en ce qu'elles ont de plus délicat et de plus gracieux réunies en elle, m'ont donné dans sa personne la plus belle image que j'aie vue de Marie, la Vierge des vierges.»³

«Je l'ai offerte à la Vierge Sainte comme l'image terrestre de ses vertus.»⁴

«Seigneur (...). Que sa sainteté apparaisse et vous glorifie.»⁵

Et Mgr Bourget, qui connaissait bien Catherine-Aurélië, déclara ouvertement à Mgr Prince ainsi qu'à l'abbé Raymond

1. *Journal*, au 18 sept. 1853.

2. *Ibid.*, au 15 janv. 1852.

3. *Ibid.*, au 7 janv. 1854.

4. *Ibid.*, au 22 sept. 1857.

5. *Ibid.*, au 8 juin 1855.

«qu'il n'était pas possible d'avoir des doutes sur la sainteté de cette personne.»⁶

Cette réputation se répandait d'autant plus facilement qu'on lui attribuait des pouvoirs de thaumaturge; on accourait à elle et, par ses prières, on obtenait conversions et guérisons. Elle pénétrait le secret des cœurs et avait, comme on a pu le vérifier à plusieurs reprises, une merveilleuse prescience de l'avenir.

Partout où elle allait à l'occasion de ses visites dans les fondations, on l'appelait «la sainte Mère Caouette», la «Holy Mother»; on lui confiait ses misères, on s'assurait de ses prières, et plusieurs demandaient sa bénédiction comme à un évêque. Partout, elle recevait

«les honneurs, les hommages accordés aux saints. On l'appelait *Sainte Caouette*, on voulait toucher ses vêtements, on lui baisait les mains, on demandait sa bénédiction, on lui présentait des malades à guérir — et il y eut, effectivement, des miracles opérés maintes fois.»⁷

Et on se souvient de cette réflexion que laissa échapper à plusieurs reprises Mgr Maxime Decelles, évêque de Saint-Hyacinthe:

«Quelle sainte que votre Mère Fondatrice, mes Sœurs!»⁸

Et, quand il lui rendit visite quelques jours avant sa mort, il se retira en disant aux Sœurs:

«Quelle sainte que votre Mère!»⁹

Et, si ces témoignages de réputation de sainteté de la Mère Catherine-Aurélie furent si nombreux de son vivant, ils le furent encore davantage lors de son décès et durant les années qui suivirent jusqu'à nos jours.

Dès l'annonce de la mort de leur Mère Fondatrice, les Sœurs du Précieux-Sang reçurent un très grand nombre de lettres ou télégrammes qui, en plus d'offrir à la Communauté éprouvée des sympathies et condoléances, rendaient témoignage des vertus, de la sainteté même, de la défunte. En relisant ces documents, on constate que de nombreuses personnes appelaient Mère Catherine-Aurélie «la sainte Fondatrice», «une sainte», «une

6. *Ibid.*, au 4 nov. 1859.

7. Témoignage de Madame R. B. Dufort en août 1912. Cette Dame avait été compagne de pensionnat de la jeune Aurélie Caouette.

8. SŒUR MARIE-DE-LOYOLA, *Une Mystique Canadienne*, p. 175.

9. Témoignage de Sœur Aimée-de-Marie, en 1918.

sainte mère», «une sainte âme», «une âme d'élite aux vertus héroïques», ou toute autre expression de ce genre. On demandait encore un souvenir d'elle et on affirmait souvent que, déjà, on recourait à sa puissante intercession auprès de Dieu pour l'obtention de grâces.

En outre, de nombreux journaux et plusieurs Revues firent écho à la voix populaire pour la proclamer «Une Sainte Religieuse», «Une Sainte» qui laisse «une haute réputation de sainteté et l'exemple de belles vertus» à qui on attribue un certain nombre de «faits merveilleux» et de «miracles». Des journaux de langue anglaise, soit de Toronto, soit des États-Unis d'Amérique où l'Institut des Sœurs du Précieux-Sang comptait déjà quelques monastères, parlèrent des vertus de «cette sainte femme».

Voici quelques exemples de ces guérisons merveilleuses obtenues d'abord de son vivant par l'intercession de Mère Catherine-Aurélie.

Un journal de Montréal a publié le récit de quelques-uns de ces faits sous le titre de «Miracles». Je cite, laissant, comme il convient, à l'Église de juger du caractère surnaturel de ces prodiges:

«M. Dieudonné Choquette, honnête forgeron de Saint-Hyacinthe, a été guéri miraculeusement par la sœur Caouette. Il raconte lui-même son histoire:

J'ai perdu complètement la vue à l'âge de cinq ans. Mon père qui était forgeron et cultivateur assez à l'aise consulta tous les médecins de Saint-Hyacinthe, tous les meilleurs spécialistes de Montréal et de Québec, il consulta même des charlatans. Tous ces gens-là ne me firent aucun bien et leur traitement me faisait même terriblement souffrir parfois. J'ai passé sept ans complètement aveugle. Mon père m'amena auprès de la sœur Caouette. Cette dernière refusa d'abord disant qu'elle ne pouvait pas me guérir, mais sur l'insistance de mon père qui lui affirmait sa confiance, elle répondit qu'elle voulait bien essayer, mais que si la guérison se faisait, Dieu seul en serait l'auteur. Elle me traça deux croix sur les yeux, promit de faire une neuvaine et nous engagea à prier avec elle.

Le lendemain, je distinguais les objets qu'on me montrait et ma guérison allait toujours en augmentant. J'appris même son métier; je n'ai jamais eu mal aux yeux depuis et je ne porte pas de lunettes.»

Et le journal continue en racontant comment s'opéra la conversion instantanée d'un ivrogne, sans-cœur et athée:

«Une personne distinguée qui ne veut pas divulguer son nom obtint, par l'entremise de la vénérée religieuse, la conver-

sion instantanée de son mari qui était ivrogne, sans-cœur et athée. Pendant qu'elle parlait de son cas à la sœur Caouette, elle vit du sang qui coulait sur le visage de celle-ci. À cette minute précise le mari de la dame était touché par la grâce.»¹⁰

Remarquons ici cette réflexion que le mari fut touché par la grâce au moment où cette dame vit le sang qui coulait sur le visage de Mère Caouette. En effet, c'était par la prière et la souffrance qu'elle obtenait de Dieu guérisons et conversions.

Une Religieuse du Précieux-Sang, Sœur Marie-Madeleine, née Martel, raconte la guérison d'un jeune prêtre mourant; il avait reçu l'Onction des malades et s'était recommandé aux prières de Mère Catherine-Aurélie.

«En recevant la réponse écrite de la main même de la Vénéré Mère Fondatrice, avant même de l'avoir lue, le jeune Prêtre mourant sentit un mieux soudain et fut guéri dès ce soir même au grand étonnement de tous.»

La même rapporte encore la guérison d'une jeune fille de sept ans souffrant d'épilepsie que sa mère, compagne de couvent d'Aurélié, lui avait amenée. Celle-ci lui fit apprendre une courte prière:

«Vive le Sang de Jésus maintenant et toujours dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.»

Arrivée à la maison, la jeune enfant eut une attaque, mais ce fut la dernière.

«Aujourd'hui, écrit Sœur Marie-Madeleine, elle est mariée et a plusieurs enfants sans qu'aucun d'eux soit épileptique.»

Madame R.B. Dufort, compagne de pensionnat et restée amie de Mère Catherine-Aurélié, a écrit:

«Ma chère fille (Olympe), à l'âge de 5 ou 6 ans, devint les gencives très malades. Le médecin (le Dr Turcot) déclara que c'était le scorbut et qu'en conséquence elle allait perdre ses dents et que ses gencives tomberaient par lambeaux, que ce mal était incurable. Je me rendis au P(écieux) Sang avec l'enfant, lui racontant (à Mère Catherine-Aurélié) les pronostics du médecin. Elle l'approcha tout près d'elle, passa ses doigts sur ses gencives et, très calme, toute souriante, elle dit: 'Oh! ce n'est rien, cela passera, rassurez-vous.' Toute confiante en ses

10. Témoignages publiés dans *La Patrie*, le 11 juil. 1905, p. 1.

paroles comme toujours, je retournai chez moi. Au lendemain, le médecin revint et regarda 'Oh! surprise! ses gencives sont naturelles. Qu'est-ce que cela veut dire?' (s'exclama le médecin). Je crus prudent de ne lui rien dire. Et jamais plus cela ne reparut.»¹¹

Au mois de juillet 1898, Mère Catherine-Aurélié était de passage à Sherbrooke. Accompagnée de l'évêque et de plusieurs prêtres, elle se rendit chez les Petites Sœurs de la Sainte-Famille. Une religieuse de cette Communauté, Sœur Saint-Alexis, était infirme depuis deux ans et se déplaçait à l'aide de deux béquilles. Elle supplia avec insistance Mère Catherine-Aurélié de la guérir. Celle-ci lui promit de prier Notre-Seigneur pour elle. Sur de nouvelles insistances de la malade, elle lui fit «des onctions sur le côté et sur la hanche» et ajouta:

«Oui, si le bon Dieu veut, dans quelques jours vous marcherez.»

Et, en effet, quelques jours après, elle se mit à marcher sans béquilles. Dans la suite, elle monta les escaliers et marcha beaucoup, sans jamais sentir aucun mal, ni même la fatigue des jambes. Elle était heureuse de proclamer, même par écrit:

«Je puis dire avec toute sincérité de cœur que c'est vraiment la Vénérée Mère Caouette, Fondatrice de l'Institut des Sœurs du Précieux-Sang, qui m'a guérie (...), après avoir été abandonnée et condamnée par cinq médecins que je serais infirme sans pouvoir marcher toute ma vie.»¹²

Et depuis sa mort jusqu'à nos jours, Mère Catherine-Aurélié-du-Précieux-Sang a connu une étonnante survie dans la vénération et la confiance d'une multitude de personnes qui ont obtenu, par son intercession, bien des conversions, guérisons et faveurs de toutes sortes. Plusieurs des témoignages reçus, signés par les bénéficiaires ou de nombreux témoins, religieux, prêtres ou médecins, ont vraiment, selon l'expression d'un expert, une «odeur de miracle». En voici quelques exemples.

11. Cette jeune fille, Olympe, guérie par Mère Catherine-Aurélié, entra chez les Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang et s'appela Sœur Marie-Réparatrice.

12. Ce témoignage de Sœur Saint-Alexis est daté du 10 nov. 1912. Voir aussi le témoignage de l'abbé P.J.A. Lefebvre, supérieur du Séminaire de Sherbrooke et témoin de cette guérison, dans *Annales de Saint-Joseph du Précieux-Sang*, Nicolet, 6 mai 1904.

D'abord le cas d'un malade à l'article de la mort et guéri contre toute attente, comme il l'a témoigné par écrit et sous serment devant témoin.

«Je soussigné, Georges Pronovost, résidant en la ville des Trois-Rivières et âgé de 45 ans, fus atteint, le 29 mars 1920, d'une pleurésie accompagnée de pneumonie avec graves complications. En peu de jours, je me vis réduit à la dernière extrémité et condamné par trois médecins, qui me déclarèrent en danger de mort: les Docteurs Gaboury, Lacoursière et Grenier, de Saint-Tite, où je demeurais alors. En conséquence, je reçus les derniers sacrements et tous les secours de la religion, même l'indulgence 'in articulo mortis'.

Après quelques jours, on ne me donnait guère de vie que jusqu'au lendemain, et Monsieur le Curé J.-B. Grenier avait lui-même perdu toute espérance. Or ce jour même, Monsieur l'Abbé Ad. Milot vint me visiter et constata chez moi tous les signes et symptômes d'une mort prochaine: sueurs froides, affaiblissement général, faiblesse extrême, au point de ne pouvoir parler qu'avec la plus grande difficulté. Après m'avoir adressé des paroles de consolation et d'encouragement, le digne et bon abbé me demanda si je désirais vivre encore et revenir à la santé. Sur ma réponse affirmative, donnée par signe, il tira de sa poche et me montra une médaille de Révérende Mère Catherine-Aurélië-du-Précieux-Sang, me disant que c'était une grande servante de Dieu, une sainte âme à qui Notre-Seigneur s'était communiqué par des grâces extraordinaires voulant qu'elle fût, avec Lui, victime pour les pécheurs. 'Ayez confiance, me dit-il. Par les mérites du Précieux Sang en l'honneur duquel elle a fondé une Communauté, elle peut vous guérir ou, si telle n'est pas la volonté de Dieu, vous obtenir la grâce d'une bonne et sainte mort.' Puis il me quitta, après avoir passé la médaille à mon bras et m'avoir engagé à une grande confiance.

Je me sentis alors l'âme pénétrée d'espérance et la pensée que je serais guéri par la médaille que je portais au bras ne me quittait pas. Contre toutes les prévisions humaines, j'étais encore en vie le lendemain, à la grande surprise du médecin. Trois jours après, constatant le mieux qui s'était produit dans mon état, il me dit que, si je ne mourais pas, je serais au moins deux mois sans pouvoir marcher. Eh bien! au bout de dix jours, je pouvais me lever et, deux mois après j'allais m'établir aux Trois-Rivières, où j'avais obtenu la position d'homme de police!... Ma santé était excellente et s'est maintenue telle depuis ce temps. Je suis convaincu que je dois ma guérison à la

Révérènde Mère Catherine-Aurèlie et je suis heureux de lui témoigner ma reconnaissance en attestant le fait sous serment.

Georges-D. Pronovost.

Témoïn: L. Lamothe, Aumônier du P.-S.»¹³

Voici maintenant un homme victime de l'alcoolisme qui nous relate comment il a été complètement guéri de sa passion par l'intercession de Mère Catherine-Aurèlie:

«Longtemps, écrit-il, j'ai fait un usage immodéré de boissons alcooliques. En 1927, ayant eu l'occasion d'en parler aux religieuses du Précieux-Sang, elles me suggérèrent d'avoir recours à l'intercession de Mère Catherine-Aurèlie, pour obtenir la grâce de me corriger de ce défaut. Connaissant ma faiblesse, les bonnes Sœurs demandèrent à leur Mère de m'enlever le goût de la boisson. Elles l'obtinrent si bien que, du jour au lendemain, je ressentis un changement radical et, non seulement je perdis le goût de la boisson, mais depuis ce jour, j'en éprouve une répugnance invincible et je suis guéri totalement de ma passion. Même en temps de grippe, j'ai refusé de prendre des potions alcooliques.»¹⁴

En 1927, Monsieur Albert Côté de New Hampshire, aux États-Unis, est merveilleusement guéri à la suite de graves blessures reçues au cours d'un accident. Voici comment sa mère raconte la chose dans une lettre adressée aux Religieuses du Précieux-Sang:

«Voici le fait: il est conducteur sur les chars électriques et son char s'est frappé avec un autre char avec une telle force qu'on a ramassé Albert sous un monceau de débris. Il avait bien mal à un pied et il s'était fait serrer la poitrine d'une telle façon qu'il ne pouvait plus ni manger ni dormir. Il ne faisait que des efforts pour vomir. Les médecins ne pouvaient plus rien pour lui et il était découragé.

Je lui ai envoyé l'image de votre Mère Fondatrice, lui disant que c'était bien la Sœur Caouette qui avait guéri son père d'un commencement d'hydropisie, il y a 38 ans (...). Ils ont commencé une neuvaine, sa femme et lui. Le lendemain, il marchait. Le troisième jour, il commençait à manger et, le

13. Ce témoignage a été mis par écrit et attesté aux Trois-Rivières en novembre 1922, soit deux ans et demi après la guérison relatée; l'état de santé de Monsieur s'est maintenue durant tout ce temps.

14. Ce témoignage est signé par quatre témoins attestant, six ans après, cette guérison totale.

huitième, il était guéri. Il certifie que c'est cette bonne Mère Catherine-Aurélie qui l'a guéri.
Madame Veuve Fortunat Côté.»¹⁵

Bien intéressant aussi le récit de la merveilleuse guérison du jeune Henry Holtorf, de Chicago. Depuis environ deux ans, il souffrait d'une maladie des os à la jambe gauche. Les examens aux Rayons X révélaient un cas sérieux d'infection, maladie qui nécessitait, selon le médecin-chirurgien, une ou peut-être plusieurs interventions chirurgicales et de longs traitements. Les parents de l'enfant ne pouvaient se résigner à le laisser opérer. Ils prièrent Mère Catherine-Aurélie d'obtenir de Dieu la guérison d'Henry; ils appliquèrent à la jambe du malade et firent porter par leur enfant une relique de cette vénérée Mère. Leur confiance ne fut pas trompée; l'enfant fut complètement guéri sans aucune intervention chirurgicale. Il fut examiné en 1941 et en 1942, et le Docteur Adrian L. Lee, médecin et chirurgien qui l'avait traité, a certifié sa complète guérison sans opération ni aucun traitement; quatre médecins et deux infirmières ont déclaré que ce jeune Henry est le seul garçon jamais guéri d'une telle maladie sans opération¹⁶.

Et combien d'autres cas merveilleux pourraient être cités ici. Mais, comme il faut se limiter, terminons par le récit d'une guérison qui a bien étonné deux médecins. Monsieur Édouard Roussy, de Verdun, souffrait d'un mal de gorge depuis trois ans. Il fut traité à l'Institut du Cancer de Montréal et y reçut huit traitements, mais sans effet. À la suite d'une nouvelle crise, le malade pria Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang de le guérir et il appliqua sur sa gorge une relique de cette bonne Mère en qui il avait une grande confiance. Le 1er janvier 1958, il se réveilla et sentit quelque chose dans sa bouche; il cracha un objet qui ressemblait à un noyau d'olive. Le lendemain, il se rendit à l'Institut du Cancer et montra à son médecin cette pierre. «Où as-tu pris cela?», lui demanda celui-ci. Il lui raconta ce qui était arrivé, et le médecin dit alors:

«C'est un vrai miracle. Impossible de comprendre cela: c'est une pierre, comme dans le foie ou les reins; mais il faut opérer pour sortir cela. Et il raconte des faits, et montre cela aux

15. Lettre datée de déc. 1927.

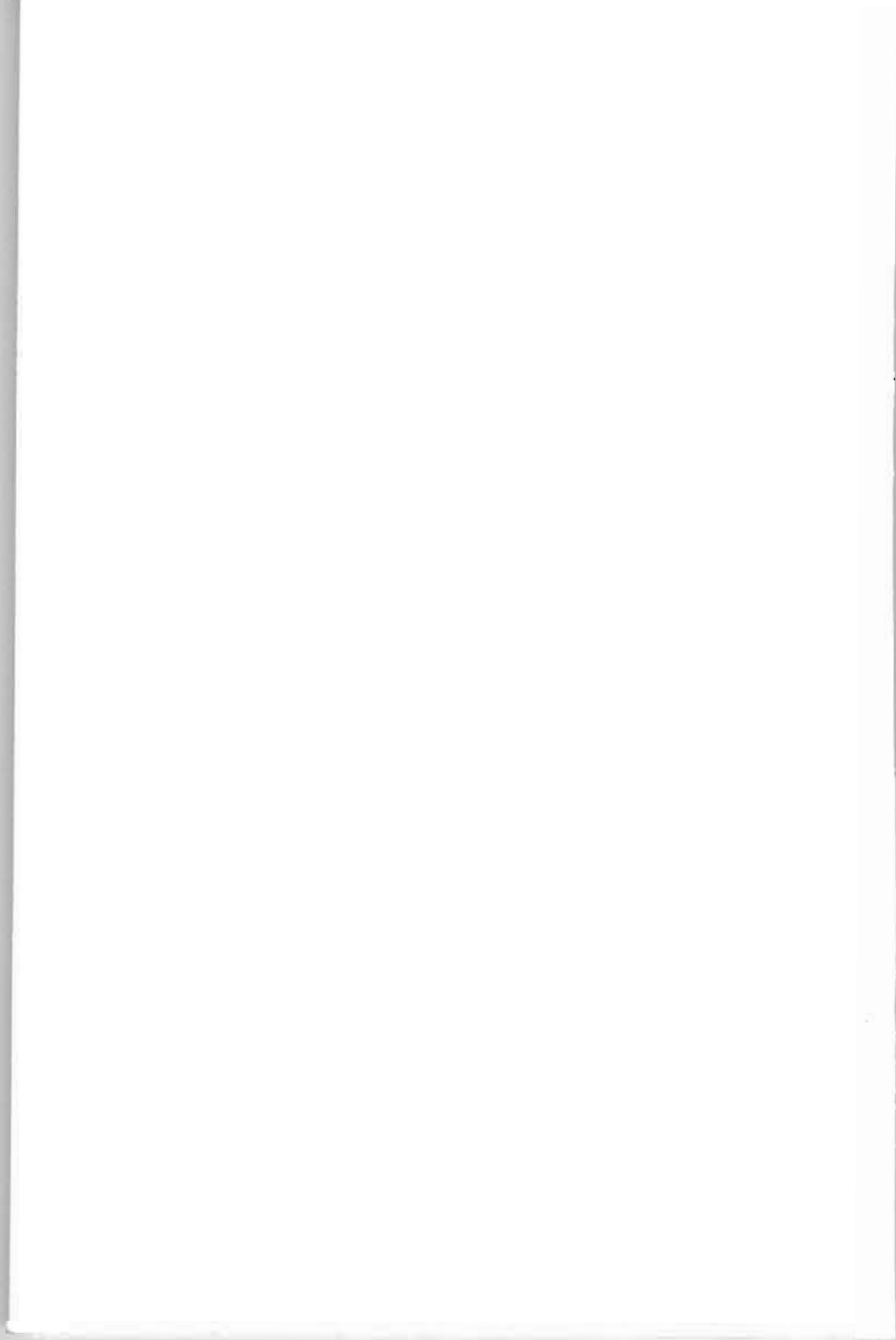
16. Le dossier de cette guérison est conservé aux Archives du monastère des Sœurs du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe.

garde-malades, et ajoute: 'le miraculé 58 (1958)' (...). Le médecin dit (au malade guéri): 'Retourne chez vous et reviens en février.' (En février), examen de nouveau: belle gorge; aucun mal. Il lui dit: 'Reviens pour Pâques.'. Et ce jour-là, le médecin avait fait demander le spécialiste du cancer (...). Et après un très grand examen, il se tourne tout surpris et dit: 'Tu as la gorge parfaite, absolument rien. Je ne comprends pas cela.' Le médecin lui montre la fameuse pierre, et la scène recommence. 'Où as-tu pris cela?' Et dit lui aussi: 'C'est un miracle'.

Ces deux médecins avaient déjà vu bien des cas semblables à celui de ce Monsieur Roussy, mais n'avaient jamais vu une pierre sortir ainsi sans opération. Ils dirent alors à leur patient: «Tu es guéri, ne reviens plus.» Madame Roussy voulut attendre encore quelques mois avant de témoigner par écrit de la guérison de son mari, et quand elle le fit dans la suite, c'était pour affirmer que l'état de santé de celui-ci s'était toujours maintenu et qu'il était vraiment guéri¹⁷.

En étudiant les nombreux témoignages reçus par les différents monastères du Précieux-Sang, ce n'est pas par centaines, mais peut-être même par milliers qu'il faudrait attribuer à l'intercession de Mère Catherine-Aurélien-du-Précieux-Sang conversions, faveurs et guérisons de toutes sortes obtenues depuis son décès, non seulement au Canada, mais aussi aux États-Unis d'Amérique où elle est bien connue; partout on proclame bien haut la puissance de l'intercession de cette grande servante de Dieu; et la confiance qu'on a en elle ne fait que grandir et s'accroître.

17 La lettre de Madame Roussy est datée du 18 sept. 1958. Les Archives de l'Institut du Cancer de Montréal conservent le dossier de Monsieur Roussy



CONCLUSION

Il n'appartient certes qu'à l'Église de porter un jugement sur le caractère miraculeux des guérisons obtenues par l'intercession de Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang et sur l'héroïcité de ses vertus, pour la proposer ensuite à la vénération des fidèles comme modèle de vie chrétienne et religieuse, mais il est bien permis de constater que Dieu s'est plu à la combler de ses grâces auxquelles elle a su correspondre par une pratique, qui nous semble vraiment héroïque, des vertus qui font les saints.

Chez elle, l'amour enflammé, l'amour ardent, constant, généreux et toujours fidèle, a vraiment été le moteur de sa vie, l'âme de tout ce qu'elle pensait et voulait, de tout ce qu'elle disait et faisait; cet amour s'est manifesté par une humilité et une obéissance héroïques et jamais démenties, et par une perfection toujours en progrès dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Cette longue vie de haute piété, de pureté et d'innocence remarquables a nécessairement connu, comme celle de toute autre âme que Dieu appelle à une haute perfection, des périodes dures et crucifiantes; épreuves, physiques et morales, ne furent pas épargnées à Mère Catherine-Aurélie, mais elles ne servirent qu'à mieux manifester son grand amour de Dieu et sa sincérité invincible de poursuivre toujours et en tout le bon vouloir du Seigneur; les croix de toutes sortes lui ont fourni l'occasion d'un progrès incessant.

On a écrit:

«L'histoire de chaque saint est toujours une histoire d'amour, d'amour reçu et d'amour donné.»¹

Cette vérité se vérifie pleinement dans l'histoire de Mère Catherine-Aurélie, et toute l'explication de ses progrès ascendants réside dans cette générosité constante avec laquelle elle a su correspondre en toute circonstance, joyeuse ou pénible, aux avances de l'amour de Dieu pour elle. Toute sa vie durant, elle a eu pour idéal de rendre à Dieu «amour pour amour», selon une formule qui lui était familière et qu'elle vivait sans cesse. Ne nous étonnons pas alors

1. MGR ANDRÉ-M. CIMICHELLA, *L'Église, signe lumineux de Jésus à la face des hommes*, Montréal, Ed. «Jésus, Marie et Notre Temps», 1979, p. 114.

«des effets que produit l'amour dans une âme qui n'offre aucune résistance à l'action de Dieu.»²

C'est cet amour ardent qui vivifiait, illuminait et dirigeait sa foi, une foi telle que, pour elle, vivre en présence de Dieu lui était comme chose naturelle. En effet,

«la foi la possédait au point qu'on pouvait dire d'elle comme de sa céleste patronne, Ste-Catherine de Sienna, qu'elle marchait, agissait, vivait dans la lumière divine. Pour elle le monde surnaturel était aussi présent que pour nous le monde naturel; la lumière de Dieu éclairait son âme aussi vivement, semble-t-il, que la lumière naturelle éclaire nos yeux. Elle touchait Dieu, comme nous touchons la nature; elle lui parlait comme nous parlons entre nous; elle l'entendait comme nous nous entendons parler. C'étaient des colloques à la fois lumineux et ardents entre elle et Dieu. On sentait que Dieu lui-même était son élément. 'Elle qui n'est pas', elle vivait dans 'Celui qui est', dans la plénitude de la lumière et de la vie de Dieu, dont elle se sentait toujours entourée, pénétrée, soutenue et vivifiée.»³

L'amour alimentait et vivifiait sa foi; il inspirait aussi sa piété et lui donnait une confiance filiale, une délicatesse exquise et une tendresse douce et suave, comme celles qu'on ne rencontre que chez les saints et les âmes privilégiées conduites par l'Esprit de Dieu. Partant,

«sa piété était simple, sans affectation, sans l'ombre d'une recherche (de soi). C'est ce qu'ont toujours remarqué les personnes qui ont vécu davantage dans son intimité.»⁴

«La tête bien faite, la Mère Catherine-Aurélie savait distinguer entre la vraie piété et la piété sentimentale et mièvre.»⁵

Et c'était encore l'amour qui rendait si ardente sa dévotion envers la Très Sainte Trinité, envers le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie et la Passion du divin Rédempteur, son céleste Époux. Quand elle était au pied du tabernacle, les mystères de l'Eucharistie et de la Passion s'unissaient dans

2. R.P. CHARLES CRÉPEAU, *La Révérende Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang*, (manuscrit), p. 6.

3. *Ibid.*, pp. 325-326.

4. SOEUR MARIE-DE-LOYOLA, *Une Mystique Canadienne*, p. 142.

5. MGR ARTHUR ROBERT, dans SOEUR MARIE-DE-LOYOLA, *Fille de l'Église, Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang*, Trois-Rivières, Imprimerie du Bien Public, 1969, p. 61.

sa contemplation amoureuse et compatissante. Toute sa vie s'ensevelissait avec Jésus-crucifié et Jésus-Hostie, car elle ne pouvait pas penser aux souffrances de Jésus sans désirer ardemment s'unir à lui sur la Croix et s'immoler avec lui pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des pauvres pécheurs. C'est cet amour pour son divin Époux qui la poussait à répandre, elle aussi, son sang et à le mêler à celui du divin Crucifié pour lui ressembler davantage et contribuer à la conversion de toutes les âmes. Pour les pécheurs, elle était prête à donner son sang, à souffrir même mille morts pour les ramener à Dieu, pour les purifier dans le Sang rédempteur qu'elle voyait couler inutilement de la Croix pour un grand nombre d'entre eux. Pour eux, elle répandait larmes et prières; pour eux, elle faisait réparation; pour eux, elle embrassait les pénitences les plus douloureuses, les travaux les plus pénibles, les humiliations les plus mortifiantes. Toute sa vie d'immolation incessante est là pour proclamer hautement combien elle s'est abandonnée avec une sainte ardeur à cette vocation divine reçue du ciel. Et s'il est vrai, comme on l'a écrit, que

«la vraie sainteté, la perfection solide, celle de l'Évangile et de Jésus, se manifeste dans l'amour de la croix»⁶,

combien n'est-il pas vrai aussi que très peu, parmi les saints et les saintes, ont poussé aussi loin que Mère Catherine-Aurélië-du-Précieux-Sang cet amour de la croix, cet amour de Jésus jusqu'à désirer partager ses souffrances et lui être intimement unis dans les douleurs de sa Passion salvatrice, comme l'a désiré et réalisé cette héroïque victime de l'adorable volonté de son Époux Bien-Aimé. Oui, vraiment, elle a été un témoin intrépide de l'amour, et d'un amour qui est allé jusqu'au plus douloureux et au plus total martyre du corps et du cœur.

Et «cette âme géante»⁷ a vraiment su unir à son séraphique amour pour Jésus crucifié un zèle ardent pour le salut des âmes porté à un degré de générosité qui est un sommet dans l'histoire de l'amour du prochain et de l'apostolat. Ce sont précisément ces caractéristiques de la vie de Mère Catherine-Aurélië-du-Précieux-Sang qu'a voulu rappeler et mettre en relief cette belle prière approuvée le 14 septembre 1920 par Mgr François-Xavier Cloutier, troisième évêque des Trois-Rivières, pour demander la béatification de cette grande Servante de Dieu:

6. R.P. MARIE-CLÉMENT, a.a.

7. Belle expression de LOUISE MARCHAND, *Aurélië Caouette*, Saint-Hyacinthe, Maison généralice du Précieux-Sang, 1959, p. 5.

«Sang précieux, vie et amour du cœur de Jésus, d'où vous avez jailli comme la suprême expression de sa tendresse pour l'humanité, sang versé dans la souffrance et l'ignominie avec une charité inexprimable, qui coulez dans des milliers de cœurs pour la purification et la sanctification des âmes, sang béni du Christ, je vous aime, je vous loue et je vous adore avec les plus profonds sentiments de gratitude!

Au nom de ce sang précieux, mille fois adorable, je vous en supplie, ô Jésus, daignez écouter la prière que je vous adresse dans l'ardeur de mes désirs pour la béatification de votre humble servante Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang, dont l'existence tout entière fut un hymne de louange et d'amour, un hommage de réparation à votre sang sacré, prix auguste de notre rédemption. Travailler par la prière et la pénitence à la conversion d'un monde plus coupable que jamais, obtenir grâce et pardon aux pauvres pécheurs en les lavant dans le bain régénérateur de votre sang divin, allumer dans les cœurs la sainte flamme de l'amour dont elle était elle-même consumée, telle fut l'unique ambition de ce cœur virginal dévoré du zèle de la gloire de votre précieux sang et du salut des âmes.

Ô très doux Rédempteur, glorifiez donc l'amante de votre sang, votre fidèle adoratrice, par le jugement solennel de l'Église qui mettra à son front l'auréole des bienheureux. Manifestez au monde la vertu héroïque de cette âme cachée, sœur des anges et digne émule des saints, pour l'extension du culte de votre très précieux sang et le triomphe de votre servante. AMEN.»

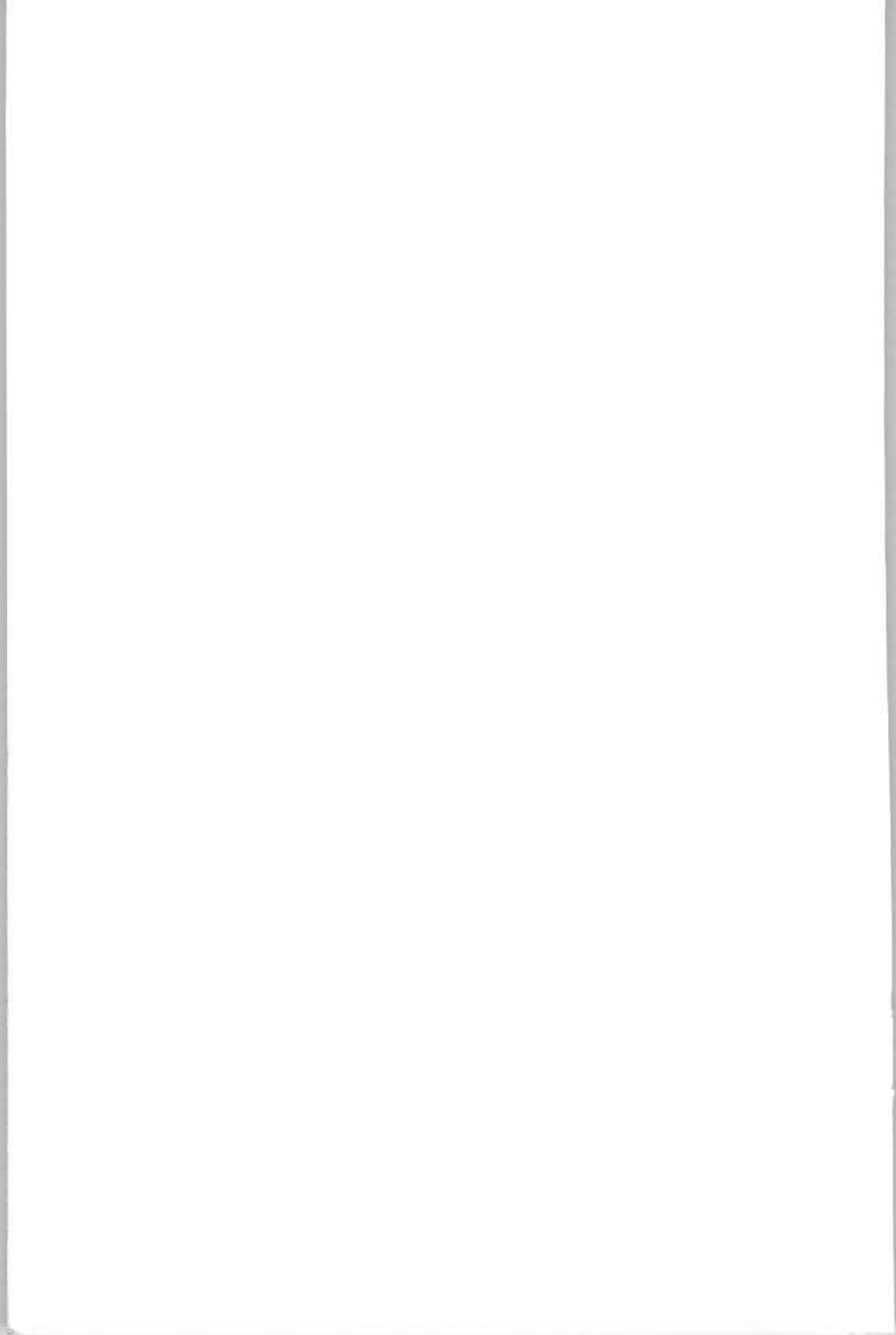
PRIÈRE
DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Ô Trinité éternelle! Ô déité dont la nature divine a donné tout son prix au sang de ton fils. Trinité éternelle, tu es un océan profond: plus je m'y abîme plus je t'y trouve, plus je te découvre plus je te cherche. Tu n'apaises jamais: lorsque, dans cet abîme, l'âme veut se rassasier de toi elle n'y parvient point: toujours elle demeure dans sa faim, toujours elle est assoiffée de toi. Trinité éternelle, l'âme avec sa lumière désire toujours te connaître dans ta lumière. Comme le cerf désire les fontaines d'eau vive, mon âme désire sortir de la prison ténébreuse de mon corps et voir ta vérité. Combien de temps encore ta face me demeurera-t-elle cachée? Trinité éternelle, feu, abîme d'amour, dissipe pour toujours le nuage de mon corps. Cette connaissance que tu m'as donnée de toi me force à désirer quitter la lourdeur de mon corps et donner ma vie pour la gloire et la louange de ton nom. N'ai-je pas goûté, n'ai-je pas vu avec la lumière de mon intelligence, et dans ta propre lumière, ton abîme, ô Trinité éternelle, et la beauté de la créature? C'est en me regardant en toi que j'ai vu que j'étais ton image puisque j'ai reçu de toi un peu de ta puissance, ô Père éternel, un peu de ta sagesse, de cette sagesse qui est l'apanage de ton fils, alors que le Saint Esprit, qui procède de toi et du fils, m'a donné la volonté pour me rendre capable d'aimer. Ô toi, Trinité éternelle, tu es le créateur, et moi ta créature. C'est dans le sang de ton fils qui m'a recréé, que j'ai connu combien tu es épris de la beauté de ta créature.

*Sainte Catherine de Sienne **

(Dialogues)

* Première patronne de l'Institut des Religieuses Adoratrices du Précieux Sang.



PRIÈRE
DE SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

Ô vous, ma félicité, souverain Maître de toute créature, ô mon Dieu, jusqu'à quand dois-je encore attendre pour jouir de votre présence? Quel remède donnez-vous à celle qui n'en trouve point sur la terre, et qui ne peut goûter aucun repos hors de vous? Ô vie longue! ô vie cruelle! ô vie où je ne vis plus! Oh! que mon âme est seule dans cette solitude! et que ce mal est sans remède! Quand donc, Seigneur, quand? jusques à quand? Que ferai-je, ô mon Bien, que ferai-je? Désirerai-je de ne pas vous désirer?

Ô mon Dieu et mon Créateur, vous nous percez des flèches de votre amour, et vous laissez le dard dans la plaie, vous blessez, et ce sont des blessures invisibles; vous tuez, mais en laissant plus de vie, enfin, mon tendre Maître, vous faites ce que vous voulez, parce que vous êtes tout-puissant... Qu'il en soit ainsi, Seigneur, puisque vous le voulez, et que mon unique désir est de vous aimer. Mais que je souffre! que je souffre, mon Créateur! Pardon, mon Dieu, des plaintes que m'arrache l'excès d'une douleur à laquelle vous seul pouvez mettre un terme! Mon âme est enchaînée dans une trop étroite prison, pour ne pas soupirer après sa liberté; mais, en même temps, elle ne voudrait point, pour obtenir ce qu'elle désire, s'écarter en rien de votre adorable volonté. Ô mon Dieu! ô ma gloire! je vous en conjure, ou faites croître de plus en plus le martyre de mon âme, en la blesant de votre amour, ou faites-le cesser entièrement, en vous donnant à elle dans le ciel.

*Sainte Thérèse d'Avila **

(Élévation sixième)

* Deuxième patronne de l'Institut des Religieuses Adoratrices du Précieux Sang.

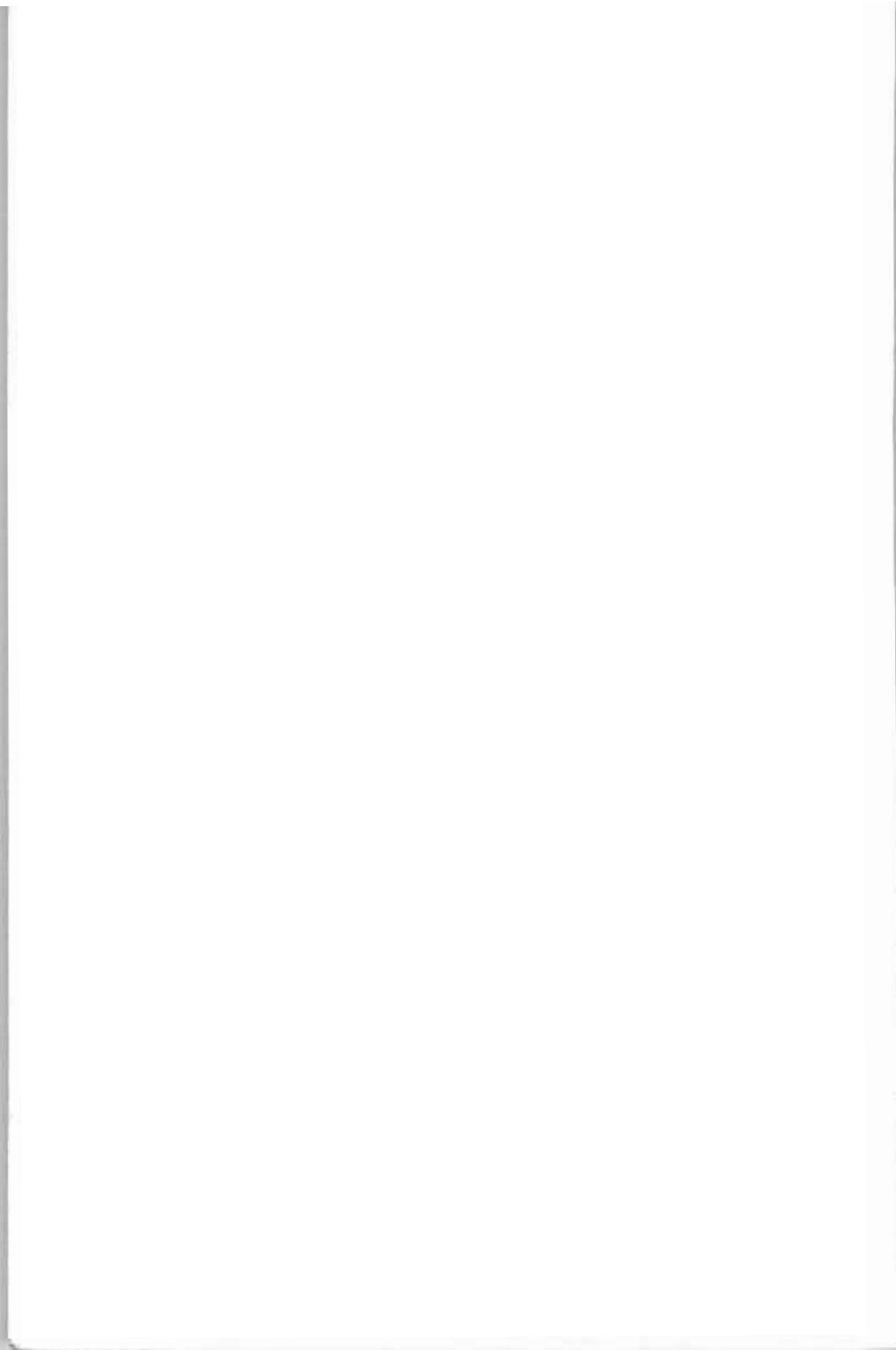
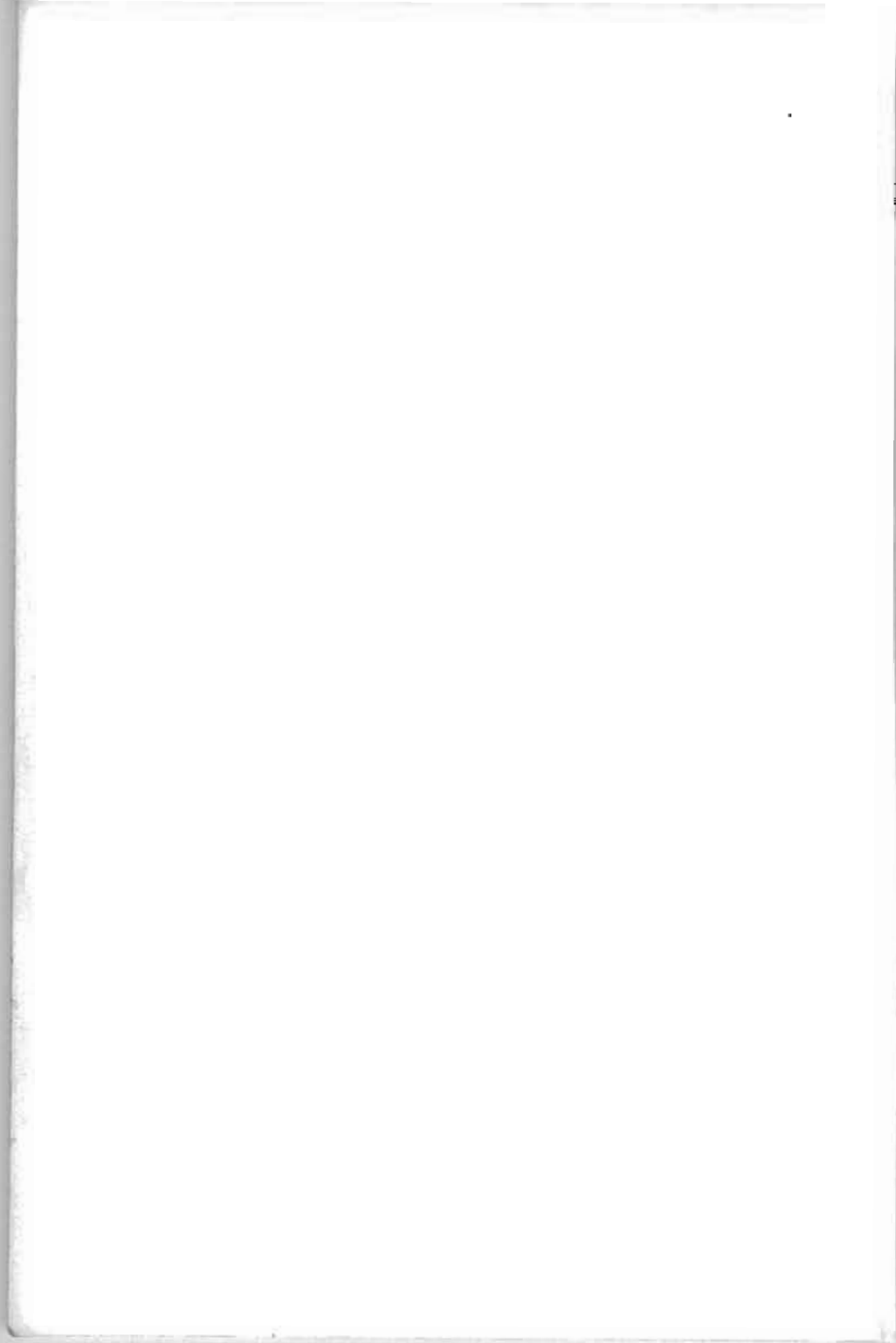
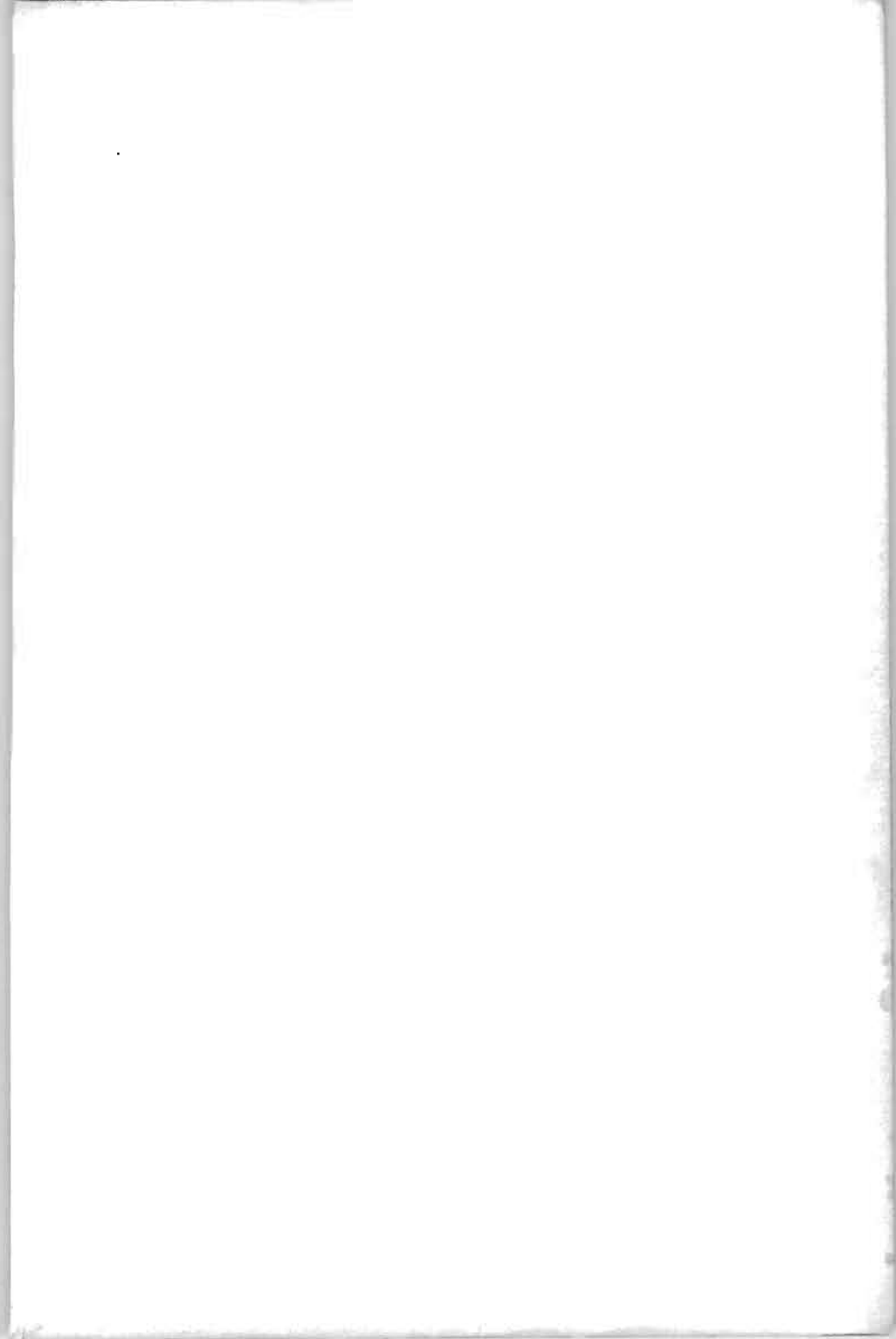


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	7
CHAPITRE PREMIER: «LE CIEL VOUS A DONNÉ UNE ENFANT DE PRÉDILECTION»	9
CHAPITRE DEUXIÈME: AU PENSIONNAT DE SAINT-HYACINTHE: CINQ ANS D'UNE VIE PAISIBLE ET DE BONHEUR	13
CHAPITRE TROISIÈME: «JÉSUS, JE VEUX PARTAGER VOS SOUFFRANCES: JE VEUX AVEC VOUS MOURIR D'AMOUR»	19
CHAPITRE QUATRIÈME: VERS LES SOMMETS PAR LA CROIX	23
CHAPITRE CINQUIÈME: AURÉLIE REÇOIT LES STIGMATES	29
CHAPITRE SIXIÈME: AURÉLIE SE VEUT TOUT À DIEU ..	35
CHAPITRE SEPTIÈME: «JE SUIS FIANCÉE AU FILS DU ROI DES ROIS»	39
CHAPITRE HUITIÈME: DANS LES ANGOISSES D'UNE PROFONDE NUIT OBSCURE	43
CHAPITRE NEUVIÈME: LES PRÉLUDES AU MARIAGE MYSTIQUE	51
CHAPITRE DIXIÈME: CATHERINE-AURÉLIE REÇOIT LA GRÂCE DU MARIAGE MYSTIQUE AVEC LE CHRIST	67
CHAPITRE ONZIÈME: «C'EST DE TOI QUE JE VEUX ME SERVIR POUR RÉPANDRE LA DÉVOTION À MON PRÉCIEUX SANG»	87
CHAPITRE DOUZIÈME: LE SECRET DES DESSEINS DE DIEU SE DÉVOILE	91
	205

CHAPITRE TREIZIÈME: L'INSTITUT DES SOEURS ADORATRICES DU PRÉCIEUX-SANG EST FONDÉ. UN LONG NOVICIAT DANS LES SOUFFRANCES ET LE FBU DE L'AMOUR	97
CHAPITRE QUATORZIÈME: HEUREUSE DE SE CONSACRER À DIEU PAR LA PROFESSION RELIGIEUSE	107
CHAPITRE QUINZIÈME: UN JEUNE INSTITUT RELIGIEUX EN PLEIN ESSOR	113
CHAPITRE SEIZIÈME: SOUFFRIR ET BRÛLER D'AMOUR	117
CHAPITRE DIX-SEPTIÈME: «MA VIE TOUT ENTIÈRE CONSACRÉE AU CULTE DU SANG»	123
CHAPITRE DIX-HUITIÈME: LE «SITIO» DE MÈRE CATHERINE-AURÉLIE-DU-PRÉCIEUX-SANG	127
CHAPITRE DIX-NEUVIÈME: L'ÈRE DES FONDATIONS COMMENCE	139
CHAPITRE VINGTIÈME: «LE CALVAIRE DE MA VIE»	149
CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME: «NOS LOIS D'AMOUR» ...	155
CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME: ELLE SÈME DANS LA SOUFFRANCE POUR RÉCOLTER DES FRUITS DE SALUT	159
CHAPITRE VINGT-TROISIÈME: AMANTE ET PROPAGATRICE DE LA DÉVOTION AU PRÉCIEUX SANG DE JÉSUS	169
CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME: PLUS LIBRE POUR ÊTRE AU SERVICE DES FONDATIONS	173
CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME: RÉÉLUE SUPÉRIEURE DU «BERCEAU»	177
CHAPITRE VINGT-SIXIÈME: SUR LA CROIX AVEC JÉSUS JUSQU'À LA MORT	181
CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME: GRANDE RÉPUTATION DE SAINTETÉ DE MÈRE CATHERINE-AURÉLIE-DU-PRÉCIEUX-SANG	187
CONCLUSION	197





Aurélie Caouette

femme au charisme bouleversant

Après avoir présenté aux lecteurs une vie détaillée et abondamment documentée de la vie de Mère Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang, voici que Dom Mercier offre maintenant aux personnes qui n'ont pas les loisirs pour parcourir cette vaste documentation une vie abrégée de cette âme d'héroïne que fut la Fondatrice des Religieuses Adoratrices du Précieux-Sang.

Tout en ne donnant ici qu'un résumé des grâces et faveurs exceptionnelles reçues de Dieu par cette grande mystique canadienne, les pages du présent volume présentent, cependant, une image complète et réelle de sa vie intérieure et de son cheminement spirituel vers les plus hauts sommets de la perfection chrétienne. Toutes ses vertus y apparaissent avec éclat et son âme s'y dépeint tout entière.

Sous prétexte que Mère Catherine-Aurélie a vécu une expérience des plus élevées et rares dans l'histoire de la spiritualité, il ne faudrait pas croire pour autant que sa vie ne peut intéresser que les âmes appelées à de telles faveurs. Bien au contraire, elle est vraiment pour toute âme chrétienne un exemple éclairant et entraînant qui enseigne la mise en pratique sincère, totale et généreuse, des enseignements de l'Évangile. Il est donc utile à tous de connaître la vie et la doctrine spirituelle de cette Servante de Dieu qui a si bien compris et vécu l'Évangile de salut du Christ Jésus, Sauveur du monde.

Son exemple ne peut qu'éclairer et attirer à sa suite dans la pratique d'une foi vive, d'une espérance ferme, et d'un amour ardent, constant, généreux et toujours fidèle, et aussi dans la pratique de toutes les autres vertus chrétiennes qui conduisent à la perfection de la charité et à la sainteté.